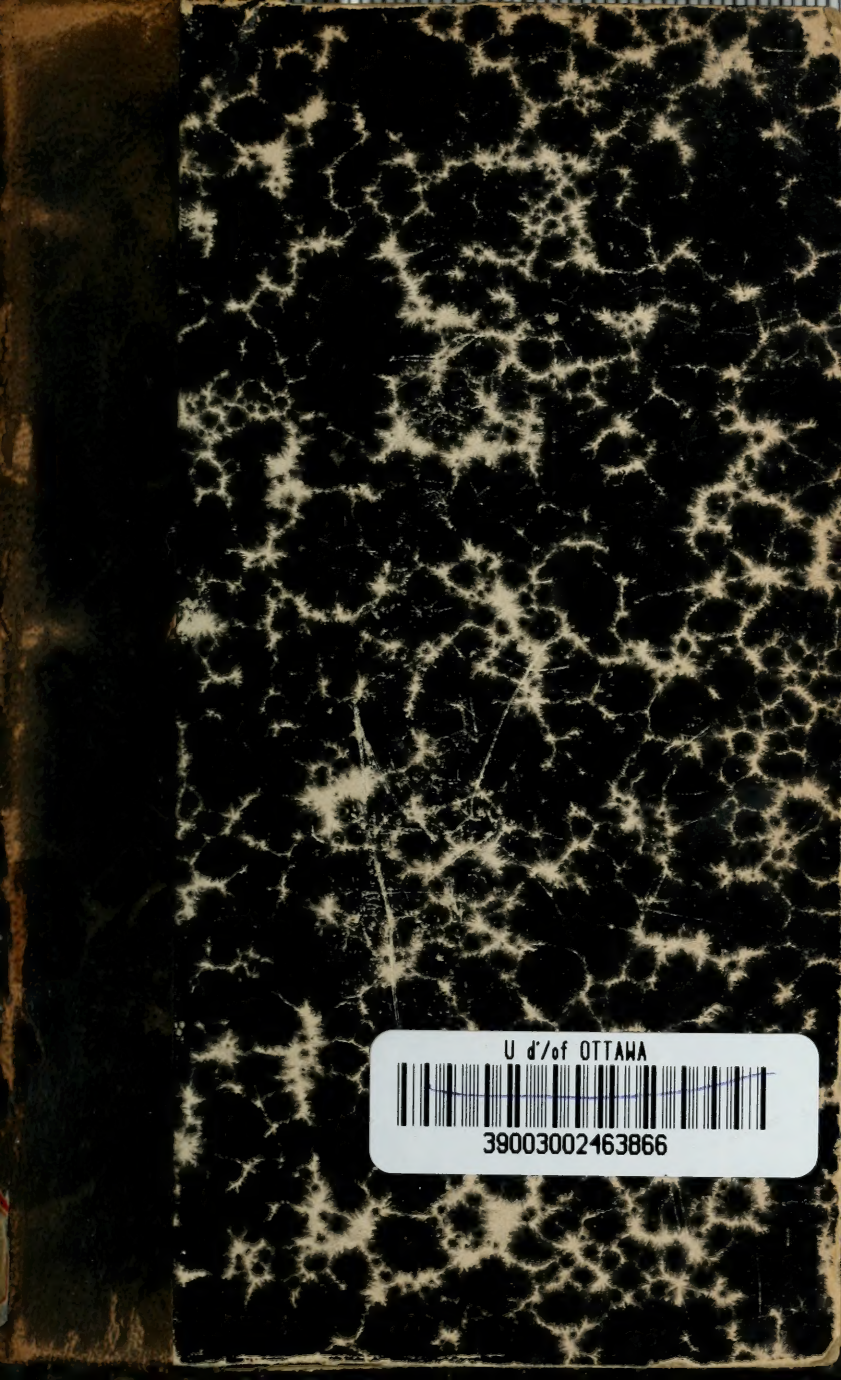
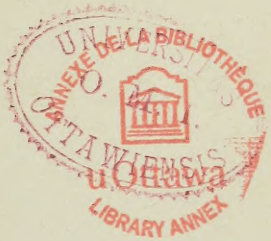

U d'/of OTTAWA
39003002463866

17-1-50

M. le Chanoine Louis DEWAULLE



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mlechamoinelouis00mahi

M. le Chanoine Louis DEWAULLE

VICE-RECTEUR HONORAIRE

DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

UN APÔTRE. UN ÉDUCATEUR

M. le Chanoine LOUIS DEWAULLE

VICE-RECTEUR HONORAIRE

DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

(1854-1916)

0-
6A
31

PAR

l'Abbé Léon MAHIEU

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

Verbum ejus quasi facula ardebat.
Eccli. XLVIII, 1.
Erat lucerna ardens et lucens.
JOAN V, 35.

Université d'Ottawa

Imprimerie de St Augustin

UNIVERSITAS OTTAWIENSIS
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
IMPRIMEURS DE L'ÉVÊCHÉ ET DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE
LILLE-PARIS-LYON-MARSEILLE
— 1922 —

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DÉCLARATION

En appliquant aux personnes le nom de saint, et en rapportant certains faits merveilleux, nous n'avons en aucune façon la prétention de nous substituer au jugement de l'Église ; nous enregistrons des témoignages, nous mentionnons des opinions humaines qui n'ont d'autre garant que la valeur des personnes qui les ont fournis et énoncés.

L. M.

NIHIL OBSTAT :
Insulis, die 23 Novembris 1921
G. BARDY,
censor delegatus

BX
4705
.D468M32
1922

IMPRIMATUR :
Insulis, die 24 Novembris 1921
† HECTOR-RAPHAËL QUILLIET,
epus Insulen.

AVANT-PROPOS

L'esquisse consacrée à M. le chanoine Dewaulle dans le Bulletin de guerre des Facultés Catholiques *a fait naître chez plusieurs le désir de lire de lui une biographie plus complète.*

Beaucoup de ses anciens élèves souhaitaient de raviver le souvenir des belles actions qu'ils avaient vues de leurs yeux, et d'apprendre par le détail celles qu'ils ignoraient, tenues cachées par sa modestie ou accomplies dans d'autres milieux que le leur. Ces anciens dont l'âme a été façonnée par la sienne et qui lui en gardent une impérissable gratitude, auraient aimé, nous disaient-ils, se mettre de nouveau à son école, et sentir, à la lecture de sa vie, se prolonger sur eux l'action éducatrice dont ils avaient ressenti le bienfait.

Ces pages ne devaient pas moins plaire, pensions-nous, aux membres du clergé, soit qu'ils aient connu M. le chanoine Dewaulle, soit qu'ils aient seulement le désir de voir mise en relief une belle figure de prêtre. Car cet homme de Dieu, si richement doué, qui fut l'honneur du sacerdoce par ses talents et ses vertus, demeure un modèle, par sa piété, sa distinction, son affabilité conquérante. Il a exercé tous les genres de ministère, et dans aucune fonction sacerdotale il ne s'est trouvé inférieur. Sa haute intelligence, sa souplesse et son tact, ou pour mieux dire son zèle apostolique, sa délicatesse et son cœur l'ont fait voir aussi parfait comme curé de mineurs à Auberchicourt que comme aumônier des Carmélites de Lille ; surtout ces qualités diverses ont fait de lui un incomparable éducateur de la jeunesse, dans les Collèges et à l'Université Catholique de Lille. Il a aimé la jeunesse, et s'en est fait aimer ; il a su l'émouvoir et la faire agir, l'arracher à la légèreté, aux passions

au dilettantisme pour la faire marcher résolument dans la voie du devoir, du dévouement et du sacrifice. Un ancien supérieur de collège qui fut son actif collaborateur nous écrivait ces lignes [1] *: « Je tiendrais vivement à ce que soit conservé pour ses amis, pour les jeunes prêtres, le souvenir de son abnégation, de son esprit surnaturel et apostolique, de son amour de la jeunesse et du talent particulier qu'il avait pour s'emparer de son cœur afin de le donner à Dieu. »*

Mgr Baunard surtout a encouragé et favorisé ce projet. La poésie pleine d'émotion que lui avait inspirée la mort de son vieil ami, se terminait par le désir de le rejoindre ; il l'a rejoint en effet, après avoir ici-bas salué la libération du territoire et la pleine victoire de la France. Mais auparavant il a eu connaissance de notre dessein ; il y a applaudi, et il a voulu nous aider à le réaliser, en nous communiquant sa correspondance avec lui. Faut-il dire que nous y avons largement puisé, heureux d'y trouver d'abondantes et belles lumières sur ces âmes si nobles qui s'aidèrent de leur amitié pour monter sans cesse davantage vers Dieu ?

Nous nous sommes mis à l'œuvre et nous n'avons pu écrire ces pages sans nous sentir fréquemment ému devant les beautés morales d'ordre très élevé qui nous étaient montrées.

M. Dewaulle était une âme sensible qui s'attachait aisément et que touchaient de la façon la plus vive les témoignages de la reconnaissance ; mais la sensibilité qu'on put remarquer chez lui et que plus souvent encore il dissimula, ne fut jamais l'inspiratrice de sa vie ; elle y ajouta seulement un certain charme d'humanité, et elle accrut ses mérites par les peines qu'elle lui fit parfois endurer. M. Dewaulle souffrit souvent des sacrifices que le devoir exigea de lui, mais il n'en refusa aucun, et souvent il se porta d'élan vers une immolation toujours plus complète de lui-même, au service des grandes causes dont il était épris.

Jeune encore, il craignait d'être mal payé de son dévouement et il redoutait le breuvage amer de l'ingratitude ; Dieu, sem-

1. M. le chanoine Petitprez, ancien professeur à N.-D. des Dunes de Dunkerque, ancien supérieur du collège Notre-Dame de Valenciennes.

ble-t-il, lui épargna cette peine. Si les âmes dont il voulut le bien ne se rendirent pas toujours à ses efforts, il n'en est aucune qui n'ait été touchée par la noblesse de ses sentiments comme par la générosité et la délicatesse de son affection.

M. Dewaulle avait une personnalité très accusée, mais qui s'affirmait d'elle-même et comme malgré lui. Dans sa parole et son action, il était manifeste qu'il était un interprète et un écho. On admirait la splendeur et l'originalité de son langage, la richesse de ses pensées, l'abondance intarissable et toujours neuve de son éloquence, mais bientôt l'on perdait de vue ces dons extérieurs, captivé que l'on était par la cause même pour laquelle il plaidait. On ne le voyait plus lui-même ; on ne songeait plus qu'au Christ, à l'Église, à la France qui parlaient par sa bouche et adjuraient ses auditeurs de se mettre généreusement à leur service. Il s'animait ; les paroles se pressaient ardentes sur ses lèvres, on l'eût pris pour un être inspiré ne disant rien de lui-même, prêtant seulement à la divinité l'organe de sa voix. Ou mieux encore, il semblait identifié avec les réalités supérieures qu'il évoquait ; car s'il parlait pour servir une cause, cette cause lui tenait profondément à cœur. Toute sa vie le disait ; elle était un continuel sacrifice. Et déjà sa parole le faisait entendre ; son accent pressant et chaleureux, impossible à feindre, traduisait, à n'en pouvoir douter, la sincérité absolue et l'extraordinaire intensité de ses convictions.

Le perpétuel Sursum corda *de sa prédication était inspiré non seulement par son amour de l'idéal, mais aussi par une affection très vive pour ses auditeurs, et le souci de leurs plus chers intérêts. Bien que la spéculation l'attirât et qu'il ne s'interdît jamais les hardis coups d'aile, cependant il visait toujours à quelque fin pratique ; il voulait communiquer à autrui ses nobles aspirations. Avec les jeunes gens surtout, il n'avait de cesse qu'il ne les eût impressionnés par la pensée de leur avenir qu'ils ne devaient point compromettre, de leur dignité qu'ils devaient respecter, de leurs facultés qu'ils ne devaient point laisser en friche, qu'ils devaient au contraire développer et féconder par le travail. Il était parfois poignant et pathétique,*

même dans le simple entretien privé, tant il s'oubliait lui-même pour ne penser qu'au bien de son interlocuteur.

S'il était préoccupé avant tout des intérêts spirituels du prochain, il n'en négligeait pas non plus les intérêts matériels et sa compassion allait plus loin que les paroles ; il avait pour tous ceux qui souffraient, des attentions de mère. Il les soulageait ; il leur donnait largement et délicatement. Il trouvait les mots du cœur qui les émouvaient jusqu'aux larmes et leur étaient la plus douce des consolations.

A l'exemple de saint Paul, il se considérait comme débiteur à l'égard de tous et il n'est aucun genre d'auditoire qu'il n'ait abordé. Il a parlé de la Sainte Eucharistie dans le silence mystique des oratoires, et il a chanté les gloires de la Vierge devant les foules de Lourdes. Il s'est adressé aux élites sociales partout où elles se forment et partout où elles agissent, dans les collèges et les monastères, dans les Conférences, les Comités, les Congrès catholiques ; mais jamais il n'a oublié les membres les plus humbles de cette grande société qu'est l'Église, où tous les hommes sont frères ; il les a atteints dans les pauvres qu'il a visités et secourus, dans les cercles d'ouvriers qu'il a évangélisés, dans les serviteurs et servantes des diverses Institutions où il est passé, et vers qui s'est penchée avec un soin spécial sa douce et chaleureuse sympathie.

« Fort comme le diamant, tendre comme une mère », M. Dewaulle justifiait pleinement cette comparaison d'un grand orateur qui fut aussi un grand éducateur. Toute sa physionomie respirait l'énergie et il était incapable de transiger avec le devoir. Il en acceptait lui-même les austères exigences et souvent il les dépassait. Il savait aussi les faire respecter des autres ; jamais le sceptre de l'autorité ne fléchit entre ses mains. Ce qu'il était dans la conduite extérieure des hommes, il ne l'était pas moins dans la direction intime. Il ne murmurait pas de vérités édulcorées et il ignorait les indulgences paresseuses ou timides : il poussait sans relâche vers les hauteurs et prêchait à tous les fortes vertus, sachant bien que la perfection est parfois de précepte et que du moins elle est souvent attrayante et toujours

bienfaisante. M. Dewaulle était un homme d'énergie et de volonté.

Mais cette force s'accompagnait d'une suave douceur et d'une exquise délicatesse, qui n'apparaissaient pas moins dans son regard. Les austérités du devoir étaient toujours présentées par lui sous des traits si beaux qu'on en oubliait le caractère pénible pour n'en plus considérer que la sublime beauté. M. Dewaulle parlait volontiers du Devoir, du devoir qui s'impose et auquel on ne peut se dérober sans forfaire, mais aussi et peut-être davantage de l'Idéal, qui est situé plus haut, qui exige plus de générosité, mais qui seul peut satisfaire pleinement les nobles âmes. Il en était lui-même l'une des plus belles conquêtes, et il allait dans la vie, entraînant après lui vers les cimes ceux que lui avaient gagnés son éloquence, sa noblesse de cœur et sa bonte.

Il était de ces hommes ardents et saintement passionnés qui sont nécessaires au milieu du monde pour le réveiller de sa torpeur et lui faire honte de son indolence. Il était un excitateur d'énergie et un prédicateur d'idéal. Portout où il passa,

Ce qu'il voulut, c'est arracher tous ceux
Qui vivaient engourdis, orgueilleux, paresseux,
A l'égoïsme obscur, aux mornes nonchalances,
Pour les jeter, chantants et fiers, parmi les lances,
Ivres de dévouement, épris de mourir loin,
Dans cet oubli de soi dont tous avaient besoin [1].

Il est mort prématurément usé par un dévouement constant, absolu, au Christ, à l'Église, au Pays, dont il a été le bon soldat, selon l'une de ses devises : Labora sicut bonus miles Christi Jesu.

Il est mort amaigri et rendu physiquement presque méconnaissable, mais l'âme toujours en haut, et de plus en plus transfigurée par l'élévation de ses discours et la continuité de sa prière.

Que sa mémoire demeure vivante chez tous ceux qui l'ont

1. E. Rostand, La Princesse lointaine.

connu et aimé, et qu'elle continue à faire rayonner les sentiments qui animaient sa grande âme ! Qu'on se souvienne de ce prêtre qui a vu et connu, autant que personne, les maux de son temps, mais qui au lieu de s'en laisser abattre, n'y a trouvé qu'un nouveau stimulant à son activité, qui au plus fort de la persécution et parmi les angoisses de la guerre n'a jamais désespéré ni de notre avenir religieux, ni de notre victoire, et qui malgré les infirmités de l'âge n'a jamais rien perdu de son ardeur et de son juvénile enthousiasme, qui est mort sur la brèche et le sourire sur ses lèvres, après avoir lutté jusqu'au bout !

Le pays a toujours besoin d'apôtres ; la jeunesse a toujours besoin d'éducateurs. Puissent ces pages aider à faire voir l'importance de cette double mission ! Puissent-elles surtout faire comprendre les qualités d'âme requises pour s'en bien acquitter ! Il sert de peu de les définir :

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.

Les exemples de M. Dewaulle peuvent être, croyons-nous, très puissants pour le bien. Ce fut à un degré éminent un apôtre et un éducateur.

L. MAHIEU.

CHAPITRE I

ENFANCE ET PRÉPARATION AU SACERDOCE

(Denain et Cambrai)

Naissance à Denain, 19 juin 1854. — Les patrons : saint Louis, roi, et saint Louis de Gonzague. — Formation maternelle. — Le cardinal Régnier. — Le Petit Séminaire de Cambrai, et Mgr Monnier. — Le concile du Vatican. — La guerre franco-allemande. — Le Grand Séminaire : piété intense ; la tonsure (1874).

Le 19 juin 1854 naissait à Denain dans une modeste mais chrétienne famille, le héros de notre histoire. Son père Joseph Dewaulle, commis marchand de bois, était alors dans sa quarante-deuxième année ; sa mère Marie-Augustine Gumez avait trente-quatre ans.

La vieille cité n'avait pas encore pris tout le développement que la prospérité de l'industrie métallurgique lui a donné depuis ; les deux églises du Sacré-Cœur et de Saint-Joseph, fondées seulement il y a vingt ans, n'existaient pas encore ; c'est à Saint-Martin, l'ancienne église du bourg, qu'il fut baptisé. Son père lui donna son prénom de Joseph, mais ce ne fut pas là le prénom usuel. On lui en avait adjoint deux autres, Théophile et Louis ; parfois M. Dewaulle les prit accouplés ; le plus souvent c'est du nom de Louis qu'il signa, comme c'est de ce nom qu'il avait été appelé en famille. C'est de saint Louis, d'un saint Louis, qu'il voulait se réclamer. Vers qui se tournèrent ses premières prières, et qui d'entre les élus qui honorèrent ce nom, obtint d'abord les préférences de sa piété? fut-ce saint Louis de Gon-

zague, patron de la jeunesse, ou saint Louis, roi de France ? Nous l'ignorons. Plus tard quand il quitta Denain pour le Séminaire, c'est au 25 août, durant les vacances, qu'on le fêta au foyer. Aussi longtemps qu'il lui fut possible, il aima se retrouver à cette date auprès de sa digne mère. Aucun jour ne lui était plus cher et le seul souvenir du nom que sa mère lui avait donné, en le reportant à la douce période de son enfance, remplissait son âme des plus suaves émotions. Ne lui arrivait-il pas alors de songer à la garde vigilante que Blanche de Castille avait exercée sur son fils, et ne se souvenait-il pas d'avoir entendu jadis sa propre mère lui prêcher, comme la pieuse reine, l'horreur du péché mortel ? Mais au berceau d'un autre saint Louis, saint Louis de Gonzague, il trouvait aussi la sollicitude chrétienne d'une excellente mère dona Marta, et la fête du 21 juin qui est celle d'un des plus saints patrons de la jeunesse fut celle que durant son long ministère d'éducateur il vit solenniser par les jeunes gens qu'il conduisait à Dieu. Comme il leur commentait volontiers les vertus de ce jeune saint, trop tôt emporté par la mort ! Il voyait réalisées en lui ces trois choses que le Psalmiste demande à Dieu : la bonté, la science, l'esprit de discipline, et il leur conseillait de mettre tout cela dans leur vie. Mais combien il les avait en cela devancés ! car sa nature était bien aussi de se donner ; sa science il l'augmentait sans cesse, et toute sa vie le montra souverainement respectueux de l'autorité, même lorsqu'il devait lui coûter d'obéir. Quand on célébra, (c'était en 1891), le troisième centenaire de l'angélique patron de la jeunesse, et que M. Dewaulle prononça à Dunkerque le panégyrique du saint, on devine quel sentiment l'animait. C'est son idéal d'enfant qu'il dépeignait, l'idéal auquel l'avait formé sa mère.

Comme tant de grands évêques de France, M. Dewaulle devait avoir pour sa mère un véritable culte. Sa photographie se trouvait toujours auprès de son prie-Dieu. Il en parlait toujours avec amour et respect. C'était une personne au sens droit, à la répartie fine et vraie, à l'âme toute embau-

mée de charité et de piété. Toutes ces qualités, durant ses jeunes années, elles les communiquait à son cher enfant avec cette force de pénétration qui assure à la mère une si grande efficacité dans l'œuvre de l'éducation ; mais pourquoi parler ici de force, alors que l'âme de l'enfant s'ouvrait d'elle-même à l'influence maternelle et buvait ses paroles et ses exemples comme la corolle de la fleur s'ouvre à la rosée du matin ?

Elle lui inculquait l'horreur du mensonge, et jamais son fils ne mentit.

Elle lui inspirait l'amour des pauvres. Quand son fils quittait la maison, elle s'assurait toujours qu'il avait en poche des petits sous pour les leur distribuer. Qui ne sait l'amour qu'il eut toujours pour les malheureux, et combien il avait de plaisir à donner, voire à se dépouiller ? Si consciente et voulue que fût chez lui cette pratique, il savait bien qu'elle lui venait de jeunesse et qu'une créature tendrement aimée l'y avait encouragé. A Bonsecours, durant ses dernières années, s'il changeait de l'argent avant un voyage et qu'on lui mît des petits sous, il souriait, au souvenir de sa mère et des habitudes de charité qu'elle lui avait fait prendre.

Elle lui avait donné le goût de la piété. Elle se plaisait à dire le chapelet et fréquentait beaucoup l'église. Elle lui en donna le goût. Il approcha de la table sainte et son âme commença à s'épancher délicieusement au pied du tabernacle où réside le Dieu de l'Eucharistie.

Comment sa physionomie tout à la fois si ouverte et si pieuse n'aurait-elle pas attiré l'attention du clergé de la paroisse ? On le choisit pour servir à l'autel et il se réjouit de pouvoir aider le prêtre dans l'acte même du sacrifice.

Toutefois il n'élevait pas encore ses pensées plus haut, quand au jour de la confirmation, comme il servait la messe à l'archevêque de Cambrai, le futur cardinal Régnier, celui-ci, avec sa puissance remarquable de discernement, vit dans le regard de l'enfant les ressources précieuses d'intelligence et d'esprit surnaturel que Dieu avait déjà déposées en son âme, et il osa prédire les grandes choses qui s'accompliraient

un jour par son ministère. Il recommandait de le suivre et de s'intéresser à lui, assurant que rarement vocation divine était tombée en une meilleure terre.

L'avis fut suivi et le jeune Louis Dewaulle ne tarda pas à se rendre au Petit Séminaire de Cambrai. Il y trouvait comme Supérieur M. Monnier, qui devait en 1872 être promu évêque de Lydda, devenir, durant ses épiscopats successifs, l'auxiliaire précieux des archevêques de Cambrai, et mourir seulement durant la grande guerre après M. Dewaulle lui-même. Dès ce moment, il était par excellence l'homme de confiance de Mgr Régnier, et il méritait de l'être par le sérieux de sa direction et la force de son esprit de foi. L'éducation de ce temps était peut-être un peu froide et le régime de l'internat assez généralement pénible. Le Petit Séminaire de Cambrai, qui était une maison mixte et qui comptait un grand nombre d'élèves, avait besoin, pour ces deux raisons, d'être conduit avec plus d'autorité que de douceur. La paternité des maîtres s'y révélait bien plus à l'excellence des conseils qu'à la chaleur caressante de la voix. Cependant cette maison avait une âme que le Supérieur savait faire vibrer et à laquelle au surplus les événements d'alors donnaient d'eux-mêmes un ébranlement salutaire. On était à la deuxième période du second empire, lorsque Napoléon III, rappelé par les bombes d'Orsini à ses anciens engagements de carbonaro, inclinait vers la gauche, interdisait la publication du *Syllabus* et de l'Encyclique *Quanta cura*, fermait des maisons religieuses et ne se résignait qu'avec peine à envoyer des troupes contre Garibaldi. C'est vers Pie IX que se portaient les cœurs de tous les catholiques de France ; ses malheurs ajoutaient encore à la sympathie que lui méritait sa bonté ; et l'énergie avec laquelle il affirmait la doctrine donnait vraiment au monde l'impression que le Pontife romain était le successeur de Pierre et le vicaire du Christ. Le capitaine Wyart ancien élève du Séminaire, était zouave en Italie, et l'année approchait où dans Rome encore libre allaient se rassembler en concile œcuménique tous les évê-

ques de la chrétienté pour condamner une fois de plus le libéralisme moderne et saluer dans le Pape le docteur infaillible de l'Église. Quelles étaient alors dans le diocèse de Cambrai les dispositions des esprits ? On le sait par ailleurs. Si dans d'autres régions de la France certains esprits timides craignaient que le concile ne vînt à imposer au nom de l'Esprit-Saint des thèses inacceptables, dans le Nord un esprit de foi plus juste portait d'élan tous les fidèles vers ses définitions quelles qu'elles fûssent, parce qu'on les savait d'avance aussi bienfaisantes que vraies. Au surplus, si Mgr Régnier était ouvertement romain, on le savait par ailleurs très opposé par tempérament à toute altération de la doctrine, aussi incapable d'une exagération que d'une atténuation ; il avait pour cela une connaissance trop exacte du dogme, et un trop robuste bon sens. Des directions de l'archevêque, M. Monnier visait à être le fidèle écho. La foi, tel était le premier mot de la devise épiscopale qu'il devait bientôt se choisir, et telle était la premiere qualité qu'il voulait voir briller dans les futurs prêtres qu'il formait. Il eut pu y ajouter la piété, car c'était une de ses qualités les plus éminentes et elle lui fut souvent attribuée comme une véritable caractéristique. Il estimait moins sans doute la science profane et craignait, peut-être avec excès, que le souci des diplômes n'engendrât chez les séminaristes une vanité fâcheuse, ennemie de leur vocation ; néanmoins il voulait que sa maison fût une maison de travail, persuadé à bon droit que cette activité même, pourvu qu'elle fût accompagnée de piété, était elle aussi pour les vocations une sauvegarde. C'est ainsi que plus tard les traditions du Séminaire ne furent pas sensiblement modifiées quand il devint d'usage d'y préparer au baccalauréat. Cette préoccupation nouvelle ne vint pas compromettre les vocations parce qu'elle fut toujours, grâce à la bonne direction des supérieurs, contrebalancée et si l'on peut dire neutralisée en ce qu'elle offrait de périlleux, par les préoccupations intenses et infiniment supérieures qui portaient les élèves du Sémi-

naire à se rapprocher de Dieu dans l'exercice des vertus ecclésiastiques.

Quels étaient les sentiments qui agitaient alors M. Dewaulle, et de quel regard considérait-il les grands événements qui se passaient dans l'Église ? on peut le deviner par les convictions qu'on lui connut toujours. Il eut toujours une vive défiance pour les nouveautés de pensées ou de paroles qui lui semblaient peu en harmonie avec le patrimoine traditionnel des croyances chrétiennes. Quelque sympathie qu'il eût par ailleurs pour des hommes comme Montalembert, le P. Gratry, Mgr Dupanloup, il ne les suivit jamais dans les dispositions qui leur avaient fait redouter ou combattre la définition de l'infaillibilité, et l'on vit toujours en lui l'homme que dans sa jeunesse le Concile avait « pris », et qui à distance, dans l'austérité du Petit Séminaire de Cambrai, avait tressailli de joie à la pensée des grandes choses qu'accomplissait là-bas pour sa part son archevêque, à la pensée du prestige nouveau qui devait résulter de l'acte conciliaire et pour la Papauté et pour la Sainte Église.

Ne le revoyait-il pas, revenant de Rome comme transfiguré, lorsqu'en 1906 prêchant au sacre de Mgr Lobbedey dans la cathédrale de Cambrai, il rappelait le souvenir de l'illustre cardinal ? « Il y a trente-cinq ans, s'écriait-il, notre diocèse avait à sa tête un Archevêque tel qu'une Église s'enorgueillit d'avoir connu un pareil chef au cours d'un siècle. Intrépide pour la défense des droits sacrés, jamais le verbe de Dieu ne fut enchaîné sur ses lèvres.

» Il excellait dans le commandement où il apportait force et bonté vraie. La doctrine n'eut point d'interprète plus sûr et de défenseur plus loyal et plus vigilant que lui.

» Au concile du Vatican, porté sur les sommets par le suffrage des Pères, il prit une des premières places dans la Congrégation *de Fide*. Il descendit de ce Sinaï, le front illuminé, et dans un mandement lapidaire, promulgua la constitution *Dei Filius* avec les condamnations portées par elle contre le panthéisme, l'athéisme, le naturalisme, le ratio-

nalisme et la constitution *Pastor aeternus*, formulant le dogme de l'infaillibilité, « garantie suprême pour la divine constitution de l'Église et l'autorité du siège de Pierre. »

A l'éloge de l'Archevêque, M. Dewaulle ajouta dans ce discours celui du Supérieur vénéré que celui-ci avait fait appeler à l'honneur de l'épiscopat, comme s'il voulait par là se survivre davantage en lui et lui léguer toute son âme : « Puis Mgr Régnier voulut pour son peuple renouveler et perpétuer dans un autre lui-même son âme épiscopale de vérité et d'autorité. » M. Dewaulle parlait alors devant Mgr Monnier lui-même ; car le consacré de 1872 devenait ce jour-là consécrateur à son tour, et voici en quels termes M. Dewaulle caractérisait son action ; à son admiration personnelle qu'on sent de vieille date, il joignait celle de Pie X qu'il avait quelques mois auparavant recueillie lui-même de ses lèvres : « Trente-quatre années ont passé sur ces souvenirs ; et dans l'action de grâces de nos cœurs, nous attestons, Monseigneur l'Évêque de Lydda, devant Dieu et ses Saints, que vous n'avez point failli à votre Pontificat et que par vos paroles et vos exemples vous avez enseigné l'Écriture, la Tradition et la Doctrine. Notre humble témoignage pâlirait trop devant votre mérite. Le 7 mars dernier, en audience privée, le Pape Pie X vous appelait « *episcopum de Ecclesia bene meritum* », un évêque qui a bien mérité de l'Église. Il n'y a point d'éloge au-dessus de celui-là et il ne pourrait être pour nous une plus haute raison de tendre et filiale fierté ».

Mais à peine Mgr Régnier était-il de retour à Cambrai que d'autres émotions devaient ébranler les âmes. Durant près d'un an, c'est le sentiment patriotique surtout qui devait les faire vibrer, en présence de malheurs immenses que ne devait interrompre pour ainsi dire aucune joie et qui devaient se clore par l'abandon lamentable de l'Alsace et de la Lorraine. A peine la France envahie pouvait-elle saluer de loin en loin quelques succès relatifs remportés soit par Faidherbe, soit par d'Aurelles de Paladine, sur un ennemi plus nombreux et mieux organisé. Les manœuvres les plus habiles et le

courage le plus héroïque ne parvenaient qu'à retarder de quelques moments une défaite inévitable, et leur meilleur résultat était d'empêcher l'abattement total des cœurs français que navraient la trahison des uns et l'incapacité des autres. Au milieu de ces désastres sans nom, comme la France n'en avait peut-être jamais connu, certains noms gardaient le privilège de mettre encore de l'orgueil au front des vaincus parce qu'ils personnifiaient la vaillance et l'honneur ; c'étaient entre autres les noms de ces zouaves pontificaux, comme Charette et Wyart, qui après avoir exposé leur vie pour défendre le Pape, l'offraient une seconde fois pour défendre la France, et, sous les ordres du général de Sonis, versaient glorieusement leur sang pour la patrie, électrisés par la vue du drapeau du Sacré-Cœur. Par ces vaillants l'honneur était sauf, les traditions de la France maintenues, et du souvenir de cette magnifique épopée l'on pouvait déjà prévoir qu'allaient surgir des vengeurs, aussi chrétiens et non moins braves, dont Dieu se servirait au jour de ses miséricordes pour rendre sa gloire et ses anciennes limites à la nation qu'il aime.

M. Dewaulle avait alors seize ans. C'est peut-être l'âge où les émotions sont le plus vives ; à coup sûr c'est celui où les désirs sont le plus généreux, et les résolutions le plus désintéressées. Même aux dernières années de sa vie, M. Dewaulle ne connut jamais les calculs égoïstes et sentit toujours son cœur tressaillir pour toutes les saintes causes ; quel ne devait pas être son enthousiasme lorsqu'il entendait, jeune encore, narrer les prouesses des héros de Loigny ! et lui qui s'offrit plus tard aux hasards meurtriers de la guerre et aux dangers non moins graves de la contagion, de quel dévouement ne devait-il pas se sentir capable au moment où l'ennemi menaçait son pays ! Les Allemands approchèrent de Cambrai en effet, et le biographe du cardinal Régnier raconte de quelle façon imperturbable le pontife accueillit un dimanche durant les Vêpres la chute du premier obus. Les villages voisins reçurent même des éclaireurs allemands.

Sans doute l'armée ennemie se retira bientôt et la ville fut épargnée. Du moins l'invasion avait été une réalité tangible, et comme il arrive, le patriotisme s'en trouva renforcé dans toute cette contrée. Sans doute aussi, les Séminaires de la ville archiépiscopale avaient été réquisitionnés comme ambulances, et leurs élèves avaient dû rester dans leur famille jusqu'à la fin de janvier 1871. Néanmoins les maladies et les douleurs, fruits de la guerre, étaient assez graves partout pour que le jeune Dewaulle en eut été profondément remué. Il n'avait pas encore l'âge de plusieurs de ses aînés qui avaient mis leurs vingt ans au service de la France, mais il les enviait. C'est toujours avec admiration qu'il parla de l'armée. Il revint au Séminaire, sans avoir rien perdu de son attachement à sa vocation sainte, mais unissant de plus en plus dans ses perspectives d'avenir sacerdotal le service de la patrie et celui de l'Église. Il voulait d'une volonté de plus en plus explicite se dévouer en même temps aux deux causes, et porter dans le sacerdoce quelque chose de cette décision, de cette ardeur, de ce don total de soi que le soldat en guerre doit chaque jour à la patrie [1]. Si M. Dewaulle dans ses allocutions fut si souvent animé du plus vif enthousiasme patriotique, nous ne croyons pas être téméraire en affirmant que c'est à l'impression de ses seize ans qu'il le devait. Que de fois cette émotion se réveilla quand il dépeignait du haut de la chaire chrétienne les malheurs de la France au temps plus lointain du règne de Charles VI, et la résurrection miraculeuse de notre patrie grâce à l'intervention toute céleste de Jeanne d'Arc. Cette histoire était pour lui un symbole,

1. Citons ici une anecdote de jeunesse, telle que la raconta M. l'abbé Taquet dans une pièce de vers qu'il lut à M. Dewaulle au collège St-Joseph de Lille au vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale :

L'écho m'a murmuré qu'un jour ta sainte mère
De te voir tout ardent, d'une ardeur de combat,
Te disait : « Prêtre ! enfant... est-ce bien ta carrière ?
En toi je vois plutôt une âme de soldat ! »
Ce que tu répondis alors est admirable :
« Étant prêtre,.. soldat ! mais ne le suis-je pas ? »

et c'est de la grâce de Dieu comme de l'héroïsme chrétien des armées françaises qu'il attendait les glorieuses revanches. Écoutons les vers énergiques qu'un peu plus tard il devait mettre sur des lèvres de jeunes gens :

> O Jeanne, comme toi la jeunesse chrétienne
> Humble devant son Dieu sera fière au danger.
> Nous prendrons notre épée où tu trouvas la tienne
> Près de l'autel au jour qui devra nous venger.

Il rentre au Petit Séminaire, mais bientôt il n'y retrouve plus son ancien supérieur ; appelé à aider de plus près Mgr Régnier dans ses conseils et dans ses tournées pastorales, et joignant à ces fonctions les obligations de chanoine titulaire, M. Monnier a abandonné la conduite du Petit Séminaire et il n'y réside plus. Toutefois la direction de la maison ne change pas, et le nouveau supérieur, M. Meurisse, n'a d'autre vue que de continuer son éminent prédécesseur. Le 1er mai 1872 il conduit ses élèves aux fêtes magnifiques du sacre de Mgr Monnier ; M. Dewaulle devait un jour dans la chaire même de la cathédrale en rappeler le touchant souvenir.

A cette époque, nous l'avons dit, le baccalauréat ne se préparait pas au Petit Séminaire et les seuls bacheliers que relève la statistique du Grand Séminaire étaient ceux qui avaient fait leurs études dans les collèges jusques et y compris la classe de Philosophie.

C'est par suite de cette disposition, générale alors, bien plutôt qu'à raison de son âge ou de son peu de goût pour la science, que M. Dewaulle écourta ses études et n'y donna point le complément normal du baccalauréat. Son sens littéraire très affiné, son style vigoureux et très personnel, la pénétration philosophique qu'il devait révéler sans retard lui auraient permis aisément de surmonter les difficultés de l'examen, et plus tard la possession du diplôme officiel lui eut épargné avec les tristesses du départ de Dunkerque, ce brisement de son existence qui en si peu de temps le vieillit

de tant d'années. Mais Dieu avait ses desseins sur lui, et le douloureux événement qui lui fut si pénible, eut pour le diocèse tout entier les conséquences les plus heureuses, puisqu'il fit bénéficier de multiples régions de cet apostolat profond et durable qu'on n'oubliait pas, et qu'en l'amenant au Vice-Rectorat des Facultés Catholiques il devait lui mettre en mains l'élite de notre jeunesse et le faire rayonner sur la France.

A cette époque il ne portait pas si haut son regard. Bien qu'un chrétien doive, selon un mot de Lacordaire qu'il aimait, avoir des ambitions aussi vastes que le monde, et que très certainement aucun besoin de l'Église ne fût étranger à sa pensée charitable, il n'entrevoyait encore l'apostolat que dans un avenir lointain et se bornait pour le moment à se préparer lui-même dans la prière et l'étude à ce qu'un jour Dieu demanderait de lui.

Il prit la soutane et entra au Grand Séminaire en octobre 1872. A cette époque, philosophes et théologiens étaient encore réunis dans la même maison[1]. M. Dewaulle connut donc dès lors la direction très ferme et très surnaturelle que depuis quatorze ans déjà M. Sudre donnait au clergé du diocèse. Il parlait assez peu de cette période de sa vie et, quoiqu'il fût aimable conteur, il disait peu de ces anecdotes que bien des prêtres rapportent volontiers entre eux, au souvenir de leurs jeunes années. Sans doute était-ce, de sa part, extrême délicatesse et crainte de manquer, ne fût-ce que légèrement, à la charité et au respect. Il aimait la gaîté, mais il aimait plus encore la dignité dont ses supérieurs lui avaient donné l'exemple, et c'est sans doute à ce grand fonds de sérieux, tempéré d'ailleurs par beaucoup d'amabilité, qu'il dut d'inspirer toujours autour de lui, si jeune prêtre qu'il fût, le plus grand ascendant.

Le Séminaire ! Combien ce mot était évocateur pour lui ! Que de choses il lui disait ! toute sa vie l'on sentit quand il parlait à des séminaristes ou à des jeunes prêtres, les idées

1. La séparation ne se fit qu'en 1886.

sublimes que ce seul mot lui remettait en mémoire. Ce n'était pas chez lui considérations nouvelles surgies dans l'âme dans l'exercice du ministère extérieur et dues à un demi-regret de n'avoir pas saisi autrefois toute l'importance de ces précieux moments, c'était bien au contraire l'expression d'une conviction très profonde et très ancienne, c'était l'affleurement aisé d'une source intarissable qui depuis longtemps avait baigné et fécondé son âme. Il connut alors, comme il avait déjà connu au Petit Séminaire des condisciples aimables qui devaient lui rester attachés dans la vie et qu'il devait toujours revoir volontiers, tel, pour n'en citer qu'un, Mgr Lobbedey, le futur évêque d'Arras. Toutefois, si vif que fût pour lui le charme de l'amitié, il y semblait comme indifférent, et il s'en détachait en toute vérité pour vivre davantage de la vie intérieure et s'unir plus parfaitement à Dieu. S'il semblait parfois replié sur lui-même, ce n'était point, on le devine bien, par complaisance égoïste, mais au contraire dans le désir de travailler son âme et de la porter à ces hauteurs de la sainteté qui lui semblaient seules dignes d'un prêtre. Que de fois plus tard il redisait ce mot de Mgr Dupanloup : Pour être prêtre, il faut être né grand ou le devenir ! Il voulait être grand par les sentiments et les actes, et pour ne laisser subsister en lui aucune imperfection qui altérât son idéal, il lui fallait se connaître, se combattre, méditer et prier. Prêtre, devait-il encore dire volontiers, et c'était un mot de Veuillot, prêtre, rien que cela, mais tout cela ! Et en effet il voulait l'être tout entier, en posséder pleinement l'esprit, en pratiquer toutes les vertus. Lui qui ne devait goûter le médiocre en rien, en percevait au vif la particulière laideur dans le sacerdoce, et avec son ardeur généreuse il devait tout faire pour y échapper. Il ne négligeait rien surtout pour que Dieu lui en fît la grâce, car il savait que des vertus aussi hautes ne peuvent venir que de lui, et c'est pourquoi on le voyait prier si assidûment et avec tant de ferveur, non seulement à la chapelle et à la salle d'exercices, mais encore dans les salles même de cours, où

ses voisins l'entendaient murmurer, et lui voyaient écrire, les oraisons jaculatoires qui le maintenaient en présence de Dieu. On ne fait pas de surnaturel avec du naturel, disait-il, et pour sa part il ne compta jamais principalement sur ses dons d'intelligence et de cœur, mais sur ceux de la grâce ; en se dépensant jusqu'à l'épuisement il n'avait d'autre but que de fournir à l'opération divine un instrument qui ne la trahît pas trop. Et comme la grâce de Dieu est premièrement une voix qui parle à l'âme, et qui lui dit autre chose que ce monde sensible, autre chose que la société des hommes, on le voyait soucieux de silence et de recueillement, comme s'il voulait discerner jusqu'au moindre murmure de la grâce qui passait sur son âme. Plus tard il parlait de conviction lorsqu'il redisait avec force, même aux jeunes gens qui devaient vivre dans le monde, ce mot du P. de Ravignan : Le silence est la patrie des forts, ou encore ce mot de l'Écriture : *Non in commotione Dominus.*

Les études philosophiques auxquelles il devait s'adonner ne lui déplaisaient point, et son professeur M. Siguier, qu'il retrouva trois ans plus tard comme professeur de dogme, était un esprit distingué dont ses élèves ont gardé le meilleur souvenir. Devenu dans la suite supérieur du Grand Séminaire d'Amiens, M. Siguier devait y écrire un volume intéressant sur les affections du cœur, qui dénote autant de précision philosophique que de sagacité dans l'observation des mœurs. Il ne semble pas cependant que ce soit alors que M. Dewaulle conçut pour la philosophie le goût dont il ne devait pas tarder à donner des preuves.

Revêtu de la soutane qui le mettait extérieurement au nombre des clercs, il aspirait à recevoir bientôt la tonsure qui lui en ferait prendre les engagements et lui en conférerait les privilèges ; c'est vers ce but que tendaient pour l'instant toutes ses préoccupations et tous ses efforts. Il méditait par avance les prières du Pontifical qui suggèrent aux jeunes clercs les dispositions où ils doivent être pour faire à Dieu cette première consécration de leur vie : c'est l'amour divin

qui doit les conduire à l'autel ; leur cœur doit être libre de tout attachement au monde et leur esprit fermé aux vues humaines ; c'est Dieu qui doit être leur vraie richesse ; le péché ne doit plus avoir accès en leur âme et le surplis dont ils se parent symbolise dans sa blancheur immaculée, l'homme nouveau, dont ils doivent être plus que jamais revêtus, la vie selon le Christ dont ils doivent plus que jamais être animés. Cette vie aura ses tristesses, car la tonsure est une couronne qui rappelle la couronne d'épines du Sauveur, mais une telle ressemblance est une noblesse qui porte avec elle ses grâces de patience et de force.

Écoutons comment M. Dewaulle parlait quelques années plus tard à un jeune clerc qui lui annonçait son appel à la tonsure. Ces quelques lignes résument toute son âme et disent à merveille ses aspirations de jeune homme : « Mon cher enfant, merci de votre bonne lettre et mes meilleures félicitations pour votre appel à la tonsure. Vous allez donc pour la première fois solennellement prononcer votre serment à Dieu ; je vous connais et sais que cela sera définitif. Comme vous avez raison et comme vous devez remercier la bonne Providence ! Le Seigneur sera votre partage : point de déceptions alors, parce que c'est dans l'infini que vous jetez votre cœur. Il vous demandera sans doute si vous pouvez boire le calice qu'il vous présentera. Vous arrivez à une heure, mon cher enfant, où l'attrait de la persécution s'ajoute aux attraits de grandeur et de beauté de l'appel au sacerdoce. Votre âme n'est pas une âme vulgaire et molle. Redites à notre chef couronné d'épines ce que vous lui promettiez il y a deux ans : *Travail, humilité, obéissance, immolation ! Je veux tout ce que vous voulez ; aidez-moi.* Et le bon Dieu vous rendra à proportion de votre généreuse bonne volonté. »

Cet attrait de la persécution était bien de ceux qui s'étaient exercés sur l'âme ardente de M. Dewaulle. Si les horreurs de la Commune avaient pour un instant assagi l'opinion publique, bien vite celle-ci avait oublié les graves leçons de la guerre nationale et de la guerre civile, pour se détourner plus que

jamais de la religion et se porter comme d'instinct vers les flatteurs qui voulaient la pervertir. Même dans le Nord, les poussées d'anticléricalisme qui avaient marqué en septembre 1870 la chute de l'Empire recommençaient à se produire et il fallait toute l'énergie de l'archevêque pour en obtenir la répression. Les pèlerinages les plus pacifiques servaient de prétexte à des agressions inqualifiables et l'on pouvait se demander si la fureur populaire habilement excitée n'allait pas se réveiller et renouveler les tragédies sanglantes dans lesquelles à Paris avaient succombé les otages. Prêtres comme évêques y songeaient et quand Mgr Régnier promu à la dignité cardinalice rappelait dans son mandement que la pourpre symbolise le sang parce que les princes de l'Église doivent être prêts à le répandre, sans doute songeait-il au sort glorieux des archevêques de Paris, Mgr Affre et Mgr Darboy, qui tous deux avaient marqué de leur sang leur attachement à l'Église, et consommé dans ce sacrifice suprême leur œuvre de dévouement pastoral. On savait que le cardinal Régnier sans être provocateur ne reculait devant aucun devoir, et c'est l'intrépide défenseur de l'Église, non moins que le tenant de son intégrité doctrinale, que les élèves des deux Séminaires de Cambrai acclamaient près du perron du palais archiépiscopal quand, le jour de Noël de cette année 1873, le prélat se présenta orné des insignes de sa dignité nouvelle que le garde-noble romain venait de lui porter de la part de Pie IX.

CHAPITRE II

LES PREMIERS MINISTÈRES — LE SACERDOCE (Valenciennes et Bailleul, 1874-1881)

I. — Le *collège Notre-Dame*, à Valenciennes (1874-1877). — Professeur de sixième : maux de gorge. — Surveillant de divisions. — Attachement des élèves. — Études philosophiques. — Apostolat social de M. l'abbé Joleaud, supérieur.

II. — Retour au *Grand Séminaire* (1877-1879) : études théologiques. — Les erreurs du temps présent. — Pie IX et Léon XIII. — Sous-diaconat.

III. — Le *collège communal de Bailleul* (1879-1881). — M. le chanoine Pruvost. — La classe de Philosophie. — Les décrets contre les religieux : le P. Félix. — Action pénétrante de M. Dewaulle sur les élèves ; leur confiance en lui. — Le sacerdoce : 29 juin 1880. — Le directeur de conscience. — Les dispositions intimes.

C'était alors l'usage dans le diocèse d'imposer à la plupart des séminaristes une sorte d'initiation à la vie active qui se plaçait entre l'étude de la philosophie et de la théologie. Durant ce triennat, ils montraient et exercaient les aptitudes qu'on aurait à utiliser plus tard, et ils attendaient l'âge prévu par les lois ecclésiastiques pour la réception des ordres. C'est ainsi qu'en septembre 1874, M. Dewaulle fut nommé professeur au Collège Notre-Dame de Valenciennes.[1]

Il y trouva en la personne de son Supérieur et des professeurs prêtres dont il devenait le confrère des hommes d'une intelligence remarquable, d'un esprit très cultivé et en même temps du dévouement le plus absolu. Le Supérieur était M. l'abbé Joleaud qui fut plus tard archiprêtre de Douai et

dont les allocutions étaient déjà remarquées pour leur distinction et leur finesse. Il avait sa part importante dans la nomination des séminaristes qu'il recevait comme professeurs. Il s'informait à l'avance des qualités de ceux qu'on enverrait dans les collèges et il s'ingéniait à obtenir les meilleurs. Pour ces jeunes maîtres il était d'une extrême bonté ; il les aidait à acquérir l'autorité sur les élèves ; il leur donnait les conseils les plus judicieux. Nous avons lieu de croire que M. Dewaulle fut envoyé à Valenciennes sur la demande de M. Joleaud. Il se félicita toujours d'avoir vécu près de lui et de s'être initié auprès de lui au grand art de l'éducation de la jeunesse.

Parmi les professeurs, se trouvait M. l'abbé Reboux qui fut dans la suite supérieur du Collège Saint-Jean de Douai ; M. le chanoine Julien, alors préfet des études et professeur de philosophie, dont les éditions d'auteurs classiques rendirent aux collèges chrétiens à cette époque de très appréciables services ; M. l'abbé Carton, présentement archiprêtre de St-Pierre St-Paul à Lille et prélat de Sa Sainteté ; M. l'abbé Albert d'Haussy, esprit très fin lui aussi, qui fut nommé en 1886 aumônier des Sœurs de la Sagesse à Haubourdin et avec qui M. Dewaulle devait être plus tard très particulièrement lié.

Durant les deux premières années de son séjour à Valenciennes, M. Dewaulle fut professeur de sixième. Il révéla aussitôt dans cette charge modeste, les qualités éminentes d'éducateur qu'il devait, après son ordination, porter à un si haut degré. Dès ce moment il gagnait les cœurs par son caractère sympathique et sa bonté pleine d'attentions délicates, et il élevait les âmes vers Dieu par cet esprit surnaturel qui était chez lui aussi expansif que profond. Au surplus, qu'il nous suffise de citer deux lettres qui lui furent adressées à l'occasion de sa fête le 21 juin 1875, quand, à raison de maux de gorge alarmants que son zèle avait provoqués et laissait sans remèdes, il dut cesser de faire la classe et prendre la surveillance de la petite division. Les élèves de sixième

avaient autant de peine de son départ que la division avait de joie d'être placée sous sa conduite. La première lettre est un peu brève d'allure, mais les mots employés ont leur valeur : « Cher professeur, Nous regrettons vivement que vous nous ayez quittés pour faire l'étude, mais puisque c'est votre intérêt, nous nous en consolons plus facilement. Nous profitons de votre fête pour vous dire combien nous vous aimons et combien nous vous regrettons. Nous tâcherons de marcher dans la voie de travail que vous nous avez tracée et nous ferons en sorte qu'à la fin de l'année vous soyez content du travail des élèves de sixième... » L'adresse de la division est dans une note pittoresque et émue : « Permettez à vos nouveaux élèves de vous souhaiter à la fois en ce jour une heureuse fête et la bienvenue parmi les enfants de la petite division. Cette bienvenue, cher Professeur, vous l'avez sans doute déjà lue sur tous nos visages. On vous aime, Monsieur, et on vous le montre. Croyez-en ces cent regards fixés actuellement sur vous, et où vous lirez la plus filiale affection. Croyez-en surtout ces efforts tout récents que nous faisons pour vous contenter, et adoucir tout ce que la surveillance d'étude à de pénible pour votre santé déjà compromise à notre service. » Ce ne sont point là paroles banales ; une reconnaissance qui se traduit de la sorte a été manifestement inspirée par un éducateur hors de pair, dont l'influence a dépassé l'âge et qui sera un jour comme on le disait d'un grand saint, un « chasseur d'âmes », *Venator animarum.*

Devenu surveillant d'étude, M. Dewaulle trouvait des loisirs pour étudier. Dans un milieu intellectuel comme celui de Valenciennes, il ne pouvait manquer d'en profiter. Il avait à ses côtés des prêtres dont la science et le talent littéraire doublaient le prestige. C'était un exemple. Devait-il se priver des moyens normaux d'influence que la Providence lui offrait ? Ne devait-il pas au contraire travailler à se grandir et faire fructifier les talents que Dieu lui avait remis en dépôt ? Il songea à perfectionner ses connaissances philosophiques. On le lui conseillait aussi, on lui offrait des

livres, on s'offrait à lui en faciliter l'étude. Il accepta avec gratitude, et il trouva dans les auteurs qu'il lut, des lumières qui le ravirent. Il approfondissait en leur compagnie les grands problèmes que la philosophie soulève, et les solutions lui en semblaient importantes et belles. Il s'attacha dès lors à cette science qu'il allait professer plus tard avec tant d'éclat, qui lui serait d'un secours si opportun dans son apostolat, qui devait en particulier donner à son éloquence toute sa force et toute sa profondeur. Le caractère abstrait de la philosophie ne le rebutait pas, tant il s'y appliquait avec ardeur. C'est qu'il ne les concevait pas comme une pure spéculation qu'on peut considérer avec indifférence parce qu'elle n'a d'autre fin que d'amuser ou d'exercer l'esprit. Il y voyait engagés les intérêts majeurs de l'humanité. La foi présuppose une philosophie parce qu'elle présuppose une apologétique, et même quand elle dépasse la raison naturelle, il faut au moins qu'elle n'en contredise pas les données ; presque toujours elle y ajoute ; tous nos dogmes fondamentaux recèlent une donnée métaphysique, et c'est le motif même pour lequel l'Église met la philosophie à la base des études théologiques. La philosophie purement naturelle, sans aller aussi loin que la philosophie complétée par la foi, a elle aussi sa grande utilité ; sans aborder les mystères de la foi, que de belles choses, que de choses souverainement bienfaisantes ne dit-elle pas sur l'âme et sur Dieu ? Car c'est sur ces points que le fléchissement des convictions religieuses nous amène trop souvent à faire porter la controverse. Beaucoup de nos contemporains ne se demandent même plus si Jésus-Christ est Dieu ni si l'Église est divine, mais simplement si Dieu existe, s'il y a autre chose que de la matière et si la destinée de l'homme se borne à l'étroitesse de sa vie terrestre. Problèmes angoissants bien qu'élémentaires, car de la solution qu'on y donne dépend toute l'organisation de la société. Si vous croyez à Dieu, à la vie future, vous comprenez les souffrances d'ici-bas et vous acceptez la loi du travail ; dans le cas contraire, riche vous êtes un jouisseur ; pauvre, vous devenez un révolté

et votre égalitarisme vous amène à aggraver encore votre sort en détruisant la société pour réaliser le nivellement universel. C'est ainsi que M. Dewaulle envisageait ces graves questions et comme il n'y allait rien moins que du maintien de la civilisation, on conçoit qu'il ne les ait jamais agitées sans l'émotion la plus vive. Plus d'une fois, surtout dans les milieux ouvriers de Denain ou d'ailleurs, il les traita du haut de la chaire avec une éloquence pathétique ; mais alors même qu'il les abordait non plus en orateur, mais en professeur, il ne dissimulait pas l'intensité des préoccupations qu'elles lui semblaient devoir causer à tout homme réfléchi. S'il aimait en philosophie la stricte exactitude des solutions péripatéticiennes et thomistes (il s'en fit plus d'une fois le défenseur), néanmoins son tour d'esprit le rapprochait bien davantage de Platon et de saint Augustin. C'est toujours avec une chaude conviction qu'il parla de l'âme et de Dieu.

C'est sans doute à son séjour à Valenciennes qu'il faut rapporter l'amour que M. Dewaulle témoigna toujours à la classe ouvrière et sa manière de concevoir le ministère du professorat comme un apostolat à exercer même en dehors des murs du collège. Quand plus tard, à Dunkerque surtout, il se répandra dans les œuvres, et prodiguera sa parole dans toutes les chaires de la région, ne se rappellera-t-il pas l'éminent supérieur dont il avait à Valenciennes admiré les exemples ? M. l'abbé Joleaud, supérieur de l'Institution Notre-Dame, devait être en effet jusqu'en 1887, pour la région de Valenciennes, un missionnaire infatigable, dont la parole aussi forte que lumineuse ranimait dans tous les milieux les convictions chrétiennes et l'amour du bien. Toutes les œuvres avaient leur part de son dévouement. Son biographe soulignant le zèle avec lequel il servait d'aumônier bénévole à l'Œuvre des Cercles ouvriers, note même qu'« il s'occupait des (œuvres) les plus humbles avec plus d'ardeur encore peut-être et plus de persévérance que des plus élevées [1]. » Résumant cette activité prodigieuse, il écrit : « On venait

1. J.-B. Hégo, *Biographie de M. le chan. Joleaud*, p. 72.

le consulter pour les affaires les plus diverses ; on l'invitait à toutes les fêtes ; on voulait l'entendre dans les cérémonies religieuses, dans les réunions d'œuvres, jusque dans les conseils des partis politiques. Sa merveilleuse facilité, sa puissance de travail, sa vigueur étonnante suffisaient à tout ; et sa réputation croissait de jour en jour, et faisait bientôt de lui l'ecclésiastique le plus en vue, non seulement de la ville et de l'arrondissement de Valenciennes, mais de tout le diocèse[1]. » Il était impossible que M. Dewaulle n'eut pas été frappé et émerveillé d'une action sacerdotale aussi intense ; il n'avait pas la témérité de prétendre l'égaler, mais à coup sûr il concevait l'ambition de l'imiter pour sa part en se dépensant avec la même générosité. Plus tard, quand la vue de ses succès lui apporta la révélation de son talent, et lui inspira une plus grande confiance en lui-même, il considéra lui aussi l'Institution dont il avait la charge comme un centre d'action d'où il rayonnerait sur le pays tout entier.

***

Nous ne reviendrons pas sur son séjour au Grand Séminaire. Les deux années qu'il y passa à son retour de Valenciennes furent ce qu'avait été son année de philosophie, un temps de prière et de travail[2]. M. Dewaulle n'eut qu'un regret, mais il le garda toujours très vivant, c'est de n'avoir pu achever au Grand Séminaire durant une troisième année ces études théologiques qui parlaient tant à son esprit et à son cœur. Craignant qu'il ne lui restât, de cette interruption forcée, une lacune préjudiciable aux âmes, il n'aura de cesse qu'il ne l'eût comblée, et on le verra jusqu'à ses derniers jours profiter de ses moindres loisirs pour puiser aux sources les plus autorisées cette science théologique qu'il estimait par dessus tout et dont il craignait d'être auprès du peuple

1. *Ibid.* p. 62-63.

2. La première année fut marquée pour lui par un deuil pénible. Il perdit son père le 15 décembre 1877.

chrétien l'interprète infidèle. Par ailleurs, deux choses pouvaient le rassurer ; les thèses les plus essentielles, c'est-à-dire celles dont le retentissement est le plus immédiat et le plus grand dans la vie intellectuelle et la vie morale, ces thèses étaient imprimées dans son esprit en traits si lumineux qu'il ne devait jamais être tenté d'en méconnaître l'éblouissante évidence, et il se sentait au cœur assez de généreuses résolutions pour s'assurer que Dieu aidant il ne les trahirait jamais.

Ce que méconnaissait le rationalisme du temps, c'était la nécessité d'une révélation ; il croyait pouvoir établir et faire pratiquer par les seules forces de la nature une morale suffisante à assurer la rectitude d'action et le bonheur temporel des individus et des sociétés. Sans nier que notre nature, même viciée par le péché, ne soit capable de quelque effort fructueux vers le vrai et le bien, M. Dewaulle estimait avec le concile du Vatican que la révélation et la grâce sont doublement nécessaires à l'homme, non seulement pour atteindre à la fin surnaturelle que Dieu nous a librement assignée, (et ceci est une nécessité absolue), mais encore (et ceci n'est plus que d'une nécessité morale, mais réelle) pour échapper de façon certaine et continue à l'erreur et au mal même dans l'ordre purement naturel. M. Dewaulle devait toujours être l'homme du surnaturel.

Notre siècle qui aime à confondre ce qui doit être distingué, n'aime pas moins à séparer ce qui doit être uni. Le libéralisme condamné par les Papes n'est que cette passion d'isoler les domaines, de mettre d'un côté la morale et le patriotisme et de l'autre la religion, d'un côté la morale individuelle, de l'autre la morale sociale ou internationale, en niant les points de contact et les relations ; tout au moins par égalitarisme, veut-il que les sociétés ou les sciences dont il admet les rapports communs traitent ensemble sur le même pied, et lui semble-t-il inadmissible que l'Église ait sur les sociétés humaines, quelque droit de direction et de contrôle, quelque supériorité, quelque prééminence.

Au Grand Séminaire plus encore qu'au Petit, M. Dewaulle recueillit de la bouche de ses maîtres des justifications lumineuses des documents de Pie IX qui flétrissaient ces erreurs. Il en conserva un vivant souvenir et les aggravations incessantes de persécution qui se déchaînaient contre l'Église ne firent qu'affermir davantage ses convictions de jeunesse. Il savait bien, faut-il le dire, que l'idéal social est difficile à instaurer dans un siècle venu après la Révolution française, qui se ressent profondément de son influence et qui trop facilement l'excuse ou même l'admire. Mais, tout en comprenant les tempéraments nécessaires, il n'admettait pas que l'on accentuât le mal en refusant de le voir ou en faisant du mal le bien ; il s'alarmait des projets qui tendaient à séparer l'Église de l'État ; il voulut toujours que toute vie humaine et tout effort d'esprit ou de volonté fûssent inspirés ou réglés par la religion ou la morale. Ennemi du dilettantisme qui ne voit dans le beau qu'une jouissance et soustrait l'esthétique à toute discipline extérieure, il ne le fut pas moins de ce modernisme qui en séparant les sciences diverses les unes des autres et principalement de la philosophie et de la théologie les condamne comme inailliblement à l'erreur tant sur les principes que sur les conclusions.

Faut-il dire que la mort de Pie IX (7 février 1878) et l'avènement de Léon XIII n'amenèrent dans les idées de M. Dewaulle aucune modification essentielle ? Il avait parfaitement le sentiment de la continuité de l'Église et il n'avait garde de mettre en opposition un Pape avec un autre, sachant par ailleurs faire la part des différences d'attitude pratique que la Providence permet et que les circonstances exigent. Depuis plus d'un siècle aucun conclave n'avait été aussi rapide que celui d'où était issu Léon XIII ; le nouveau Pape avait pu être proclamé dès le troisième tour du scrutin, et Mgr de Lydda avait droit de voir dans cette circonstance, comme dans l'absence de toute pression humaine sur le conclave la garantie que Léon XIII, comme son prédécesseur, était vraiment l'élu de Dieu. En félicitant le cardinal Régnier

à son retour de Rome, il soulignait avec bonheur, comme l'avaient fait déjà le diocèse de Cambrai et le monde catholique tout entier, « la prompte issue de cet admirable conclave qui, sous la seule influence de l'Esprit-Saint, s'est hâté de donner à l'Église un Pape selon le cœur de Dieu ». Au milieu de la désolation où la campagne antireligieuse et les préparatifs du centenaire de Voltaire jetaient les catholiques de France, c'était pour eux une douce satisfaction et le sujet d'une réconfortante espérance de voir monter sur le siège de Saint-Pierre un Pontife dont les esprits les moins religieux louaient l'activité, les vertus et la science, et qui dès ses premiers actes laissait voir qu'il réaliserait pleinement sa devise, pour être une lumière dans notre ciel obscurci : *Lumen in cœlo.* On se redisait les impressions d'audience que rapportaient de Rome deux évêques originaires du Nord, Mgr Bataille, évêque d'Amiens, et Mgr Le Hardy du Marais, évêque de Laval. On commentait l'Encyclique *Inscrutabili* et le vaste programme d'action catholique que le Pape y traçait. On adhérait déjà de plein cœur à la consigne que donnait à ses diocésains vis-à-vis de lui le cardinal Régnier : « Nos devoirs envers notre auguste et très saint père Léon XIII... sont ceux-là mêmes que nous étions si heureux de remplir envers Pie IX : prier pour lui ; écouter sa voix avec un respect plein d'amour et une docilité sans réserve ; subvenir à sa détresse avec un filial et généreux empressement. » M. Dewaulle eut toujours pour le pape Léon XIII l'admiration la plus vive et le respect le plus profond. Même lorsqu'il lui arriva de moins comprendre et de moins goûter certaines vues de gouvernement qui répondaient moins à son caractère ou qui lui paraissaient moins opportunes, il s'abstint toujours de proférer des paroles que n'autorisent point l'esprit de foi : tout au contraire, il se conforma aux directions pontificales dans toute la mesure où il vit qu'elles s'imposaient à lui, et cette mesure fut large. Bien plus il se fit très souvent l'avocat et le panégyriste du grand Pape dont les magistrales Encycliques sont un exposé

si complet et si parfait de la vérité catholique sur toutes les grandes questions qui passionnent notre temps. En novembre 1903, il prononça un discours éloquent sur le Pontife qui venait d'expirer ; il y saluait dans « l'âme inspirée en même temps que géniale de Léon XIII, le prisme à travers lequel s'était décomposée et départagée pour notre temps la lumière éternelle du Christ» ; ou encore usant d'une autre métaphore, il montrait comment « Léon XIII fut pour notre temps la voix de la vérité, de la liberté et de la paix. »

Pour le moment, tandis que Léon XIII s'appliquait à écarter toutes les causes de malentendu qui auraient pu rendre hostiles à l'Église les hommes de bonne foi, la campagne antireligieuse continuait à battre son plein, à peine atténuée par l'Exposition universelle. C'est durant cette année 1878 que se célébraient les fêtes du centenaire de Voltaire, heureusement très réduites grâce à l'intervention courageuse de Mgr Dupanloup. C'est en septembre 1878 que Léon Gambetta, durant une campagne de discours en Dauphiné, dénonçait le péril religieux et affichait ouvertement pour la première fois tout son programme d'anticléricalisme. En janvier 1879 après de fâcheuses élections sénatoriales, le maréchal de Mac-Mahon donnait sa démission, et au mois de mars de la même année Jules Ferry profitait d'un projet de loi restreignant la liberté de l'enseignement supérieur, pour tenter d'écarter de l'enseignement à tous ses degrés les membres de congrégations non autorisées : les Jésuites étaient particulièrement visés. Tel était l'article 7, que la Chambre adopta le 9 juillet après d'assez longs et orageux débats ouverts le 16 juin précédent.

C'est durant cette période si agitée, alors que l'Église paraissait de plus en plus menacée d'une persécution imminente [1], que se place l'ordination au sous-diaconat de M. Dewaulle. Il le reçut le 29 juin dans la cathédrale de Cambrai des

1. Le cardinal de Bonnechose annonçait même à la maréchale de Mac-Mahon que si le maréchal ne faisait pas de coup d'état en faveur du prince impérial, une révolution ne tarderait pas à éclater où sa vie serait en danger.

mains de Mgr de Lydda. il n'était peut-être pas mauvais de dire quelle était en France la politique religieuse pour faire comprendre les dispositions intimes dans lesquelles devait se trouver M. Dewaulle au moment où il s'engageait au service de Jésus-Christ et de son Église. Ainsi l'on donnera toute leur plénitude de sens à ces paroles, tirées de *l'Imitation*, qu'il inscrivait au dos de l'image distribuée en souvenir de ce jour « : Seigneur, je veux me donner à vous par une oblation volontaire et rester toujours vôtre. Dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous aujourd'hui pour vous servir à jamais dans l'obéissance et dans un sacrifice de perpétuelle louange. » L'on pourra juger de la générosité de ces promesses par l'ardeur constante avec laquelle elles furent tenues. La vie de M. Dewaulle, toute entière consumée au service de Dieu et des âmes, abrégée par le surmenage ininterrompu auquel il s'astreignit, est bien ce sacrifice absolu de lui-même que, prosterné sur le pavé de la cathédrale de Cambrai, il avait offert à Dieu dans la ferveur de ses vingt-cinq ans.

***

A peine sorti de l'ordination, il apprit qu'il était nommé professeur au Collège communal de Bailleul. C'était l'usage d'alors de ne pas plus différer la nomination des professeurs que celle des vicaires ; leurs vacances en étaient moins reposantes, mais il y avait pour eux un avantage précieux à pouvoir préparer l'enseignement qu'ils allaient devoir donner au mois d'octobre suivant.

C'est la philosophie que M. Dewaulle allait devoir enseigner à Bailleul. On a vu comment il s'y était préparé. A Bailleul, il trouvait un Supérieur très digne et très affable en la personne de M. l'abbé Pruvost. Nommé à cette charge dès 1860, quand il n'avait encore que huit ans de prêtrise, il devait la garder jusqu'en 1889, époque à laquelle il fut promu à la dignité de vicaire général et d'archidiacre des Flandres. En 1878, l'année qui précédait l'arrivée de M. Dewaulle, le cardinal

Régnier, assez sobre de ces distinctions, l'avait inscrit parmi les chanoines honoraires de son église métropolitaine. A Bailleul il jouissait d'une grande considération qu'autorisaient sa distinction et sa gravité, son talent de parole et sa sagesse dans le gouvernement. — Le Collège était communal et rétribué par la ville ; il comprenait un certain nombre de professeurs laïques. Le supérieur y portait comme dans les maisons de ce genre le titre de Principal. Les papiers de M. Dewaulle nous aident à nous le représenter comme un homme très judicieux et très expérimenté, qui mettait beaucoup de souci à faire éviter les faux pas à ses jeunes professeurs, dans leurs relations avec les élèves et leurs familles ou avec le clergé de la ville ; M. Dewaulle de son côté notait avec soin les avis ou les réflexions qu'il recueillait de la bouche de son supérieur soit en réunion de conseil, soit en simple conversation [1].

A côté de M. Pruvost, M. Dewaulle trouvait des confrères très aimables entre autres M. Hazard et M. Budin.[2] Ce dernier, professeur à Bailleul depuis 1874, y exerçait les fonctions d'économe. Il fit à M. Dewaulle un accueil particulièrement

1. C'est ainsi qu'il relève un propos intéressant de M. Pruvost dont il compte sans doute faire son profit : « Bien des hommes se sont brisés pour avoir été ou s'être posés trop tôt ; et cela s'explique : jeune, on fait généralement des jeunesses ; on trouve des oppositions plus vives, on se déconcerte plus vite ».— Invité par Mlle Plichon à assurer le service de la chapelle des Filles de la Charité, il doit s'entendre à ce sujet avec M. l'archiprêtre Coubronne, curé-doyen de Saint-Vaast ; au sortir de l'entretien qu'il a avec lui, il note plusieurs conclusions que l'archiprêtre lui a suggérées lui-même « Se donner avant tout à la communauté à laquelle il est attaché. Ne se prêter à la paroisse que comme rendant service et exiger que toutes les formes soient observées ». Ce dernier trait peut paraître curieux ; on ne doit pas s'en étonner : M. Dewaulle estimait à bon droit que les situations gagnent à être nettes, si l'on veut éviter les heurts et les conflits : « Toute bonne situation, disait-il volontiers, est à base de vérité ». Sans être formaliste, il pensait que des égards sont dus à tout homme, au prêtre en particulier, et que toute dignité sociale doit recevoir les honneurs extérieurs qu'elle mérite si l'on veut que se maintienne vis-à-vis d'elle le sentiment intérieur du respect.

2. M. l'abbé Hazard, professeur de rhétorique à Bailleul, fut plus tard attaché à la rédaction de la *Croix du Nord*. Fait chanoine titulaire de N.-D. de la Treille, lors de l'érection du siège de Lille, il mourut en 1920.

affectueux qui donna naissance à des rapports très cordiaux et très durables. Dans les premiers mois de l'année scolaire, M. Dewaulle fut atteint d'une maladie d'yeux assez grave. C'est M. Budin qui le soigna. Chaque jour il lui versait délicatement dans l'œil la seule goutte de remède que l'œil pût supporter. Avec l'intensité de sentiment que M. Dewaulle mettait d'ordinaire dans ses paroles, il aimait plus tard à redire que M. Budin lui avait sauvé la vue et la vie. Mais bientôt M. Budin dut quitter Bailleul ; il était nommé curé d'Englos et d'Escobecques ; M. Dewaulle alla l'y saluer sans retard, apprenant ainsi le chemin d'une paroisse où il devait souvent prêcher dans la suite, jusqu'à ce qu'il rendît à M. Budin le même service dans la paroisse de Lezennes où il fut curé de 1892 à 1911. [1]

Les grands événements du temps sollicitaient toujours, et de plus en plus, l'attention de M. Dewaulle. Le dimanche de la Pentecôte 16 mai, il se rendit à Lille pour entendre à Saint-Maurice la parole éloquente du P. Félix. Depuis plusieurs années déjà l'ancien conférencier de Notre-Dame vivait à Lille dans la retraite, mais l'âge ne l'avait pas tellement affaibli que ce ne fût encore une vraie fête de l'entendre. Sa parole devait avoir ce jour-là un attrait particulier. Deux mois auparavant, le 29 mars, deux décrets avaient paru à l'officiel. L'un ordonnait aux congrégations religieuses non autorisées de présenter au gouvernement, dans le délai de trois mois, une demande d'autorisation ; l'autre, relatif à la seule Compagnie de Jésus, en réglait d'ores et déjà le sort et la condamnait sans l'entendre. Elle devait dans le même délai de trois mois, se dissoudre et évacuer ses établissements. On consentait à prolonger le délai jusqu'au 31 août pour les maisons d'enseignement. Le barreau se souleva contre les procédés illégaux du gouvernement et au début même de mai, un député républicain catholique, M. Étienne Lamy,

1. Il allait chaque année y prêcher la St-Éloi et la fête de Pâques. Il aimait à redire l'accueil affectueux et les pieuses consolations qu'il avait trouvés auprès de M. Budin lors de la mort de sa mère. (8 août 1899).

les combattait avec force sans succès d'ailleurs à la Chambre.

Le P. Félix fit des allusions très nettes aux événements du jour, et à l'impiété croissante qui menaçait à nouveau de tout submerger. Il dénonçait le séparatisme pratique d'avec le christianisme qui avait commencé puis continué les maux de la France et qui menaçait de les consommer ; il montrait la fausse philosophie attaquant le Christ-vérité, le dévergondage des mœurs attaquant le Christ-sainteté, enfin l'esprit de la Révolution attaquant le Christ-autorité. Or le Christ seul peut sauver l'humanité, parce que seule la religion qui le prêche possède un symbole sans contradictions, une morale sans capitulations, une autorité que les remous humains ne peuvent renverser. Le prédicateur adjurait donc de revenir au christianisme, et à un christianisme complet, dont la doctrine ne fût ni retouchée ni amoindrie et dont la pratique consciencieuse assurât aux âmes croyantes la plénitude des secours divins. C'était le vrai moyen d'enrayer l'œuvre néfaste de l'antichristianisme qui de nouveau faisait marcher la France aux abîmes.

Le P. Felix, comme le note M. Dewaulle, était « petit de taille et d'un extérieur peu remarquable ; la voix faible, et un peu voilée », toutefois elle était « encore très perçante lorsque l'orateur s'échauffait ». Au surplus, le sermon répondait trop aux besoins du moment et aux convictions profondes de M. Dewaulle pour que celui-ci n'en fût pas fortement frappé. De retour à Bailleul, il en nota dans ses cahiers une minutieuse analyse, et plus tard sa prédication s'en inspira souvent.

Deux jours plus tard il apprend la mort subite du cardinal Pie. Il écrit sur son journal cette prière qui le peint bien : « Seigneur, donnez-lui un successeur digne du plus grand évêque de France en notre siècle ! » M. Dewaulle allait bientôt applaudir à Lille même à la publication de la biographie de l'illustre évêque de Poitiers (1885). Ce lui serait une fête de recueillir de la bouche même de Mgr Baunard plus d'un détail intéressant sur cette vie d'un intérêt général

si puissant, et de pénétrer avec son historien dans l'intimité de cet homme si constant avec lui-même, dont la piété valait la doctrine, dont la bonté égalait l'énergie.

L'audace des sectaires pour le mal ne faisait qu'aviver l'élan de M. Dewaulle pour le bien. Il ne se contente pas de payer largement de sa personne et de se prêter à toutes les tâches confiées à son bon vouloir. Il sait qu'un collège n'est pas seulement une organisation et que l'action générale du milieu, l'action collective des maîtres ne peut suffire à faire des enfants de vrais et solides chrétiens. L'éducation qui est une influence sur les âmes est par là même dans une large mesure le fruit d'une action individuelle ; elle est par excellence l'œuvre des très bons maîtres dont l'âme sait se communiquer à celle des enfants pour les comprendre, les aimer, les consoler, les fortifier. M. Dewaulle avait ce don et l'on n'est guère surpris, quand on l'a connu, de voir l'impression profonde qu'il avait dès l'abord produite à Bailleul sur l'âme des enfants. Durant les vacances, puis plus tard quand il a quitté prématurément le collège communal de Bailleul pour le collège Saint-Joseph de Lille, ils lui écrivent et l'on trouve dans leurs lettres d'une rare candeur, d'une ouverture d'âme étonnante, l'indication des sentiments qu'il leur avait inspirés.

Écoutons-les parler. Celui-ci, après un an de séparation, et sans jamais avoir été l'enfant spirituel de M. Dewaulle, retrouve le besoin de ses consolations, et en lui demandant un de ces mots inimitables avec lesquels il encourage, lui rappelle comment il s'est senti attiré à lui : « Laissez-moi épancher un moment mon cœur dans le vôtre et vous dire combien votre absence me pèse. C'est que je me plais à vous considérer comme une sorte d'ange gardien pour moi et que vous avez été mon premier et mon seul ami. Le premier, vous m'avez montré cette affectueuse bienveillance qui m'a attiré à vous et je me rappelle encore la douceur avec laquelle vous me repreniez. Cher Monsieur Dewaulle, je vous ai peut-être déjà dit combien ces réprimandes m'étaient chères, mais laissez-moi vous le dire encore. »

Cet autre s'est senti envahi par l'impression toute céleste qui se dégageait de sa personne ; c'est Dieu ou l'un de ses saints qu'il a cru apercevoir, et le seul souvenir de ce prêtre le fait échapper aux suggestions de l'esprit mauvais pour le porter vers les hauteurs : « Vous ne savez pas encore, cher Monsieur Dewaulle, que quelquefois, lorsque la tentation m'envahit, je me souviens de vous, et votre souvenir, le souvenir de votre bonté m'aide à la repousser. » Cette impression est celle même de ses confrères : « Nous célébrons demain, lui écrit l'un d'eux, la douce fête de saint Louis de Gonzague : ce nom ne peut ne pas évoquer pour moi le nom de celui qui m'a toujours semblé sur la terre sa plus pure image et qui veut bien me compter au nombre de ses amis et de ses nombreux enfants spirituels. » Tous admirent son dévouement et ses vertus : « Que je voudrais vous ressembler! Vous vous donnez aux autres corps et âme, vous vous dévouez tout entier au bien, et vous demandez encore d'être meilleur ! » Ils s'étonnent de son affection prévenante et inlassable : « Qu'ai-je donc fait pour que vous soyez si bon à mon égard ! »

C'est en le voyant agir que se précise dans leur pensée l'idéal du prêtre. « Tout ce que je puis souhaiter c'est d'avoir autant d'ardeur pour le bien que vous », et quand ils songent à entrer eux-mêmes dans la carrière sacerdotale, c'est encore lui qui les y encourage et qui, le cas échéant, fixe leurs irrésolutions. Quand il parle du sacerdoce, il le fait en termes si élevés et si persuasifs que son éloquence jointe à l'exemple de sa vie est irrésistible : « Vous avez parlé hier de vocation, cher Monsieur Dewaulle, lui écrit un jeune Bailleulois qui était allé le voir à Lille. Voilà quelque temps que je songe à vous en parler. Cette année, cette pensée me revient souvent à l'esprit. Mais si j'ai quelque idée d'une sainte vocation, cette idée est bien vague et cette vocation m'effraie autant qu'elle m'attire. Priez Dieu qu'il m'éclaire et qu'il me fasse ressembler à vous en se servant de moi pour le bien ! » Bientôt l'idée se précise et le désir s'affermit : « J'espère pouvoir un

jour annoncer comme vous les œuvres de Dieu ; c'est une des choses qui m'attirent le plus vers la sainte vocation dont je ne prononce le nom qu'avec crainte et respect. » On se nourrit de ses lettres : « Je ne puis vous dire combien votre dernière lettre m'a causé de douce émotion. Je vous remercie bien de me parler ainsi du Sacerdoce. Je sais bien que je ne suis pas digne de cet honneur, mais ne serai-je pas toujours aidé de vos prières ? » Et encore : « Vous me citiez dernièrement dans une de vos lettres de bien belles paroles : Je les relis toujours. Il en est de même d'ailleurs de toutes vos lettres. Il est des moments où je me sens comme tout abattu ; je vais alors chercher dans vos lettres cette affection que vous y laissez voir. » On désire lui servir la messe comme pour participer davantage aux fruits du saint sacrifice qu'il offre. Par avance on le voit assistant à l'ordination future et dans l'imposition des mains communiquant son esprit : « C'est une bien douce vision pour moi quand je pense au jour où je serai ordonné prêtre ; vous ne serez pas loin de moi alors, n'est-ce pas, cher Monsieur Dewaulle ? » — On sait que sa santé a parfois des fléchissements qui inquiètent et que son dévouement inlassable semble le conduire à une mort prématurée ; on le lui dit et on le conjure de se ménager davantage pour demeurer la consolation et la force de tant d'âmes qui ne vivent que de lui : « Je n'ose plus vous demander que vous vous ménagiez ; je sais bien que vous ne savez pas le faire, mais il est des fois où je suis bien inquiet pour vous. » Un jour des nouvelles plus graves arrivent à Bailleul ; alors il semble que les tristes pressentiments soient à la veille de se réaliser, et l'enfant affectueux formule le vœu touchant d'être informé du moment à la fois glorieux et fatal afin de pouvoir à son lit de mort recevoir les dernières recommandations de son cœur de prêtre : « Je vais vous faire une demande qui paraîtrait ridicule à tout autre ; mais à vous je crois pouvoir l'adresser sans crainte. Oui, cher Monsieur Dewaulle, promettez-moi, je vous en supplie, que lorsque ce jour heureux pour vous, terrible pour tous vos amis,

arrivera, vous n'oublierez pas votre enfant, mais que vous l'appellerez à votre chevet. Jamais peut-être telle demande n'a été faite à personne, mais vous, vous qui m'avez dit : « Rien n'est plus beau que les jours d'une ordination et d'une mort sacerdotales », vous l'accepterez, n'est-ce pas, cher Monsieur Dewaulle, et vous me l'accorderez ? »

Tous les enfants spirituels de M. Dewaulle ne lui écrivaient pas avec cet élan d'affection, mais tous, et ils étaient nombreux, lui redisaient à leur manière leur grande reconnaissance pour l'influence bienfaisante qu'il exerçait sur eux.

Il dut lui en coûter, durant sa première année de séjour à Bailleul, de n'avoir pas encore reçu avec l'onction sacerdotale les pouvoirs qui permettent au nom de Jésus-Christ de délier les consciences et de les diriger avec autorité dans la voie du bien. Ses notes de cette année le montrent très préoccupé des confidences qu'il commence à recevoir et très appliqué à perfectionner les caractères. Il se réjouit des succès apostoliques qui couronnent déjà son action ; il s'émeut de certaines détresses ; il recherche les procédés à employer pour y porter remède : il s'excite aux vertus que requiert le ministère délicat d'éducateur : « O Seigneur, j'ai mal à cette âme ! Aidez-moi et éclairez-moi ! — Communications pénibles à L. G. Le premier effet est terrible, mais rien ne résiste longtemps à un langage calme et doux. Fort comme le diamant, plus tendre qu'une mère. — Je parais facilement trop fier. *Jesu mitis et humilis corde, fac cor meum secundum cor tuum.* — Quel sera l'avenir pour cette âme encore ? Mon Dieu, gardez-la ! vous avez tant fait pour elle ! » Il s'excite à une vive compassion pour toutes les douleurs : « Que de douleurs passent inconnues et inconsolées au milieu des hommes ! Comme le peu que nous savons nous oblige à être doux et compatissants pour ne pas briser davantage tout autour de nous ! Notre-Seigneur Jésus-Christ savait tout, connaissait toutes les souffrances, toutes les misères qui par le monde ont besoin de compassion et de ménagements. C'est sans doute pour cela qu'il a proclamé la dou-

ceur sa première vertu. » Il s'excite à la prière : « Avant de parler de Dieu aux hommes, il faut parler beaucoup des hommes à Dieu. » Il trace quelques règles générales pour le traitement des âmes plus malades : « Courage et confiance. Énergie calme. Il y a beaucoup à faire, mais *sufficit gratia*. Aide-toi, et le ciel t'aidera. — Pas de résolutions extrêmes, d'efforts violents : la nature retombe vite fatiguée sur elle-même. Réfléchir sous l'œil de Dieu et prier. » Il s'excite aussi à l'humilité et dans un mouvement de détachement excessif il écrit : « N'est-il pas plus pratique pour le présent et l'avenir de ne préparer aucun examen ? »

Parfois il s'attriste de quelques insuccès : « Le cœur pleure », mais il ne se décourage point : « En avant quand même ! » Souvent d'ailleurs il se sent inondé de joie quand il voit le bien s'opérer par son ministère, et les jeunes âmes qu'il cultive répondre généreusement à l'appel de Dieu. Et pardessus tout il songe au ciel ; il se répète avec émotion l'un des mots échappés aux lèvres de son père mourant : « Le ciel ! la terre ! » Il ajoute lui-même : « Que la terre est pâle ! » ; c'est du ciel qu'il a la nostalgie, mais il veut le mériter.

La grâce de l'ordination le soutient puissamment dans ses labeurs. Promu au diaconat le 19 décembre 1879, il reçoit le sacerdoce à la Saint-Pierre Saint-Paul de l'année suivante, et comme les deux ordres précédents, il le reçoit des mains de Mgr de Lydda son ancien Supérieur.

Il se hâte d'exercer son ministère dans sa paroisse natale. A la prière de son vénérable curé M. Vaast, dont il fera un jour l'éloge funèbre, il accepte de prêcher le 15 août aux Vêpres. C'est l'un des vicaires de la paroisse qui lui avait transmis cette invitation, M. l'abbé Jourdain, qui devait être le premier doyen de Denain et mourir au sortir de la grande guerre doyen de Notre-Dame de Valenciennes. Il ne précisait pas le sujet du sermon qu'on attendait de lui, et M. Dewaulle songeant aux attaques violentes dont alors le christianisme est l'objet surtout dans les milieux populaires se demande s'il ne traitera pas devant son auditoire

quelque thème général d'apologétique et de morale : Bienfaits de la religion chrétienne ; devoirs des chrétiens. Toutefois les notes de son journal qui nous font assister à cette délibération nous le montrent inclinant avec sa piété coutumière vers un sujet plus approprié à la fête du jour : « M. Jourdain, dit-il, me dira si je dois prêcher sur la Sainte Vierge. Je trouve en ce cas très belle et très féconde cette pensée : Le ciel couronne aujourd'hui dans la Mère de Dieu l'obéissance, l'humilité, la souffrance. » Nous ne savons comment il se fixa.

Le reste de ses vacances se passa à Eth (doyenné de Gommegnies) au château de M. d'Estreux de Beaugrenier. Les trois enfants de la famille étaient confiés à sa sollicitude ; il la leur prodigua. On l'en remercia de la façon la plus cordiale et l'on obtint de lui qu'il continuât ce service encore quelques années : « Nous ne pourrons jamais, lui écrivait-on, vous témoigner assez notre reconnaissance pour toutes les bontés que vous avez pour nos enfants. Vous voulez bien nous aider dans la tâche difficile de leur instruction et de leur éducation : quel plus grand service pourriez-vous nous rendre ? et vous vous en acquittez avec tant de zèle et de dévouement. — Ernest, Henri et Paul, comme vous le savez, vous portent une grande affection... Nous osons espérer que l'année prochaine vous voudrez bien encore vous occuper de nos enfants pendant les vacances. » Monsieur Dewaulle, on le voit une fois de plus, ne faisait rien à moitié, et dès ce moment ne connaissait guère d'autre repos que le changement de travail. Au surplus, s'il ne lui en coûtait jamais de se dévouer, l'effort lui était surtout agréable au service de la jeunesse. On lui voit bien un jour appréhender le travail de l'éducation ; il craint, après s'être beaucoup donné, de trop souffrir de l'ingratitude ; il note un mot de Lacordaire en ce sens : « J'aurais voulu être chargé exclusivement de l'éducation d'un enfant dans l'âme duquel j'eusse fait passer toute mon âme : mais j'ai craint l'ingratitude, elle m'aurait tué. » En fait il ne la craignit pas et il ne la rencontra guère. Peu d'éducateurs ont

été mieux payés de retour par les enfants et les jeunes gens auxquels ils se sont donnés. S'il trouva des méconnaissances, ce ne fut point parmi eux ; son affection était irrésistible.

Au début de l'année scolaire 1880-1881, il eut la grande surprise d'être chargé de l'Économat ; il ne se croyait pas cette vocation. Par bonheur il n'eut à en porter le poids que durant six semaines. Il redevint ce qu'il était l'année précédente, avec une surveillance générale en plus.

Le gouvernement faisait exécuter les décrets portés en mars contre les religieux. C'est le jour de la Saint-Pierre qu'avaient été expulsés les Jésuites de leurs résidences de Lille et de Douai. En novembre durant l'Octave de la Toussaint, on procéda avec la même violence contre les religieux des autres congrégations. C'est un Rédemptoriste expulsé de Dunkerque, le R. P. Stoufflet, qui donna en décembre la retraite annuelle aux enfants du Collège de Bailleul. Elle fit une forte impression sur les maîtres comme sur les élèves : « Dieu nous a fait à tous du bien, note M. Dewaulle, en amenant parmi nous ce vénérable religieux couronné de vieillesse, de forte foi et de persécution. »

Ce que fut pour M. Dewaulle cette deuxième année de professorat, nous l'avons dit plus haut. Elle fut en quelque sorte la suite logique de l'année qui avait précédé. Il étendait l'action qu'il avait inaugurée. De plus en plus sa bonté lui gagnait les cœurs, lui ouvrait les consciences et lui permettait d'exercer sur ces âmes d'enfants une influence profonde. Ce qui n'était jusque-là que confidence humaine faite au plus sage des conseillers, au meilleur des amis et des pères, devenait par le cours naturel des choses l'aveu sacramentel qui rend l'âme lumineuse jusqu'en ses moindres replis et qui en laissant voir au prêtre tous les germes de mort et les germes de vie qui la travaillent, facilite dans de si grandes proportions le travail de salut que sa formation requiert. Nulle part, croyons-nous, M. Dewaulle ne rencontra d'âmes plus malléables, qui se ressentirent davantage de son action, et qui lui en témoignèrent plus de reconnaissance. Il avait

semé à pleines mains dans toute la ferveur de son jeune sacerdoce, et après plusieurs années d'éloignement, il apprenait encore avec une joie indicible qu'il n'avait pas travaillé en vain, mais que le bon grain continuait toujours de lever grâce à lui ; car on le lui disait, et dans les termes les mieux faits pour réjouir et réconforter un cœur sacerdotal. C'est après l'une de ces révélations presque inattendues qu'il écrivait sur son journal les lignes émues qu'on va lire : « Aurais-je deviné les trésors du cœur de cet enfant sous la réserve des anciens jours ? Et puis-je mourir vivant pour Bailleul où la Providence garde à mon sacerdoce pareilles affections ? Elle m'a été au cœur, cher enfant, ta lettre de souvenir, ta confiance en celui qui t'avait connu beaucoup, trop peu pour t'aimer comme tu le mérites. Et tes larmes en retrouvant pour une heure le maître d'autrefois qui restera toujours ton ami ? Et la lettre d'hier qui ramène à Lille ta pensée reconnaissante pour bien peu, avec la mémoire inquiète de ma parole : A vous l'avenir, nous sommes un présent qui devient vite, vite le passé ! Va, mon enfant, grandis pieux et pur ; le Divin Ami ne te manquera jamais, et qu'est notre pauvre affection auprès de la sienne ? L'avenir te préoccupe : remets-le aux mains de Dieu : s'il pouvait te faire l'héritier de mon sacerdoce ! Confie-lui le progrès de ton intelligence, la garde de ton cœur si pur et si tendre ; tu m'as prouvé une fois de plus que les cœurs conservés dans l'innocence sont bien ceux qui aiment davantage. Et cela s'explique : le mal c'est l'égoïsme monstrueux, c'est une honte et une défiance naturelles, c'est la force de la vie et du cœur jetée à un affreux néant et amoindrie, c'est l'abus menant à l'épuisement.

Ange, garde bien ta couronne ! »

Un autre enfant de Bailleul qui lui avait écrit dans une note un peu désanchantée, lui inspire cette belle page qui fait revivre M. Dewaulle tout entier et qui nous dit tout ensemble les joies de sa première année de sacerdoce, la nature de son

action éducatrice, et les tristesses que lui causa son brusque départ de Bailleul : « G. N. autre riche nature que le ciel avait mise sur le chemin de ma vie à Bailleul pour m'y ménager les joies et le courage que donne l'affection et ajouter à l'épreuve providentielle de la séparation. Cher G. ! ils s'effacent dans le lointain les jours où je travaillais avec et pour toi, où je portais ma part des ennuis que t'avait créés ton ardeur pour le bien aussi généreuse qu'inexpérimentée, où nous mêlions nos larmes à la veille du départ, où tu me quittais en pleurant à la porte de cette École Saint-Joseph qui m'a rendu des enfants vertueux et aimants, mais qui ne ressuscitera point les joies pour toujours passées de ma première année de sacerdoce. — Il ne nous sera point donné, cher G., de marcher la main dans la main vers le Paradis : *Confortare et esto robustus !* Compte, toi aussi, sur le Divin Ami. Arme bien ton intelligence dans ces études philosophiques qui vont à tes goûts : place Dieu comme un sceau inviolable sur ton cœur. Et puis ne sois pas, comme tu me l'écris, sceptique en amitié. Tiens-toi bien assuré que l'homme aime ; il aime très imparfaitement puisqu'il est imparfait : crois pourtant à ce qu'il peut te donner ; l'affection est toujours grande. Allons, mon enfant ; pour Dieu et la vérité, courage et confiance ! »

CHAPITRE III

LE COLLÈGE SAINT-JOSEPH DE LILLE (1881-1887)

I. — Départ du P. Pillon. — M. Dewaulle quitte Bailleul. — Tâtonnements. — M. l'abbé Baunard, supérieur. — Le P. Sengler, préfet. — M. Dewaulle, professeur de philosophie. — Son académie de classe. — Attachement des élèves. — Formation à la vie et à la confiance. — Le directeur de la congrégation de 2e division. — Le confesseur. — Sollicitations venues de Cambrai.

II. — *La vie générale du collège.* — Les poésies : décès d'élèves, premières communions, la Noël, les Petites Sœurs, la fête de Mgr Baunard.

III. — *Apostolat hors du collège.* — Le patronage St-Léonard. — L'œuvre des Cercles. — Mission d'Englos avec M. Mollet. — Les Sœurs de la Sagesse d'Haubourdin : la bonne Mère St-Félicien.

C'est l'année scolaire 1880-1881 qui vit la séparation dont parle M. Dewaulle et qui lui causa cette vive douleur dont nous l'avons entendu se plaindre, mais dont Saint-Joseph de Lille devait bientôt le consoler.

Cette florissante maison d'éducation dirigée depuis 1872 par des Pères de la Compagnie de Jésus avait alors à sa tête le P. Pillon, lequel avec un vrai courage accueillit sous son toit durant l'été de 1880 les maîtres et les élèves du collège de Boulogne qu'on venait d'expulser. Suspendu de ses fonctions pour trois mois par le Conseil supérieur de l'Instruction publique de Paris, il eut vu durant ce temps les élèves de l'Institution abandonner une maison légalement fermée comme privée de son chef, si M. l'abbé Baunard, professeur à la Faculté de Théologie, ne les eût aussitôt recueillis avec le titre

légal de supérieur, à la maison Albert le Grand ; les 507 élèves s'y entassèrent pour y suivre les leçons de leurs anciens maîtres et d'ecclésiastiques diocésains venus pour les aider ; cette période pénible mais héroïque dura depuis la mi-janvier 1881 jusqu'au 25 mars, jour de l'Annonciation. A cette date, M. Baunard opérait, au milieu de la joie de tous, la translation de sa maison dans les bâtiments depuis trois mois abandonnés, et comme les maîtres congréganistes étaient contraints par les sévérités de la loi de s'en tenir désormais complètement éloignés, on dut faire appel à de nouveaux concours. Les professeurs de l'Université Catholique prêtèrent le leur avec une simplicité et une générosité admirables. Le diocèse de Cambrai offrit aussi à M. Baunard l'aide de plusieurs ecclésiastiques choisis parmi les meilleurs : de ce nombre étaient MM. Lobbedey et Dewaulle. Car à ce moment précis, M. Dewaulle devait quitter Bailleul. Ne possédant pas le titre de bachelier, il n'avait pu occuper au collège de cette ville qui était maison communale, la chaire de philosophie, sans provoquer les plaintes des autorités académiques, plaintes auxquelles Mgr l'Archevêque avait été finalement obligé de déférer. Il quitta Bailleul en avril 1881 en proie à la plus vive tristesse et au milieu des regrets universels [1]. A Saint-Joseph à Lille, la chaire de philosophie que M. Dewaulle venait de quitter, ne lui fut pas rendue, et il n'eut même dans

1. La *Bailleuloise* annonçait ce départ dans les termes suivants : « Monsieur l'abbé Dewaulle, professeur de philosophie au Collège de Bailleul, vient de recevoir son changement pour l'École libre de Saint-Joseph à Lille. Nous ne pouvons laisser partir cet éminent professeur sans lui exprimer nos regrets et sans déposer à ses pieds l'hommage de notre reconnaissance. — Il n'a fait que passer dans notre collège ; il n'y a été que dix-huit mois ; mais tous nous le considérions déjà comme un vieil ami, et nous nous plaisions à le croire attaché au collège comme il était ancré à nos cœurs. Soutien du prêtre vénérable qui depuis vingt années consacre sa vie à l'éducation de notre jeunesse, nous osions espérer que le fils n'eut point quitté le père. La Providence qui se sert de tout pour mener tout à bonne fin, l'a enlevé du milieu de nous ; il porte ailleurs son esprit d'élite, son zèle infatigable, sa charité compatissante. A Lille comme à Bailleul il continuera son œuvre ; il se dévouera à l'Église et à la Patrie ; mais il restera toujours notre ami, et jamais il n'oubliera cette escorte de larmes et de regrets qui ont accompagné son départ, et ces vives sympathies qu'il avait conquises chez tous les Bailleulois. »

les débuts aucun enseignement à donner. Les plus hautes classes avaient été confiées aux professeurs des Facultés Catholiques : ce sont des fonctions de moindre importance qui furent attribuées aux prêtres du diocèse : M. Dewaulle se vit chargé d'une surveillance d'étude. Ce changement de fonctions lui fut d'autant plus pénible qu'il était plus complet. Sans doute, en arrivant à Lille il n'ignorait pas que les tâches les plus humbles ont leur place marquée dans l'œuvre de l'éducation, et il considérait comme un grand honneur de contribuer pour sa part à maintenir une œuvre comme celle de ce grand collège contre lequel la persécution s'acharnait, mais l'emploi était trop peu en rapport avec sa nature et avec les dons qu'il avait reçus de Dieu pour qu'il ne se sentit pas violenté, et comme torturé dans ses meilleures tendances. Il était activité et mouvement, et sa charge l'astreignait au repos ; l'expérience lui avait appris que sa parole touchait et éclairait les âmes, et sa charge l'astreignait au silence. Il en gémit dans ses notes : « Deux mois et demi ont suffi pour me déformer complètement le tempérament moral : la vie matérielle de surveillance continue, la privation de mes belles études, l'inactivité de mon sacerdoce, l'absence de mes chers enfants de Bailleul, ma vie avec moi et sur moi seul, m'ont jeté en un état d'atonie, d'ennui inexprimable. » Il se demande combien de temps durera cette épreuve qui l'annihile, et tandis qu'un Père estime possible et probable le passage à des fonctions plus actives, le Père Préfet son confesseur lui demande de patienter. M. Sudre consulté diffère sa réponse.

Cependant bientôt l'inquiétude cesse. M. de Margerie ne continuera pas ses leçons de philosophie au collège. Sans le laisser voir à M. Dewaulle, on a remarqué ses talents multiples, la délicatesse avec laquelle il manie les jeunes gens, et la piété profonde qui inspire son zèle. Quand les plans de réorganisation du collège sont terminés, on le lui fait connaître et c'est une volte-face si complète, c'est une satisfaction si absolue donnée à ses désirs que subitement il se demande si on ne l'a pas cette fois trop bien jugé et si on

n'escompte pas de lui une intensité d'effort et une perfection de succès dont il se croit incapable. — C'est M. Baunard qui lui notifie ses nouvelles fonctions ; M. Dewaulle sera professeur de philosophie, avec trente-trois élèves ; il sera directeur de la Congrégation de seconde division.

Orléans, le 18 septembre 1881.

CHER MONSIEUR ET CONFRÈRE,

J'ai bien de la joie à vous apprendre, si déjà vous ne savez officieusement, que nous vous destinons la chaire de philosophie pour l'année scolaire qui va s'ouvrir. Je sais, cher Monsieur, combien cet enseignement, et plus encore, l'action pastorale sur cette jeunesse des hautes classes, entre dans vos goûts de professeur et vos habitudes de zèle. Nous nous en félicitons pour nous plus encore que pour vous. Dans nos présentes combinaisons, si rien ne les dérange, vous aurez aussi la direction de la seconde Congrégation, ce qui complètera vos moyens d'influence spirituelle sur la jeunesse que vous aimez.

Nous n'espérons point, quand même, remplacer ainsi ce que vous avez perdu et tant regretté à Bailleul. Mais vous voyez que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous en indemniser, sinon vous le faire oublier. J'y joindrai, quant à moi, toute l'amitié dont je vous ai fait l'offre et les avances. Je ne parle pas de la confiance : elle vous est acquise tout d'abord, partout où vous travaillez, quand on vous a vu à l'œuvre.

Je vais reprendre, dans quelques jours, le joug que vous saurez me rendre moins pesant. Nos collègues sont tous nommés. Dites-leur mon bon vouloir, et mettez tout le vôtre à leur montrer notre entreprise de sauvetage par le grand côté du dévouement à l'Église dans le service des âmes.

Au prochain revoir, cher Monsieur. Je vous redis de grand cœur mon reconnaissant et fidèle attachement.

BAUNARD.

Cette lettre calma l'inquiétude de M. Dewaulle ; elle lui mit au cœur un baume très doux et ranima en lui les énergies confiantes qui naguère étaient sur le point de tomber. Aussi bien pouvait-on lui annoncer en termes plus délicats ces excellentes nouvelles ? Et comment M. Dewaulle n'aurait-il pas été profondément touché de l'amitié que lui offrait un prêtre déjà jubilaire, déjà illustre ? C'est avec son propre

supérieur qu'il allait entrer dans ces relations de confiante cordialité qui devaient lui donner tout ensemble l'assurance qui encourage, le réconfort qui console et qui soutient. Il en sentit largement le bienfait. Aux avances prévenantes de son supérieur il répondit par l'ouverture et l'abandon. Plus ces deux âmes se connurent, plus elles s'estimèrent et s'aimèrent. Il y avait entre elles des affinités de pensée et de sentiment, une identité de vue sur les hommes et les choses, des goûts, des délicatesses semblables qui devaient les rapprocher de plus en plus même quand la distance les aurait séparées. Dans cette amitié que M. Dewaulle nuançait de respect, il reçut beaucoup et c'est à bon droit qu'il offrit jusqu'à la fin à Mgr Baunard l'hommage de sa reconnaissance. De son passage à Saint-Joseph il devait garder une empreinte ineffaçable et se ressentir toujours de ce contact avec un prêtre aussi grand dans ses vues que délicat dans ses procédés. Toute sa vie il devait recevoir de lui les mots les plus affectueux et les plus justes de consolation et de conseil. De son côté Mgr Baunard n'a pas caché l'admiration qu'il éprouvait pour ce frère plus jeune dans le sacerdoce dont l'ardeur excitatrice prodiguait si largement ses ressources et qui n'avait d'autre défaut que de s'épuiser avant l'âge ; il a voulu chanter, avec son regret de mourir après lui, sa fierté d'avoir eu un pareil disciple.

L'affection de Mgr Baunard n'était pas la seule que M. Dewaulle trouvât auprès de lui. Le P. Sengler qui exerçait à Saint-Joseph les fonctions de préfet ne devait guère lui témoigner moins de bienveillance. On sait quel excellent maître il fut et ce que les élèves des collèges catholiques doivent à ses grammaires et à ses éditions de Corneille, Racine et Molière ; elles étaient très en avance, quand elles parurent, sur la plupart des livres classiques d'alors. Le P. Sengler était en même temps un religieux d'une haute vertu. Mgr Baunard, à sa mort, révèla, à la grande édification de tous, plus d'un secret de sa vie intérieure. On apprit ainsi que, renouvelant un acte héroïque de sainte Thérèse,

il s'était engagé par vœu à faire en toutes choses ce qui lui semblerait le plus parfait. M. Dewaulle qui profitait de sa direction spirituelle profita aussi de son affection ; elle contribua pour sa part à dissiper les légers nuages de tristesse qui dans les premières années de son sacerdoce assombrissaient l'âme de M. Dewaulle. Avec Mgr Baunard et lui, M. Dewaulle forma une sorte de Trinité qui durant six ans gouverna avec un remarquable succès l'École Saint-Joseph et la rapprocha à un degré peu commum, de l'idéal du collège chrétien.

Voici en quels termes le P. Sengler lui écrivait, peu de jours après la lettre que nous avons citée de Mgr Baunard :

Lille, le 22 Septembre 1881.

Mon cher Monsieur Dewaulle,

Rassurez-vous pleinement ; je suis moi-même plein de confiance pour la chaire qui vous est attribuée... Vous n'en êtes pas à vos débuts ; vous connaissez déjà vos futurs élèves : de leur côté ils estiment et aiment leur futur professeur. Avec la grâce de Dieu, tout ira bien. Vous n'avez pas non plus à vous préoccuper de la situation qui vous est faite au milieu de vos confrères : c'est le bon Dieu qui vous a mis à cette place, et il arrangera bien toutes choses.

Bonne et sainte retraite, mon bien cher Professeur ; que N.-S. vous remplisse de plus en plus de son Esprit pour le bien de vos élèves dans cette chaire de philosophie où je suis *si heureux* de vous voir appelé, en récompense de votre abnégation si généreuse et si dévouée de l'année dernière.

Tout à vous de tout cœur en N.-S.
A. Sengler, S. J.

Dès le mois de novembre, M. Dewaulle voit couronnés ses premiers efforts ; les philosophes ajournés au mois de juillet remportent de beaux succès aux examens de baccalauréat : c'est un nouvel encouragement. M. Dewaulle le note et s'anime à des efforts encore plus généreux : « La Providence nous a aidés. Courage ! il nous faut *jusqu'à démolition* vouloir le triomphe de la Sainte Église et de l'École Catholique. » Il se sent d'autant plus entraîné qu'il compte déjà parmi ses

jeunes confrères deux de ses anciens élèves, MM. Beck et Hopsomer. .

Ce fut une année d'intense labeur. En juillet 1882 comme en novembre 1881 le nombre des bacheliers vint attester à la ville de Lille l'excellence de l'enseignement philosophique donné à Saint-Joseph par M. Dewaulle. Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai, qui en 1881 déjà avait voulu donner au Collège et à ses maîtres, aux anciens comme aux nouveaux, un témoignage de chaude et paternelle sympathie, en présidant la distribution solennelle des prix et en y prononçant une vibrante allocution, avait voulu en mars 1882 assister à l'un des exercices scolaires qui sont de tradition dans les Collèges de Jésuites et qui ont de si bons résultats pour la formation intellectuelle et morale des jeunes gens ; il avait honoré de sa présence une séance d'Académie. Il est vrai, cette séance était vraiment digne d'attirer l'attention de l'archevêque ; ce n'était ni des humanistes ni des rhétoriciens qu'elle faisait parler, comme il arrivait d'ordinaire, mais des philosophes ; M. Dewaulle était si bien entré dans l'esprit de la Compagnie et dans l'intelligence de ses meilleures traditions qu'il avait décidé de leur donner leur dernier complément, en créant une Académie de Philosophie. Faut-il dire que les compositions, dissertations ou dialogues, lus ou déclamés, étaient son œuvre ? Ils ne perdaient pas pour cela leur utilité scolaire. Il serait préférable assurément que les élèves puissent fournir eux-mêmes des travaux de cette importance, capables d'intéresser le public, mais puisque la chose leur est impossible, à l'exception de quelques sujets remarquablement doués, pourquoi le professeur ne leur mettrait-il pas sur les lèvres ses propres travaux ? Pure leçon de mémoire, pur exercice de déclamation, dira-t-on peut-être ; il n'en est rien. Chez un élève de philosophie, la mémoire ne s'exerce pas seule et sans que la raison réfléchisse. L'expérience montre qu'elle lui fournit au contraire un moyen de s'exercer plus aisément. Rien ne fait mieux saisir l'importance et l'intérêt des problèmes philosophiques que cette

manière concrète et vivante de les traiter. Les vérités dont un élève sera toujours le mieux pénétré, celles qu'il saisira et goûtera le mieux, seront celles qu'il aura eu dans sa jeunesse occasion d'exposer ainsi dans une circonstance solennelle et en présence d'un auditoire d'élite. Ajoutons que des fêtes de ce genre contribuent puissamment à intéresser les parents aux travaux du collège, et qu'en leur rappelant très utilement d'anciens souvenirs classiques peut-être oubliés, elles élèvent ou maintiennent pour leur part le niveau intellectuel d'une cité.

Durant tout le séjour de M. Dewaulle à Saint-Joseph, la classe de Philosophie eut chaque année sa séance académique. L'ensemble de ces travaux est des plus remarquables et il suffit d'en parcourir le programme dans la collection du collège pour juger de la maîtrise d'enseignement de M. Dewaulle, de l'étendue de ses connaissances, de son sens formateur, et du souci constant qu'il avait de répondre aux besoins intellectuels du temps. La première séance, celle à laquelle assista Mgr Duquesnay, traitait du *Matérialisme*, l'erreur qu'accréditaient alors dans l'Europe entière des naturalistes et des médecins, des romanciers et des poètes. Après avoir réfuté leurs thèses principales et montré que la matière pure n'explique ni les forces mêmes dont elle est animée, ni la vie même la plus infime, ni à plus forte raison la vie intellectuelle, M. Dewaulle met en scène quelques personnages historiques qui ont adhéré au matérialisme dans une période antérieure et que le recul du temps semble ennoblir dans une certaine mesure : ce sont eux qui exposent l'erreur contemporaine et s'en voient montrer les conséquences funestes dans le domaine intellectuel de la science, de la littérature et de l'art, dans le domaine moral de la vie individuelle ou sociale, du patriotisme et de la religion [1].

1. C'est l'objet de deux dialogues : le premier se tient en 1819 dans la maison de campagne de Volta près du lac de Côme et qui met aux prises lord Byron, le poète anglais incrédule, avec le peintre francais Paul Delaroche, et trois italiens, Volta, Manzoni et Silvio Pellico. Le second a lieu au château de Pronzel, près d'Amiens, dans la résidence de La Moricière, le

En 1883, c'est plus spécialement la question morale que M. Dewaulle aborde et il prend comme titre : *Droit et devoir*. Cette fois encore, une première partie de la séance se présente sous la forme plus austère des dissertations ; la deuxième seulement revêt la forme plus vivante du dialogue. La première pose les bases de nos devoirs et de nos droits ; elle montre la grandeur de l'homme ; elle fait voir comment l'ordre des choses, qui est un bien, est nécessairement comme tel connu et voulu de Dieu ; elle entre même dans le détail des devoirs et indique ceux qui obligent l'homme envers son créateur comme ceux qui lui font aimer l'humanité en sa propre personne. Deux dialogues ingénieux intitulés : Patrie et Famille, Société et Religion, traitent des autres devoirs. Il y avait cette année parmi les jeunes académiciens deux noms qui ont acquis depuis hors de Lille quelque notoriété et qu'il convient de relever ici : M. Paul Féron-Vrau, dont la France entière connaît le dévouement et l'esprit chrétien, noble héritage de famille, — et Mgr Henri Lécroart, jésuite, missionnaire au Tché-li méridional, sacré évêque titulaire d'Anchialos le 2 février 1918 en la cathédrale de Shang-Haï[1].

La troisième séance eut un caractère philosophique un peu moins accusé. En revanche elle eut une portée apologétique considérable. Ce fut une double trilogie. D'abord, la science rationaliste (Cousin, Jouffroy, J. Simon, Saisset), la science critique (Strauss, Renan) et la science positive (Comte, Taine) dans leurs rapports avec la religion, et cette

---

18 mars 1859, la veille du jour où l'illustre général converti va mettre son épée au service de Pie IX ; il s'entretient avec Auguste Comte son ancien maître, chef du positivisme français, Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, le chantre de la Rome chrétienne, et Donoso Cortès le penseur espagnol qui a eu de si belles vues sur la philosophie de l'histoire.

1. L'un des deux dialogues nous transporte à Ravenne, où le roi Théodoric s'entretient dans la prison avec Boèce qu'il y a fait jeter et le fils infortuné du philosophe chrétien. L'autre nous fait assister en 1562 au conseil du roi Charles IX ; on y entend avec le roi le chancelier Michel de l'Hôpital, le connétable de Montmorency, le duc François de Guise, le maréchal de Saint-André, le prince de Condé, l'amiral de Coligny.

première partie comme toujours était didactique et austère. Puis trois dialogues : la Science contre la Religion, la Science dans la Religion, la Science sans la religion : ce dernier tout moderne comme l'idée elle-même, tandis que les premiers rappelaient deux époques des plus glorieuses dans l'histoire de l'Église, l'âge des Pères où le paganisme a ses derniers sursauts, et le Moyen-âge où la science chrétienne règne en maîtresse sur les intelligences[1].

Au moment même où l'on affichait de plus en plus sur les murs le mot de liberté, les philosophies dissidentes s'appliquaient à en nier l'existence, tout au moins en faussait-on le concept. Une séance fut consacrée à défendre *la liberté* contre ses adversaires et ses faux amis. M. Dewaulle montrait comment le paganisme l'avait méconnue en légitimant et en pratiquant l'esclavage, tandis que le christianisme, ennemi de la licence morale et sociale, avait, en réhabilitant la nature humaine, établi dans le monde le règne de la vraie liberté[2].

Enfin comme les ennemis de l'Église combattaient sans relâche l'enseignement catholique en dépit de l'accord des siècles comme s'il était inapte à former les consciences, c'est le problème de l'*Éducation morale* qu'abordait M. Dewaulle, la dernière année qu'il enseigna à Saint-Joseph. Ici encore, outre l'exposé et la discussion théorique des principes, deux personnalités caractéristiques incarnent deux systèmes : Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, qui arrive par la force de la religion à discipliner une nature fougueuse et

1. Chaque âge s'incarnait en quelques personnages marquants; groupés autour d'un saint : saint Basile, le plus complet des Pères de l'Église, homme de doctrine et d'action tout ensemble, que M. Dewaulle met en présence de son condisciple Julien l'Apostat et de ses maîtres Libanius le rhéteur, Prohérèse le philosophe ; saint Louis, roi de France, avec son écuyer le bon sire de Joinville, le poète Rutebœuf et surtout Robert de Sorbon et saint Thomas d'Aquin, l'un bienfaiteur insigne de l'Université de Paris, l'autre le plus glorieux des maîtres qui y aient enseigné.

2. Cette fois encore deux dialogues : l'un mettait en scène Spartacus, l'esclave romain révolté. L'autre, Mgr Affre, Ozanam et le général Cavaignac, au moment où l'archevêque de Paris allait par l'effusion de son sang apaiser sur les barricades le soulèvement des ouvriers abusés.

égoïste, à la rendre sévère pour elle-même et soucieuse du bien d'autrui, comme il convient à un roi; Rousseau, dont l'*Emile*, par l'absence de contrainte et de religion qu'il préconise, n'a produit au cours du XIX^e^ siècle qu'un trop grand nombre de jeunes gens sans volonté et sans conscience, aussi mauvais citoyens qu'ils ont commencé par être mauvais fils. C'est une autre comparaison que mettait en dialogue une vraie séance parlementaire et où Mgr Parisis et le comte de Montalembert exposaient les bienfaits de l'éducation chrétienne en regard de la nocivité de l'enseignement d'État. Un épilogue touchant de la séance était une adresse des Académiciens à leurs pères, à leurs mères, à leurs maîtres. Ils les remerciaient du bienfait incomparable de l'éducation chrétienne qu'ils leur procuraient et promettaient d'être les défenseurs infatigables de ce droit de l'Église à enseigner qu'ils leur avaient conquis et qu'ils voulaient maintenir en dépit de toutes les attaques.

La préparation de ces séances imposait à M. Dewaulle des fatigues supplémentaires dont sa santé se ressentait. Les dépenses de voix qu'elle comportait, jointes à celles de ses autres ministères, lui causaient des maux de gorge et de poitrine qui étaient pour lui comme un premier avertissement de la mort, ce *responsum mortis* dont parle saint Paul. Mais peu lui importait : « Nous vivons vite, écrivait-il, pourvu que nous vivions bien ! » Il se sentait payé de ses fatigues par la vue des saintes ardeurs qu'il avait éveillées en ses élèves et par l'espoir qu'au sortir du collège ils auraient pris rang sans tarder parmi les catholiques militants de leur cité. Il leur avait donné l'intelligence du temps présent et le désir de jouer leur rôle. Comme il avait horreur du dilettantisme, il le leur inspirait à son tour. Hommes éclairés, mais en même temps hommes d'action, voilà ce que devaient être les jeunes catholiques qu'il s'appliquait à former. Il serait aisé de montrer qu'il y a parfaitement réussi.

M. Dewaulle n'avait pas seulement l'ardeur de l'apôtre, il en avait la bonne grâce, et le charme conquérant. En même

temps que sa distinction et sa noblesse commandaient le respect et la vénération, la bonté qui brillait dans son regard, dictait toutes ses paroles, inspirait toutes ses démarches, exerçait sur les élèves qui lui étaient confiés un charme irrésistible. Non seulement ses élèves l'estimaient, mais ils l'aimaient. Dès la première année qu'il enseigna à Saint-Joseph, on lui envoie malgré sa défense des souhaits de fête qui révèlent, avec l'affection reconnaissante des élèves, les qualités incomparables du maître.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Filialement soumis à votre paternelle autorité, nous nous interdisons tout souhait de fête ; ce sacrifice nous coûte et l'obéissance nous semble aujourd'hui bien dure, monsieur l'Abbé : c'est un jour cher à des cœurs reconnaissants que celui qui leur permet d'exprimer les sentiments de leur âme. Mais non, ce serait aller contre votre désir ; et vous déplaire, n'est-ce pas ce que nous redoutons avant tout ?

Nous tairons donc cette science dont la lumière a rayonné depuis bientôt un an, sur nos jeunes intelligences, en dissipant les ténèbres et en nous montrant la route que désormais nous voulons suivre.

Nous ensevelirons dans un profond silence tant de preuves d'indulgence et de bonté que nous allons recueillant chaque jour et qui parfois nous font songer à la tendresse d'une mère.

Il ne sera pas question non plus de ce dévouement à toute épreuve qui vous tient au service du plus petit d'entre nous en toute occasion.

Une seule chose nous reste permise, Monsieur l'Abbé, vous témoigner notre regret de ne pouvoir vous exprimer une reconnaissance qui pour être refoulée dans nos cœurs y demeurera, recevez-en l'assurance, éternellement vive.

Ceci était une adresse collective ; en voici une, individuelle, que l'auteur voulait mettre en vers français :

Vous avez fait une défense,
Bon Maître... Dussiez-vous punir,
Je passe outre, et pour pénitence,
J'obéirai... dans l'avenir.

Mais, ne soyez pas trop sévère,
Car j'avais là, pour m'obséder,
Un an plein des bontés d'un père ;
Le cœur parlait... j'ai dû céder.

A vous donc mon petit hommage
Et sachez, s'il ne vous dit rien,
Que celui dont il est l'image,
O bon maître, vous aime bien !

Cet élan du cœur n'était pas un premier mouvement d'enthousiasme qui devait tomber avec le temps. Chaque année les paroles de gratitude que M. Dewaulle reçoit pour sa fête, ont un accent convaincu qui jaillit manifestement du cœur et qui aide à comprendre l'intensité de son action. En 1883 comme en 1882, il avait demandé qu'on s'abstînt de démonstrations en son honneur ; il fut moins écouté encore que l'année précédente. On lui opposa ingénieusement un principe de philosophie qu'il venait de démontrer. Ce compliment est un excellent résumé de l'influence éducatrice que M. Dewaulle exerce au Collège Saint-Joseph.

« La loi positive, vous nous l'avez enseigné dans votre cours de morale, doit toujours céder le pas à la loi naturelle ; c'est en vertu de ce principe que nous affranchissant pour le moment de vos recommandations et de vos conseils, nous obéissons aux prescriptions les plus légitimes de notre cœur et venons payer notre tribut de reconnaissance et d'affection. » Ce même compliment définissait bien le but que se proposait M. Dewaulle : ce n'était pas seulement de former des bacheliers, quoiqu'il y excellât ; il visait avant tout à former des caractères. « Votre but n'est pas seulement de nous préparer à l'examen plus ou moins chanceux du baccalauréat, mais encore et surtout de former nos cœurs et d'ouvrir notre intelligence aux études sérieuses de la vie, en un mot de faire de nous des hommes, en prenant ce terme dans son acception la plus noble et la plus chrétienne. » Bien qu'il se dépensât sans compter et que tout son temps lui fût ravi par mille œuvres de zèle, ses classes n'en étaient pas moins aussi attrayantes que solides : « Que de preuves de dévouement ne nous avez-vous pas données au détriment même de vos forces, et concurremment avec tant d'autres intérêts auxquels votre zèle apostolique doit faire face

Que de charme aussi dans ces leçons dont vous savez si bien atténuer l'aridité ! »

De la philosophie il les menait à la foi : « Il est un succès de votre enseignement que nous osons vous promettre : c'est la fidélité aux leçons de la foi, qui, vous nous l'avez tant redit, sont les meilleures des conclusions rationnelles. » Cette foi serait active : « Veuillez croire aux promesses que nous vous formons pour l'avenir de nous conduire toujours en vrais chevaliers de Jésus-Christ et de Notre-Dame. » On ajoutait et combien ce mot dut le toucher ! « Qu'il nous soit permis enfin, Monsieur et vénéré Professeur, de dire que vous pourrez toujours compter sur le dévouement, la fidélité et l'affection de ceux qui ne vous oublieront jamais. »

Ce même compliment, le dernier que M. Dewaulle ait reçu à Lille, faisait allusion à une autre action que celle du professeur qui enseigne, celle que M. Dewaulle exerçait comme directeur de la Congrégation de deuxième division. On sait que ce titre accréditait M. Dewaulle comme confesseur, et ce ministère ne le trouvait pas moins préparé que celui de l'enseignement philosophique : « Quel est le nombre de ceux qui venant à vous, l'esprit inquiet, le cœur troublé, la volonté affaiblie et énervée, vous ont quitté souriants, pleins d'espérance et de courage ? » C'étaient là les cas les plus graves, et M. Dewaulle les traitait avec un étonnant succès ; c'est que tous les enfants étaient d'avance gagnés à M. Dewaulle. Il n'attendait pas pour agir le moment de la crise. Avec tous il avait de longue date des relations d'affection, nées de la part qu'il avait prise à leurs joies et à leurs peines, du souci qu'il avait montré de leurs progrès scolaires, de leur santé, surtout de leur perfectionnement moral. Qu'ils fussent ou non ses dirigés, il les appelait pour provoquer la confidence qui soulage, donner la réprimande qui corrige ou mieux encore l'avertissement qui prévient, l'encouragement qui fortifie. Avec son affection, il témoignait à tous son estime. Rien n'empêche un enfant de déchoir comme de se voir apprécié et hautement apprécié ; rien

ne le relève comme voir le maître persuadé que la faute n'a été qu'un oubli passager et qu'il reste au cœur le désir de bien faire et l'amour des grandes choses. Ce sont ces sentiments que M. Dewaulle apportait dans l'exercice délicat du ministère de la confession, et c'est par là d'une part qu'il s'attirait la confiance des enfants, de l'autre qu'il arrivait à leur faire du bien. Il savait que rien n'importe comme une confession bien faite et c'est là un des sujets qu'il abordait le plus volontiers au début de chaque année dans les réunions de congrégation. Il devinait les terreurs qui trop souvent paralysent les enfants en face du confessionnal, soit qu'ils hésitent à avouer leurs fautes graves, soit qu'une délicatesse excessive leur fasse craindre de s'être mal expliqués. Il insistait sur le sérieux, mais aussi sur le calme qu'il faut apporter à l'accomplissement de ce grand acte et il développait les meilleures considérations pour inspirer à ses chers congréganistes la confiance la plus entière dans la bonté de Dieu et dans celle du prêtre son représentant. Il ne craignait pas de préciser les conseils. Surtout il les rendait persuasifs par la forme vive et saisissante qu'il leur donnait. Voici les quelques notes qu'il avait tracées pour une allocution de retraite sur ce sujet : « Confiance ! C'est un des mots favoris de N.-S. J.-C. que je vous apporte. L'un des écueils de la retraite serait une préoccupation excessive à l'endroit de la confession. — A. *Il faut la préparer, sérieusement* (toute la joie, tout le profit de votre retraite, votre éternité en dépendent) *mais avec calme.* (Le bon Dieu n'est pas dans le trouble. — La confession n'est pas le bourreau des âmes [Concile de Trente, voir texte] — B. *Il faut la faire avec confiance*: confiance en Dieu (La bonne confession est une grâce: il faut la demander), confiance en celui qui représente Dieu. *a*) Sans doute cela coûte : Ne ferez-vous sur terre que ce qui ne coûte pas ? — Il en a coûté à Dieu. — Il vous en coûtera bien plus de ne pas vous confesser. — *b*) D'ailleurs établissez-vous dans la confiance : choisissez votre confesseur, écrivez votre confession, montrez même ce que vous aurez

écrit. — *c*) Que pensera le confesseur ? De vos difficultés ? que c'est tant mieux, qu'elles augmentent votre mérite. — De vos chutes ? qu'il est beau de se relever. — C. *Quelle confession faire ?* Les scrupuleux, une ordinaire ; les réguliers, une de l'année ; les sacrilèges, depuis le sacrilège. »

Nous avons cité en entier ce plan qui montre que la bonté paternelle de M. Dewaulle n'était ni de l'illusion naïve ni une molle indulgence ; il n'ignorait pas que des fautes très graves peuvent être commises par des âmes très jeunes ; il laissait entendre au contraire qu'il n'était nullement surpris d'en recevoir l'aveu, mais cela même était un moyen d'aviver au cœur des enfants prodigues ce sentiment d'affectueuse confiance qu'il voulait faire naître, parce qu'il était la meilleure garantie de leur retour, de leur repentir, de leur relèvement.

Après la confession de retraite, il avait des exhortations spéciales pour les confessions ordinaires, qu'il conseillait de faire à un confesseur stable en vue d'obtenir une direction suivie et sérieuse ; le médecin, disait-il très justement, a besoin de connaître le tempérament de son malade.

On ne recommandait pas encore la communion quotidienne ; du moins M. Dewaulle voulait que la communion fût fréquente, et surtout fervente ; il parlait volontiers des dispositions qui lui assurent son maximum d'efficacité surnaturelle, et ce n'était pas pour détourner du sacrement par des rigueurs excessives ; en même temps qu'il montrait bien haut le but à atteindre, il donnait aux âmes le désir ardent et la force d'y atteindre ; il aimait trop la Sainte Eucharistie pour n'en point parler avec une particulière chaleur.

Il ne négligeait rien pour porter de façon toute spéciale à la perfection que comporte leur âge les membres de la Congrégation dont il était chargé. Déjà ils constituaient une élite ; il les voulait meilleurs encore, excellents en toutes ces vertus dont ils devaient être l'exemple dans leur division : piété, amour du travail et de la discipline, politesse et distinction, respect et amour des maîtres. Il ne les atteignait

pas tous au confessionnal, mais tous entendaient aux réunions de congrégation les entretiens ravissants qu'il leur donnait sur leurs devoirs d'écoliers chrétiens. Ces conférences ne faisaient pas double emploi avec les allocutions que Mgr Baunard donnait le dimanche à tout le collège réuni. Elles ne formaient pas un cours réparti en plusieurs années. Renouvelées au contraire d'une année à l'autre, elles avaient une allure plus familière et plus pratique ; c'était le mot d'ordre fréquemment redit qui rappelait à ces officiers du bien quelle œuvre ils avaient à réaliser en eux-mêmes et autour d'eux pour être dignes des grâces de choix qu'ils avaient reçues et de la confiance de leurs maîtres. Ainsi la Congrégation était aux mains de M. Dewaulle tout à la fois un instrument de perfectionnement individuel et un instrument de perfectionnement collectif.

Tous le reconnaissaient, et d'abord les élèves eux-mêmes. A sa fête ou durant les vacances, ils lui écrivaient dans les termes les plus touchants soit pour se maintenir dans sa direction, soit pour lui en dire leur reconnaissance. Voici la première adresse qu'il reçut, furtivement envoyée en dépit de toutes ses recommandations : « Nous ne saurions assez vous remercier de l'intérêt que vous portez à nos exercices littéraires ; du bien que vous faites à nos âmes en les fortifiant de la parole divine que nous trouvons toujours chez vous si convaincante et si bien appropriée à notre vie d'écolier, et aussi du zèle infatigable qui vous anime pour guider notre jeunesse par vos sages conseils, pour nous relever dans nos défaillances par une parole de cœur, et pour faire de nous des hommes dignes de saint Louis de Gonzague, votre patron, que vous représentez si bien au milieu de nous. »

Voici un tableau d'ensemble de cette dévorante activité : « Père, ne l'êtes-vous pas en effet ? vous que nous n'avons jamais abordé une fois sans en recevoir bonté, douceur, encouragement, force, piété. Depuis le matin ou à peine revenu d'avoir été invoquer le Sacré-Cœur pour vos congréganistes, vous êtes déjà assailli par vos enfants, jusqu'au

soir où la cloche nous indiquant qu'il faut partir, peut seule mettre fin aux conseils que vous nous donnez, n'êtes-vous pas pour nous par l'affection et l'amour, ce qu'est un père pour ses enfants ? »

Et encore : « Est-il aucune de nos confidences que vous n'accueilliez, aucune de nos joies que vous ne partagiez, aucune de nos petites tristesses auxquelles vous restiez indifférent ? L'un de nous est-il visité par l'épreuve sans que vous vous sentiez frappé et que vous pleuriez avec lui ? — Et pourtant, cette sollicitude de tous les jours, de tous les instants, n'est pas votre plus grand titre à notre reconnaissance. Nous le savons, et grâce à vos leçons nous le comprenons mieux de jour en jour : il y a des bienfaits plus précieux encore. Et ces bienfaits d'ordre supérieur, n'est-ce pas encore à vous que nous en sommes redevables ? Qui conserve à notre cœur la vraie joie en lui gardant la paix d'une bonne conscience ? Qui soutient dans ses défaillances notre vertu encore si chancelante ? Qui dissipe les vaines inquiétudes dont cherche à nous attrister l'ennemi ? Qui vient panser les plaies de notre âme ? Qui cherche à nous inspirer cette énergie si nécessaire pour lui épargner bien des hontes et bien des douleurs ? Faire tout cela n'est-ce pas se montrer doublement père ? »

Non moins significatif que ce témoignage des enfants était celui des maîtres. Ils s'accordaient à reconnaître l'ascendant incomparable de M. Dewaulle sur sa division. Le directeur qui l'avait précédé dans cette charge et qui durant les vacances confessait quelques-uns de ses pénitents, le P. Senoutzen, le lui écrivait en septembre 1882 à un moment où il craignait que M. Dewaulle ne renonçât l'année suivante à ce poids très lourd. Il l'adjurait de vouloir bien encore en assumer le fardeau : « Chacun vous connaît maintenant et ose vous aborder, parce que vos bras sont toujours ouverts ; les enfants ont pleine confiance en vous : il m'est donné d'en juger pendant les vacances ; je me sens donc autorisé à vous le dire et à vous le redire. Ah ! je sais toutes les fatigues que

nécessite cette place de dévouement, mais je sais aussi que, quand il s'agit de bien faire, vous êtes homme à tout entreprendre. Il serait redoutable de voir les enfants s'éparpiller de tous côtés, ce qui arriverait si vous quittiez la congrégation. Leur vertu et leur union en division viennent de ce qu'ils se trouvent tous réunis en vous par les liens d'une même affection très profonde et par la confiance universelle qu'ils vous ont témoignée. Jamais je n'avais vu des enfants parler avec tant d'ouverture de cœur à leur directeur. Même leur vie d'écolier, ils vous la font connaître dans ses moindres détails. »

Le Père Préfet et le Père Ministre n'étaient guère moins élogieux, et Mgr Baunard se félicitait de plus en plus d'avoir auprès de lui un collaborateur aussi béni de Dieu dans son activité apostolique. Il lui écrit d'Orléans en août 1882 en réponse à des souhaits de fête : « J'ai comme vous bonne confiance que notre petit royaume de Saint-Joseph fleurira, si saint Louis, que vous intéressez à ce cher État, veut bien étendre sur lui son sceptre aux fleurs de lys. — Vous aurez, mon ami, une part et une grande part à cette prospérité. J'ai besoin de vous dire combien de fois j'ai admiré quel père vous étiez pour vos deux familles de philosophes et de congréganistes. C'est un vrai ministère non seulement d'excellent et zélé professeur, mais de pasteur et de prêtre que vous avez exercé parmi ce cher troupeau qui vous est très redevable. » Et en 1883 il le félicitait et le complimentait avec non moins d'élan : « Il est certain que vous voilà bien absolument identifié à cette famille qui vous traite en vrai père et que vous avez bien prise *in funiculis Adam, in vinculis caritatis.* Je ne sais si vous feriez mieux étant religieux, mais je ne sache pas de religieux qui fasse mieux que vous. » Aussi Mgr Baunard souhaitait-il de voir M. Dewaulle rester longtemps encore à Saint-Joseph. Il le souhaitait pour le bonheur même de M. Dewaulle qui trouvait là l'emploi le plus normal et le plus fécond de son activité : « Je n'ai pas qualité pour éclairer vos voies ; mais il me semble que vos

aptitudes et vos succès font de vous éminemment un homme d'éducation et que Dieu vous veut là. — Continuez donc, mon cher ami, l'œuvre que Dieu ne bénit si visiblement par vous que pour y marquer plus sensiblement votre place. » C'est à Saint-Joseph même que Mgr Baunard désirait voir M. Dewaulle s'adonner à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse et il avait raison de chercher à le retenir. La renommée croissante de son éminent collaborateur le lui faisait envier par d'autres Supérieurs de collège dépourvus de prêtres de ce talent et de cette envergure. En attendant que Notre-Dame des Dunes de Dunkerque l'obtînt, Notre-Dame de Grâce de Cambrai le demandait, et son jeune Supérieur, M. l'abbé Foulon, le priait instamment de consentir à porter quelques-unes des charges qu'il devait assumer lui-même. Il n'avait ni préfet, ni professeur de philosophie, or aucune de ces charges, expliquait-il, ne pouvait être confiée à un homme ordinaire : « C'est le professeur de philosophie, disait-il très justement, qui doit donner le ton à une maison ; à lui revient le périlleux honneur d'en former l'esprit. » De même il faut à un préfet des qualités peu communes de « caractère » et de « prudence ». M. Dewaulle n'aurait-il pas rempli excellemment les deux charges ? Ne les aurait-il pas remplies d'autant mieux et d'autant plus volontiers qu'elles concourraient à lui donner influence sur la maison entière et lui permettraient d'exercer à la fois toutes les aptitudes dont il était doué ? Après son départ de Saint-Joseph il n'aurait laissé inoccupée à Lille que la chaire de philosophie, et la marche générale de la maison n'aurait pas trop souffert de ce vide puisque c'est le P. Sengler qui après Mgr Baunard était l'âme des études et de la discipline. On aurait pu trouver dans le diocèse à remplacer un professeur de philosophie ; il était plus difficile de trouver un homme qui joignît à cette charge la double responsabilité de la discipline et des études. — Le plaidoyer était persuasif et M. Dewaulle fut certainement ému de l'appel très cordial que lui adressait ce prêtre qui était pour lui un ami. Toutefois il était depuis trop peu de temps à Saint-Joseph

pour songer déjà à l'abandonner. Pouvait-il prudemment délaisser un ministère qui répondait à ses goûts et que Dieu bénissait manifestement, pour en assumer un autre plus honorable sans doute, mais tout à la fois plus difficile et plus lourd ? Il était excellent directeur de conscience ; serait-il aisément bon préfet de discipline ? Sa santé, sensible à la fatigue, supporterait-elle cette accumulation de charges ? Enfin pouvait-il sans une apparence d'ingratitude quitter une maison où il avait reçu de tous un si cordial accueil ? Il se sentait déjà trop attaché à Mgr Baunard pour dire le mot qui l'aurait séparé de ce Supérieur si aimant et si aimé.

De son côté Mgr Baunard tenait de plus en plus à M. Dewaulle. Celui-ci avait sur les élèves et sur les maitres eux-mêmes une influence excellente qui prolongeait et suppléait au besoin celle du Supérieur de l'École. Il le lui écrivait : « Nous vous aimons bien tous, cher bon Père Dewaulle, et rien ne me réjouit davantage que la confiance affectueuse dont je vous vois entouré unanimement par votre double famille d'élèves et de congréganistes, sans parler de cette autre et troisième famille que sont nos professeurs diocésains. Vous vous êtes conquis, par votre bonté toujours dévouée, une situation d'intermédiaire obligeant qui est une des forces de la maison et un de vos mérites devant Dieu [1]. Vous savez,

1. C'est en cette qualité que M. Dewaulle, au nom des professeurs ecclésiastiques (non religieux) de l'École, présentait en novembre 1885 au P. Sengler ses condoléances à l'occasion de la mort du R. P. Pillon ancien Recteur du Collège.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La communauté des professeurs ecclésiastiques de l'École Saint-Joseph se fait un honneur et un devoir de joindre son humble hommage à tous ceux qui ont été rendus à la mémoire vénérée du R. P. Pillon.

Hommage d'admiration devant cette belle carrière qui vient de se clore, couronnée sur terre de vertu, de dévouement, de persécutions, couronnée par Dieu de gloire au ciel !

Hommage de filial respect à celui qui nous a donné comme frères d'armes, si d'humbles soldats peuvent donner ce nom à leurs généraux, les fils de son choix et de son âme, vous mon Révérend Père, notre cher Père Préfet.

Hommage de notre souvenir et de notre dévouement à la cause de la jeunesse dont le R. P. Pillon a servi les plus hauts intérêts et défendu

si je l'apprécie, cher ami, et quel emploi discret je tâche d'en faire pour le plus grand bien de notre collège. Continuez-moi, s'il vous plaît, cet appui dans le ministère qui est vraiment béni de Dieu et si fructueux parmi nous. » C'est dans le même sens que Mgr Baunard écrivait à l'archevêché, et M. Foulon le faisait savoir à M. Dewaulle avec mélancolie : « J'ai cru pendant quelque temps que je réussirais à vous obtenir, mais vain espoir ! Mgr Baunard ne veut pas entendre parler de votre départ de Saint-Joseph. » Le prélat songeait plutôt à quitter Saint-Joseph lui-même qu'à en voir partir M. Dewaulle. Il disait à celui-ci : « Je ne sais combien de temps Dieu me gardera à ce poste ; mais mon ambition serait d'y voir et d'y laisser des hommes qui en fussent le soutien et en assurassent l'avenir par l'unanimité des cœurs et l'unité des esprits. Il m'a toujours semblé que vous étiez marqué pour être l'une de ces colonnes-là. »

Au moment où M. Dewaulle fut enlevé à Lille et envoyé à Dunkerque, il était devenu d'autant plus cher à Mgr Baunard que depuis un an, le P. Sengler, avec qui ils vivaient en parfaite intimité, leur avait été ravi. Nommé en juin 1886 provincial de Champagne, l'éminent religieux avait même été, dès le mois d'avril suivant, emporté par une mort prématurée. De cette Trinité qu'ils avaient constituée, Mgr Baunard devait donc en 1887 rester seul avec ses responsabilités.

***

Dire ce qu'avait été M. Dewaulle comme professeur de philosophie et comme directeur de Congrégation ne serait

l'âme durant soixante ans, de notre dévouement à cette École Saint-Joseph où l'on pleure aujourd'hui le Recteur incomparable qui aimait tant ses enfants.

Hommage de nos prières ; elles demanderont à Dieu pour son grand serviteur un triomphe que nous eussions avec un indicible bonheur, salué sur la terre, qui sera plus beau et plus proportionné au Ciel.

Agréez, mon cher Père, l'expression de nos sentiments de sympathique et respectueuse condoléance.

LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE SAINT-JOSEPH.

pas donner une idée complète de l'activité qu'il déploya durant les six années de son séjour au collège Saint-Joseph.

Au sein même du collège, il trouvait mille autres occasions, soit d'exercer son ministère sacerdotal, soit simplement de mettre au service de la jeunesse la verve ingénieuse de son esprit.

Mgr Baunard donnait le dimanche aux élèves un cours d'instructions suivies sur les devoirs et les vertus de l'écolier : ce sont les instructions qui ont été réunies pour former les deux volumes du *Collège chrétien*. Mais il confiait d'ordinaire à d'autres les sermons de fête et les sermons de Carême ; M. Dewaulle fut plus d'une fois choisi pour monter dans cette chaire que son Supérieur rendait si fameuse, et nous trouvons encore dans ses papiers de l'époque nombre d'allocutions de cette allure chaude, de ce style vigoureux et personnel qui devaient par tout le diocèse charmer et enthousiasmer les auditoires les plus divers : les Trois jeunes gens de l'Évangile ; les Devoirs du jeune homme envers son intelligence, son cœur, son corps ; la Pénitence ; la Passion de Jésus-Christ ; la Présence réelle ; le Sacré-Cœur ; l'exemple des saints ; l'Incarnation et le prêtre [1]. Ces sermons sont écrits en entier et presque sans ratures. Lorsqu'on a connu M. Dewaulle, on ne s'étonne à le lire ni de la force des pensées qu'il y exprime ni de l'originalité de ses développements ; on se demande seulement comment dans l'accablement des affaires et la variété des préoccupations, M. Dewaulle trouvait l'aisance d'esprit nécessaire pour des compositions aussi serrées, pour des rédactions aussi élégantes.

La vie d'un collège voit sa monotonie interrompue non seulement par les fêtes religieuses qui intéressent l'Église entière, mais encore par les fêtes mêmes de l'École, qui entretiennent l'esprit de famille, affermissent les liens d'affection entre maîtres et élèves, donnent à ces derniers, parfois selon

1. Ce dernier sermon fut prononcé à la Noël 1886, à l'occasion des prémices de M. l'abbé Buns, depuis intendant des Facultés Catholiques de Lille et chanoine honoraire de Cambrai.

les événements du jour, des leçons appropriées de piété, de compassion, de charité. Quelle fut l'histoire de l'École Saint-Joseph durant le temps que M. Dewaulle y passa, on peut le voir dans le recueil d'allocutions de circonstance que Mgr Baunard a publié sous ce titre : *Le Collège Saint-Joseph de Lille*. Aux événements de cette histoire M. Dewaulle n'était pas étranger et il est aisé de mettre en relief la part qu'il y prit. Un des premiers, un de ceux qui l'émurent le plus profondément, fut la mort de trois enfants de l'École durant les vacances de 1882.

André Malapert, brillant élève de rhétorique, noble caractère épris du comte Albert de Mum qu'il avait pris comme modèle, était atteint de consomption depuis quelques mois; guéri miraculeusement quand son état était désespéré, il ne le fut que pour un temps et expira de façon tragique au cours du voyage qu'il avait entrepris à Lourdes pour obtenir la prolongation et la permanence de sa guérison. Cette mort enlevait à M. Dewaulle un élève qui devait lui appartenir l'année suivante, un élève sur qui déjà il fondait de très belles espérances. Il lui consacra dans la *Vraie France* du 15 août un article nécrologique qui disait son estime et nous aide à comprendre sa peine :

« André Malapert laisse dans la mémoire de ses maîtres et de ses condisciples le souvenir du plus beau talent, joint à celui d'une modestie[1], d'une docilité et d'une amabilité parfaites. Naguère encore dans une des fêtes de l'École, nous applaudissions l'entrain et le succès avec lesquels l'enfant se donnait à ses condisciples et à leurs familles. Nous aurions oublié le plus beau trait de cette âme choisie, si nous ne disions qu'une piété vive, simple et délicate, qui rehaussait tous ses dons naturels, a rendu la mort d'André précieuse devant Dieu et devant les hommes. C'est sur le chemin de Lourdes où la foi et l'espérance dominant un moment la maladie l'avaient emporté, qu'André Malapert

1. Malgré tous ses dons extérieurs, sa devise était : *Non videri, sed esse*, ne pas paraître, mais être.

s'est endormi pour l'éternité dans les bras de son père et de sa mère. »

Peu de jours après, le 3 septembre, mourait à Chantilly dans la famille de sa mère un jeune enfant de douze ans, Robert Boutry, qui, en cette année de sa première communion surtout, avait fait l'édification de l'École Saint-Joseph : enfant gracieux qui n'avait que des pensées délicates, qui aimait les fleurs, qui vivait avec son ange gardien, qui ne gardait rien pour lui et dont la pureté de cœur brillait dans un regard merveilleusement limpide. Il devait l'année d'après entrer dans la Congrégation de seconde division ; un de ses condisciples venait de le recommander aux prières de M. Dewaulle, en lui signalant la fièvre cérébrale dont il était atteint, quand soudain l'on apprit sa mort. L'Ange était retourné aux cieux.

Joseph Clément, jeune Cominois de quatorze ans, appartenait à la division de M. Dewaulle et à la Congrégation qu'il dirigeait. Mort le 5 octobre alors que les professeurs étaient déjà de retour à Lille, il n'a pas été l'objet de correspondance qui nous permette de dire les sentiments que cette nouvelle perte causa à M. Dewaulle. Du moins l'éloge funèbre où Mgr Baunard redit cette longue agonie que Dieu éclaira de sa lumière, permet de les deviner. Rien ne pouvait l'enorgueillir dans sa douleur paternelle comme d'entendre prononcer les mots, étonnants d'intelligence et de force surnaturelle, que la grâce avait fait jaillir de ce cœur qu'il avait formé.

En 1884, il eut encore une pareille douleur. Celui que Dieu prenait, Félix Détrez [1], était l'un de ses anciens congréganistes. M. Dewaulle avait été auprès de lui, durant son séjour en seconde division, l'instrument de la grâce divine et il voyait avec ravissement cette nature d'élite toute éprise de perfection, d'une dévotion eucharistique ardente, s'engager bien avant la sortie du collège dans la voie de l'apostolat en attendant de pouvoir revêtir la livrée de la Compagnie de

1. Petit-neveu de l'abbé Adrien Détrez, qui fonda les Bernardines d'Esquermes et les Filles de l'Enfant-Jésus.

Jésus. Durant les vacances il faisait partie des catéchistes volontaires qui préparaient à la Première Communion les enfants de forains ; rien ne le rebutait ; et il faut voir dans le livre de Mgr Baunard le zèle vraiment héroïque et digne des saints avec lequel il s'appliquait à ce ministère. Il avait dit lui-même, dans une lettre adressée à M. Dewaulle, la joie qu'il éprouvait d'aller prêcher l'Évangile à ces déshérités. Au surplus, celui-ci connaissait le fond de cette âme ; il avait vu et admiré le programme d'action catholique que ce jeune apôtre du Sacré-Cœur s'était tracé et qu'il avait intitulé « le triomphe du catholicisme » ; quand après sa mort Mgr Baunard le lut, il tomba à genoux ; cette admiration, il y avait plusieurs années que M. Dewaulle l'avait éprouvée. Il voulut chanter cette belle vie et on lira avec émotion la poésie composée par lui qu'il fit déclamer à la deuxième division en séance du mois de mai.

Un Congréganiste au Ciel

A Félix Détrez, décédé à Lille le 18 janvier 1884.

Le vain monde qui trouve ici-bas son attache
Dira que dix-sept ans c'est bien tôt pour mourir !
« La fleur promet un fruit, le fruit devrait mûrir ! »
Dix-sept ans, c'est assez quand on vécut sans tache.

Enfants, les saints aimés qui furent vos modèles,
Au printemps de leur âge ont pris vers Dieu l'essor !
Félix eut leurs amours et partagea leur sort :
Pour s'envoler au ciel les Anges ont des ailes.

Ange, il le fut ! jamais les voluptés moroses
N'ont assombri son âme ; et l'azur de ses yeux
Peignait à nos regards la pureté des cieux !
Son front se couronnait de lis blancs et de roses.

Près du trône de Dieu dans la pure lumière
L'Ange brûlant d'amour prie et chante sans fin !
Tout embrasé d'ardeur, comme le Séraphin,
Et le jour et la nuit Félix fut en prière.

Mais l'amour est un feu, Dieu nous l'a dit lui-même,
Un feu que sur la terre il veut voir s'allumer !
Et ce cœur que l'amour doit si tôt consumer
N'aura qu'un seul désir : faire aimer Dieu qu'il aime.

Contemplez-le du ciel, chœur vaillant des Apôtres :
Aux pieds d'un égaré notre frère est en pleurs ! [1]
Rendez la foi, l'espoir au fils de ses douleurs ;
Les labeurs de Félix ne sont-ils pas les vôtres ?

Pour composer les traits de sa douce figure
Il semble que l'Apôtre et l'Ange avaient posé :
L'avenir l'eût encor plus idéalisé,
Car le prêtre à l'autel en Dieu se transfigure !

Prêtre ! Il ne le fut pas ! Sa carrière était pleine.
Dieu rappela Félix : sa couche fut l'autel
Où son âme immola joyeuse un corps mortel !
Avez-vous vu dormir sa dépouille sereine ?

Sa lèvre n'avait pas d'expression amère ;
Son œil que le trépas tenait fixe et voilé,
Suivait en haut l'esprit qui s'était envolé,
Et près du lit veillait la madone sa mère.

Marie avait suivi son enfant au Calvaire,
Elle avait adouci ses dernières douleurs :
Elle orna son cercueil de riantes couleurs,
Ravissant à la mort son air sombre et sévère.

Sur l'âme de Félix triomphante et ravie
Du céleste repos le jour sans fin a lui.
Mes enfants, voulez-vous triompher comme lui ?
Imitez ses vertus, sa charité, sa vie.

Comme M. Dewaulle souffrait des tristesses de ses élèves, il s'unissait à leurs joies et avant tout à ces joies de la première communion qui sont les meilleures de l'enfance et peut-être les plus douces de la vie entière. Elles inspiraient

1. Ce vers et toute cette strophe font allusion à un trait de la vie de Félix Détrez que raconte Mgr Baunard. Le jeune homme avait préparé au baptême et à la communion un enfant trouvé que traînait avec elle dans les foires une montreuse de vues stéréoscopiques : frappé des dangers que courait sa vertu, il voulut l'arracher à son milieu et ne craignit pas de se jeter à ses genoux pour obtenir qu'il y consentît. Ce fut, hélas ! sans succès.

sa verve et il mit plus d'une fois sur les lèvres de ses élèves pour complimenter leurs frères en un si beau jour, de délicates poésies très gracieuses et très élevées. L'une d'elles est un mot d'ordre : *Garde ta couronne* [1]. Nous en détachons la première strophe :

S'enfuira-t-il, comme une ombre en ta vie,
Ce jour si plein d'espérance et d'amour
Où le Seigneur en ton âme ravie
Ainsi qu'au ciel établit son séjour ?
Ah ! ne crains rien ; lorsque Jésus se donne,
Enfant, son cœur veut nous aimer sans fin.
Sois-Lui fidèle et garde ta couronne :
Ton plus beau jour n'aura pas de déclin [2].

A Noël et durant le mois qui suivait, chacune des cinq divisions du collège avait sa crèche merveilleusement parée

1. A Alphonse Fockedey, ses frères.

2. Voici en entier une autre poésie, non moins gracieuse. C'est une allégorie adressée à un jeune communiant, Hippolyte Fockedey, par sa sœur (1886).

Petit Lis.

Quand le soleil vient caresser la terre
De ses doux feux,
On voit les fleurs s'élançant du parterre
Sourire aux cieux.
Hier brillait le soleil qu'on adore
Au Paradis :
De saint Joseph le jardin vit éclore
Un petit Lis.

Du petit Lis la corolle est sans tache !
O Lis heureux !
Sa haute tige avec soin le détache
Du sol fangeux.
Ah ! cherche en haut innocence, lumière,
Et loin du mal
Monte vers Dieu, porté par la prière,
Cœur virginal !

Au petit Lis on voit l abeille boire
Puis s'envoler.
Jésus, comme elle, en un vivant ciboire
Veut butiner.
Mais à son Lis le Seigneur est fidèle :
Il fait son miel
De nos vertus, prend la fleur sur son aile,
L'emporte au ciel.

devant laquelle on priait, qui inspirait le travail, où l'on apportait des offrandes de toute nature destinées aux vieillards des Petites Sœurs des Pauvres. On ne les leur offrait qu'après une fête dite des Crèches, mi-religieuse, mi-littéraire, où les poésies, les dialogues et les chants étaient suivis d'une consécration à l'Enfant Jésus.

Plus d'une de ces poésies de circonstance fut due à M. Dewaulle. Son âme tendre et délicate devait s'émouvoir au souvenir de la pauvreté d'un Dieu et en prendre occasion pour secourir les multiples indigences humaines. Elle avait toujours été compatissante et elle ne pouvait que le devenir davantage dans cette ville de Lille d'où rayonnait par le monde la charité inlassable de M. Vrau et de M. Féron-Vrau, et dans ce collège dont le Supérieur, futur auteur de l'*Évangile du pauvre*, avait en 1883 institué parmi les élèves une Conférence de Saint-Vincent de Paul. Respecter la pauvreté, visiter et secourir les pauvres, n'était-ce pas pour des jeunes gens une excellente préparation à la vie ? Ceux qui se destinaient aux carrières industrielles ne devaient-ils pas, au contact de la misère, concevoir l'idée soit de la prévenir, soit de la soulager largement ? tous ne devaient-ils pas y prendre des leçons de sérieux, y sentir germer avec l'horreur du luxe provocateur, le désir d'employer utilement leur vie ; y contracter l'habitude de travailler au relèvement matériel et moral de la classe ouvrière alors encore trop délaissée ? Ce que Mgr Baunard disait aux élèves dans sa magnifique et persuasive éloquence, M. Dewaulle le leur redisait en vers concis et touchants [1].

1. *Ce que dit Jésus* (Chant de Noël).

I

N'oubliez pas, enfants, votre prière
Lorsque la nuit de Noël reviendra :
Un doux sommeil clora votre paupière
Et puis le ciel à vos yeux s'ouvrira,
Et vous verrez sur un brillant nuage
Jésus descendre à votre petit lit ;
Vous entendrez son céleste langage,
Retenez bien ce qu'il vous aura dit.

M. Dewaulle avait au plus haut point ce que les Psaumes appellent l'intelligence du pauvre. Il voyait sous les haillons de l'indigent resplendir la majesté du Dieu qui s'est fait pauvre par amour pour l'homme et qui agrée comme rendus à lui-même les services que l'on rend à ceux qui lui ressemblent. C'est cette intelligence surnaturelle, et avec elle, le dévouement dont elle est la source, que M. Dewaulle admirait chez la Petite Sœur des Pauvres. S'il aima toujours à communiquer les sentiments nobles et généreux qui animaient sa grande âme, il n'en est aucun peut-être qu'il désirât davantage allumer autour de lui dans les cœurs que cet amour du pauvre. Et comment s'en étonnerait-on si l'on songe que la maison des Petites Sœurs de Lille était une des premières fondations de la congrégation et qu'elle devait son origine à des hommes éminemment charitables comme M. Kolh-Bernard et comme le P. Ernest Lelièvre, ce visiteur et fondateur infatigable qui a contribué si puissamment à multiplier par le monde entier de semblables sanctuaires de la charité chrétienne ?

La vue du dévouement admirable des Petites Sœurs était dans la pensée de M. Dewaulle comme dans celle de Mgr

---

II

« J'ai travaillé pour être ton modèle
« Et mon étude à moi fut l'atelier ;
« Maître et Seigneur, j'obéis avec zèle ;
« Imite-moi, cher petit écolier.
« L'homme si faible, hélas ! souvent s'élève :
« Regarde donc comme je suis petit ! »
Ainsi Jésus parlera dans un rêve ;
Retenez bien ce qu'Il vous aura dit.

III

« J'aimais la Croix : ne fuis point la souffrance ;
« Aux vils plaisirs oppose un front vainqueur !
« On me vit pauvre ; eh bien ! qu'à l'indigence
« S'ouvrent toujours et ta bourse et ton cœur !
« Courage, enfant ! du ciel je te regarde.
« A l'an prochain ! va, ma main te bénit. »
Jésus se tait, que sa grâce vous garde !
Retenez bien tout ce qu'il vous a dit.

Baunard la grande leçon de la journée que les élèves allaient passer dans leur maison en se mettant au service des pauvres : « Mes chers fils, disait Mgr Baunard, peut-être un jour avez-vous désiré d'être témoins d'un miracle : eh bien ! regardez la Petite Sœur, la vocation de la Petite Sœur, la charité de la Petite Sœur, l'héroïque mendicité de la Petite Sœur, la confiance en Dieu de la Petite Sœur, la multiplication universelle de la Petite Sœur, la vie et la mort de la Petite Sœur : là est le grand miracle de notre âge, miracle de l'amour de l'homme et de la puissance de Dieu. » C'est ce miracle que cette année même en 1887, M. Dewaulle venait de chanter, merveilleusement inspiré par les belles paroles qu'avait prononcées sur son lit de mort une Petite Sœur récemment décédée. Mgr Baunard rappelait aux élèves de Saint-Joseph dans l'allocution que nous citons cette poésie émouvante où M. Dewaulle disait si bien la grandeur simple d'une telle mort, et de la vie toute de sacrifice qui l'avait précédée : « Qu'est-ce donc, disait-il, que notre pauvre charité d'une heure, d'un instant, auprès de cette immolation de toutes les heures, et, de tous les instants du jour et de la nuit ? Un de vos meilleurs maîtres a essayé d'en peindre la grandeur et la beauté dans une éloquente poésie dont vous êtes venus ensuite redire les belles strophes et offrir l'hommage à ces filles de Dieu lesquelles en ont souri dans leur humilité [1]. »

M. Dewaulle n'abordait pas toujours de sujets aussi émouvants et aussi élevés. Sa verve passait alternativement

Du grave au doux, du plaisant au sévère.

Quand arrivait la fête de Mgr Baunard, c'est quelque couplet gracieux, agrémenté d'humour, qu'il confiait à la chorale de l'École pour célébrer le vénéré Supérieur que personne n'aimait plus que lui. Telles ces strophes[2] sur un portrait de

1. On la trouvera à l'Annexe II.
2. 26 mai 1886.

Mgr Baunard, inférieur à l'original, quel que fût le talent de l'artiste, et qui forçait à dire que

La nature a dépassé l'art.

Telle encore cette lettre que l'auteur suppose mise par un élève à l'autel de la Sainte Vierge dans l'étude de deuxième division [1]. Elle donne bien pour l'époque la physionomie du collège et aide à comprendre le genre d'action qu'y exerçait Mgr Baunard. M. Dewaulle était à bonne école.

La lettre à l'autel de la Sainte Vierge

à la Fête de Mgr Baunard.

1 Retentissez, hymnes de fête,
Pour notre bon Supérieur !
Je veux en mon âme discrète
Lui rendre un hommage meilleur.
Nul mortel ne lira ma lettre.
Dieu seul verra mon compliment.
Sur mon autel je vais le mettre :
Il arrivera sûrement.

2 Le Père Préfet, c'est la règle !
Monseigneur le porte en son cœur.
Ils ne font qu'un : mais pour l'espiègle
Monseigneur a moins de rigueur.
Qu'en son cœur toujours il accorde
La règle (c'est un grand bienfait)
Et la douce miséricorde !
Cela fait toujours son effet.

3 Il gronde peu : mais quel langage
Il trouve pour récompenser !
En décorant, il encourage
Si bien qu'on doit recommencer.
Je comprends aussi qu'on décore
Un général comme cela ; [2]
Que Rome le décore ... encore,
Et tout le monde applaudira.

1. 19 mai 1885.

2. Mgr Baunard avait été honoré de la prélature au début de l'année scolaire 1884-1885.

4 Il est de la race du chêne
Qui vieillit en s'enracinant.
Son père brave la centaine,
Sa mère lutte à l'avenant.
Nous verrons son front séculaire
Se couronner de blancs cheveux
Et sous son ombre tutélaire
Nous grandirons, sages, heureux.

5

Post-Script — Ah ! j'oubliais : la Pentecôte
Justement nous arrive à point.
Esprit-Saint, est-ce notre faute
S'il pleut tant, si de congé ... point ?
Compensez notre peine amère :
Que Monseigneur ait de doux soins !
Un jour, hélas ! c'est *éphémère* ;
Faites qu'on en ait deux au moins.

***

Ce n'est pas seulement à l'intérieur du Collège que s'exerçait l'action sacerdotale de M. Dewaulle. La renommée de son talent oratoire en avait franchi les murailles et déjà alors on recourait de toutes parts à sa complaisance qui ne savait rien refuser.

Nous avons trouvé dans ses notes un grand nombre de plans de sermons que des indices sûrs nous forcent à rapporter à cette période, bien qu'on n'y lise aucune indication de lieu ni de date. A côté d'eux, un bon nombre d'autres nous le montrent soucieux de venir en aide aux curés de paroisses ou aux directeurs d'œuvres en prêchant soit des sermons de circonstance, soit des triduums d'adoration, soit même des retraites et de véritables missions.

En 1885, c'est durant le temps des classes qu'il prêcha une retraite de huit jours au patronage Saint-Léonard ; les sermons qu'il y donna étaient le germe d'un grand nombre d'autres qu'il devait donner durant toute sa carrière sur les mêmes sujets : la Retraite, le Péché, le Scandale et le Respect humain, la Confession, la Communion. Il semble

qu'à cet auditoire il ait réservé le meilleur de son âme. Contraint par le but qu'il se proposait d'être accessible et pratique, il a rarement, semble-t-il, atteint à un même degré la logique et la régularité du plan, la netteté des conclusions, sans laisser pour cela d'être à son ordinaire très original et très élevé. Rien de plus saisissant que le sermon sur la Mort; il a pour texte les mots écrits jadis par Dieu sous les yeux effrayés du roi Balthazar : *Mane, Thecel, Pharès.*

L'œuvre des Cercles catholiques fondée par M. de Mun avait ses ramifications à Lille et dans un grand nombre de localités du Nord. M. Dewaulle fut plus d'une fois prié d'adresser la parole aux ouvriers chrétiens qu'elle groupait. A Lille, c'est lors d'un pèlerinage au Sacré-Cœur des cercles Saint-Maurice et Saint-Dominique qu'il les harangua. Avant de leur dire ce que la foi et la charité donnaient à la vie de noblesse et de douceur, il voulut saluer à la fois leurs patrons et leur fondateur : « En voyant réunis ici aujourd'hui auprès du Sacré-Cœur les deux cercles de Saint-Maurice et de Saint-Dominique, il me semble avoir sous les yeux toute l'inspiration et l'action de la grande œuvre des Cercles catholiques : le Sacré-Cœur ouvert par la lance, source de vos énergies ; le soldat chrétien de la légion thébaine, et le saint de la parole. Vous comprenez l'allusion, mes amis, et il m'est doux en saluant le Sacré-Cœur, vos patrons et vous-mêmes, de n'en point séparer ce que Dieu y a étroitement uni, ce soldat du pays qui met aujourd'hui le glaive de son éloquente parole au service de tout bien, au vôtre tout particulièrement. Certes il peut mesurer l'étendue de sa victoire : car c'est celle de votre bonne volonté touchante, de votre foi, de votre piété, chers ouvriers catholiques. Que puis-je vous dire sinon de continuer ? » Dans ce sermon, la question sociale n'était guère abordée ; il en est autrement dans la conférence donnée au cercle de la Gorgue. M. Dewaulle y donnait une leçon d'union, de fraternité, de respect. L'ouvrier, disait-il, doit respecter « l'Église qui est une mère, qui se place en face de l'économie moderne pour affirmer les âmes, qui fixe

les bases de l'économie vraie, qui sauvegarde le capital moral, qui rétablit la société dans la foi, l'espérance, la charité. » Il rappelait de façon plus spéciale ce qu'est l'ouvrier pour l'Église ; elle lui prêche sans doute ses devoirs, elle lui dit de respecter le bien d'autrui, et lui parle d'économie, voire même de sacrifice, mais c'est elle qui le défend contre le dédain des économistes sans cœur qui ne voient en lui qu'une machine. L'Église proclame la « noblesse et la sainteté » du travail qui rend l'ouvrier semblable au Dieu créateur, et qui est pour lui comme pour tout homme « une expiation et une préservation ». Elle encourage les associations où les ouvriers se groupent et où ils trouvent une force nouvelle pour réaliser un triple but, le perfectionnement professionnel, l'amélioration religieuse, le développement de l'esprit de charité. Bien entendu M. Dewaulle était très éloigné de concevoir les groupements ouvriers comme des instruments de lutte destinés à battre en brèche l'autorité patronale. Il montrait au contraire dans l'autorité du maître « un anneau supérieur de la chaîne qui rattache l'homme à Dieu »; il expliquait selon une autre métaphore que « la création est un plan incliné », et que le bonheur de l'humanité est incompatible avec l'égalité absolue imaginée par les rêveurs. Le capital et le travail sont « solidaires », et le conflit qui paraît les séparer ne peut être que temporaire et superficiel ; ils ont des intérêts communs. — Cette belle conférence se terminait par des citations de Montesquieu et de le Play attestant que la pratique du catholicisme contribue puissamment à la prospérité temporelle des sociétés ; M. Dewaulle commentait en ce sens le mot de l'Évangile : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît[1]. —

1. Le clergé était alors l'objet d'attaques violentes qui avaient pour but de le rendre odieux à la classe ouvrière. M. Dewaulle rappelle que le prêtre, qu'il soit ou non issu du peuple, comme c'est fréquemment le cas, mérite le respect et l'affection de tous par son dévouement non moins que par son caractère. Il est « l'homme des hommes », celui qui comprend le mieux le mot du Sauveur : « misereor super turbam », celui qui en toutes choses et pour le plus grand bien de tous, rend le mieux en ce monde « le son du divin. »

On observera que M. Dewaulle ne se prononçait pas sur les questions controversées entre ce qu'on appelait l'école de Liége et l'école d'Angers. Sympathique à M. de Mun, plein d'admiration pour lui, il ne devait cependant jamais se rallier tout à fait à son programme, et les services que le fondateur de l'œuvre des Cercles réclama de l'État lui causèrent souvent de vives appréhensions comme des concessions au socialisme d'État. Il se défiait de la bienfaisance et même de la justice officielle, et pensait que la corporation libre inspirée par l'esprit catholique résout mieux à elle seule les problèmes sociaux parce qu'elle met en présence des personnes et qu'elle agit non point comme une machine, mais avec âme.

C'est surtout durant les vacances que M. Dewaulle pouvait étendre hors de Lille le rayonnement de son action apostolique. Déjà depuis plusieurs années, il en passait une partie considérable à Englos chez M. l'abbé Budin avec qui nous l'avons vu nouer connaissance à Bailleul ; c'est de ce village situé non loin de Lille qu'il revenait d'ordinaire le samedi au collège Saint-Joseph pour recevoir les enfants qui auraient désiré voir leur confesseur et se préparer à la communion du lendemain. En 1886 il eut l'idée, avec son confrère M. l'abbé Mollet, depuis supérieur de l'École Jeanne d'Arc, de donner dans ce village une véritable mission, et de remercier ainsi le sympathique curé de l'affable hospitalité qu'il lui accordait en son presbytère. L'idée fut agréée et mise à exécution. M. Dewaulle et M. Mollet se préparèrent à l'œuvre surnaturelle qu'ils allaient accomplir en faisant de concert au Château-Blanc une retraite de huit jours ; ils y arrêtèrent le sujet de leurs instructions et s'en firent le partage ; surtout ils les préparèrent dans des méditations et des prières ferventes. C'est du Sinaï qu'ils descendaient quand ils abordèrent le bon peuple qu'ils voulaient évangéliser. La mission dura trois semaines entières et elle eut un succès incomparable. Captivés par l'éloquence des deux prédicateurs, les gens des paroisses réunies d'Englos et Escobesques accou-

raient en foule pour les entendre ; on vit même un digne villageois soucieux de ne pas voir sa femme impotente privée d'un tel bienfait, la conduire à l'église sur une charrette qu'il poussait lui-même. L'année suivante, les mêmes prédicateurs donnèrent un renouvellement de mission.

C'est toute la région circonvoisine que M. Dewaulle évangélisait dans le même temps. A Lomme, le curé de la paroisse était un ami de M. l'abbé Budin. A Santes, M. Dewaulle trouvait la famille Bernard, de Lille, et aussi un excellent curé, M. l'abbé Wattel, qu'il avait connu de longues années vicaire à Denain. Dès deux côtés en 1886 il prêcha le triduum d'Adoration.

A Haubourdin c'est depuis 1885 qu'il allait annoncer la parole de Dieu. Il y avait dans cette paroisse, pour desservir le pensionnat florissant des Sœurs de la Sagesse, un vénérable aumônier M. l'abbé Dumoulin, tout cassé par l'âge et que la maladie empêchait souvent d'exercer son office, même de monter à l'autel. M. Dewaulle avait pris l'habitude dans ces périodes de crise, d'aller le remplacer pour la messe. Chaque matin, malgré la distance, il partait de Lille accompagné d'un élève ; et par surcroît les jours de fête il allait donner le sermon, puis tenait quelque temps compagnie au vieillard en le consolant de son impuissance. C'est ainsi que ses notes contiennent des plans de sermons sur la Sainteté, le Temple de notre âme, la Sainte Vierge, le Prix du temps, qui furent prêchés à l'octave de la Toussaint, à la Dédicace des Églises, à la Présentation de 1885 et à la nouvelle année de 1886. Le 4 février de cette année, un nouvel aumônier fut nommé, M. l'abbé Jules d'Haussy, dont la santé un peu plus vaillante demandait moins de secours. Cependant M. Dewaulle avait été trop apprécié des élèves et des religieuses pour qu'on ne souhaitât pas d'entendre encore ses éloquentes prédications ; M. d'Haussy, qui était pour M. Dewaulle un ami déjà ancien, consentit volontiers à lui demander ce service, et M. Dewaulle de son côté retourna volontiers dans cette communauté où il trouvait des sujets toujours nouveaux d'édification.

La Supérieure de la maison, la Bonne Mère Saint-Félicien en était vraiment l'âme. Après y avoir été vingt ans maîtresse, elle en avait pris elle-même le gouvernement en 1863. La perfection de ses méthodes et la cordialité de ses manières, les succès que ses élèves obtenaient devant les jurys officiels, l'excellence de l'éducation qu'elle donnait, avaient fait prendre au pensionnat un magnifique essor. Quant à elle, âme d'une haute vertu et d'une piété éminente, après s'être sanctifiée longtemps dans le travail, elle devait voir Dieu mettre le couronnement à cette œuvre surnaturelle en la réduisant à une inaction relative et en exerçant sa patience par des épreuves de tout genre. Des critiques et des calomnies s'attaquèrent à sa réputation ; intérieurement elle se sentit envahie par une tristesse profonde qu'elle s'appliquait à cacher, mais dont rien ne pouvait la distraire ; la prière même lui était une fatigue, et des terreurs violentes la faisaient douter de son salut. Elle qui avait multiplié les industries pour former l'âme des jeunes filles qui lui étaient confiées, qui avait tant prié pour faire entrer au ciel les âmes du purgatoire et à qui des apparitions multiples avaient pu faire croire qu'elle était aimée de Dieu, craignait soudain d'en être séparée ; elle s'en voyait comme rejetée et son âme était agitée de tempêtes violentes. Par surcroît, vers 1888, la maladie vint s'abattre sur elle, maladie mystérieuse et à formes diverses qui déconcertait les médecins : hémorragies, éruptions cutanées, crises cardiaques très violentes se multiplièrent et la forcèrent bientôt à s'aliter pour ne plus guère se relever. Cependant elle demeurait la tête de sa maison ; Dieu qui semblait lui refuser pour elle-même la lumière et les consolations, lui continuait le don d'éclairer et de consoler les autres. A vrai dire il lui continuait de façon plus mystérieuse, mais réelle, le secours de sa grâce ; éprise plus que jamais de Dieu et des âmes, elle acceptait joyeusement la souffrance et en faisait son meilleur trésor. C'est pendant ces années pénibles, mais fécondes de la Bonne Mère, que M. Dewaulle eut l'honneur et la joie de l'appro-

cher. Elle avait vite conçu la plus haute estime pour ce jeune prêtre aux aspirations généreuses, au zèle ardent, à la parole élevée ; ses prédications avaient éveillé en elle le souvenir de ses années de noviciat à la ferveur débordante et il lui avait semblé qu'elle trouverait dans le langage de feu de ce prêtre l'excitation dont avait besoin ce qu'elle appelait « son vieux cœur glacé », et le réconfort surnaturel qui la soutiendrait dans ses rudes épreuves. A son tour, elle s'intéressait à lui, lui conseillant de ménager sa santé, mais surtout priant pour lui, pour le succès de son apostolat près des jeunes gens, pour la réussite de ses élèves aux examens officiels. Elle lui demandait humblement de prier pour lui obtenir de Dieu le pardon de ses fautes et la grâce de se convertir ; de son côté elle le rassurait sur la rectitude de ses voies, lui certifiait qu'il était là où Dieu le voulait et le mettait en garde contre les désirs de son humilité qui l'auraient porté à la vie de retraite ou à un apostolat plus obscur : « Oh ! si vous pouviez, Monsieur l'Abbé, obtenir ma conversion, bien sûr mes pauvres prières vous obtiendraient toutes les bénédictions du ciel ! Que le bon Dieu soit mille fois béni de soutenir un peu votre santé ! Oh ! puissiez-vous lui gagner des millions d'âmes ! Mais j'ai peine à croire que ce sera en la manière et vocation que votre humilité ambitionne. Et pourtant cette pieuse aspiration de votre âme m'a ravie ; j'y pense sans cesse. » Cette lettre est du 13 novembre 1886.

Lorsqu'aux vacances de 1887, M. Dewaulle quitta Lille pour Dunkerque, les relations commencées ne furent guère interrompues. Seulement les lettres remplacèrent plus souvent les visites. La Bonne Mère Saint-Félicien voyait son état s'aggraver sans cesse et de plus en plus elle sentait le désir de ranimer ses énergies à « ce centre de lumière et de douce chaleur » ; les sermons que M. Dewaulle faisait imprimer à Dunkerque et qu'il lui envoyait, étaient l'objet de sa reconnaissance émue ; elle se disait émerveillée de l'abondance et de la beauté des pensées qu'elle y trouvait énoncées. Quant à M. Dewaulle, en dépit de l'activité extérieure

de plus en plus intense qu'il déployait à Dunkerque, il continuait à être envahi par des idées de vie humble et cachée. Les succès même qu'il obtenait, l'influence prépondérante qu'il exerçait à l'Institution Notre-Dame des Dunes et qui de là rayonnait sur toute la région dunkerquoise, effrayaient son humilité. Lorsqu'il était à Lille, il n'avait fait à ce sujet à la Bonne Mère que des ouvertures discrètes et c'est avec une réserve pareille que de son côté elle avait répondu ; elle n'avait formulé qu'un avis, dont l'allure défavorable n'entraînait pas cependant une improbation absolue. Mais à Dunkerque, en 1890, les intentions de M. Dewaulle s'affirment et se précisent ; il semble qu'il veuille en venir à l'exécution. Cependant il interroge la Bonne Mère, persuadé que sa prudence ordinaire aura reçu du voisinage de la mort et de Dieu des lumières nouvelles. Et la Bonne Mère, à peine remise pour un temps de crises violentes qui ont failli l'emporter, fait effort pour lui écrire et lui déconseiller fortement le parti auquel il s'attache. Non, les talents que Dieu lui a confiés ne doivent pas être enfouis. L'humilité même qui en suggère le désir prouve que le trésor est en sûreté et qu'on ne doit point craindre de le voir ravi par l'ennemi de tout bien. Il désire l'humiliation et l'oubli ; qu'il se rassure ! sans sortir de sa sphère, ni l'un ni l'autre ne lui seront marchandés. Citons longuement cette lettre admirable, écrite au sortir de crises mortelles et visiblement inspirée, comme le désirait et l'espérait M. Dewaulle, par la lumière d'en-haut.

Haubourdin, le 26 Janvier 1890.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Je suis bien reconnaissante, mais bien, bien confuse de votre confiance. J'ai bien honte d'oser dire mes idées sur chose *si grande*, moi qui ne suis que misère. Mais le Seigneur me pardonnera, vu votre sainte humilité. Oh ! que le Seigneur vous conserve et augmente cette sainte humilité, cet amour de la vie cachée et de l'abjection. Hélas ! ces perles précieuses deviennent si rares ! Et pourtant sans ces trésors avec quoi acheter les âmes ? Ni la science, ni l'éloquence n'ont de valeur réelle pour acheter les cœurs ...

Mais lorsque le Seigneur confie à l'un de ses serviteurs quantité considérable de cette menue monnaie qui éblouit et charme les sens, se pourrait-il que le bon Maître ne lui dise pas : Va, achète-moi des âmes, beaucoup d'âmes. Va avec confiance, car ton trésor ne se perdra point, étant renfermé dans le sac d'or de l'humilité.

Voilà ce qui me semble en ma pauvre idée.

Non, non, cela ne peut pas être que le Seigneur ait confié dix, cent, mille talents à l'un de ses serviteurs en lui disant : C'est pour toi, pour toi seul. Cache cela, couvre ce trésor pour que l'ennemi de tout bien ne te le dérobe pas. Oh ! cet ennemi devient ce semble de plus en plus puissant. On est désolé et effrayé du mal dont il inonde la terre. C'est une peste universelle jetée sur le monde. C'est une lèpre hideuse qui gagne toutes les âmes. Que sont les malheurs et souffrances causés par la lèpre du corps, comparés aux millions d'âmes damnées par la lèpre de l'esprit et du cœur !

Qui donc, Monsieur le Préfet, pourra arracher à l'enfer ces pauvres âmes ? Des saints... Oui, mais pour quantité d'âmes, la sainteté a besoin d'appeler à son aide les talents et la science. Or il est si rare de trouver réunis tant de capacité avec l'amour de l'oubli, avec le renoncement à tout et à soi-même.

O Monsieur le Préfet, si vous connaissez quelqu'un qui par la grâce du bon Dieu joigne aux talents extérieurs une âme éprise d'abnégation, par pitié montrez-lui notre pauvre France et dites-lui : C'est vous qui pouvez la sauver. Il faut votre cœur. il faut votre esprit pour s'insinuer dans ces esprits frivoles, et il faut pour réussir le fonds d'humilité que le Seigneur vous a donné.

Dites-lui, comme je voudrais le lui dire à genoux : Ayez pitié des malheureux dont l'âme couverte d'une horrible lèpre perdent par leur seul contact des milliers d'âmes chaque jour et les entraînent en enfer. Oh ! vous désirez l'oubli, l'humiliation même : soyez tranquille : le monde, vos frères même, vous rassasieront de ces précieux trésors. Rarement on vous disputera la dernière place, et si, malgré vos répugnances, vous arrivez à quelque dignité, plus que jamais vous pourrez savourer la croix et les larmes.

Je m'arrête bien confuse, Monsieur le Préfet. Pardonnez à une pauvre vieille qui donnerait si volontiers sa misérable vie pour obtenir un bon ouvrier de plus pour la vigne du Seigneur...

Daignez prier pour nous, Monsieur le Préfet, et agréez le plus profond respect de

Votre très humble servante
Sœur St-Félicien.

Cependant un attrait persistant continuait à détacher M. Dewaulle de Dunkerque pour l'emporter vers d'autres

ministères. La question ouvrière s'agitait de plus en plus. N'aurait-il pas fait œuvre méritoire et utile en sollicitant des fonctions qui l'auraient mis directement ou indirectement en contact avec ce monde ouvrier que travaillaient de façon si inquiétante l'irréligion et le socialisme ? L'aumônerie des Sœurs de Notre-Dame de la Treille avec les quelques loisirs qu'elle comportait lui aurait permis de s'adonner à Lille à cet apostolat. M. Féron-Vrau caressait cette idée ainsi que Mgr Baunard. Cette fois la Bonne Mère que M. Dewaulle a de nouveau consultée se montre plus favorable au projet qui lui est soumis. Elle en écrit à M. Dewaulle une lettre qui est comme la précédente très remarquable. Les idées que la Bonne Mère y exprime sur la manière d'exercer l'apostolat ouvrier dénotent une rare intelligence de son temps. La sainte religieuse avait admirablement compris avec quelle charité de manières non moins que d'intention les classes dirigeantes doivent s'adonner à la pratique des œuvres, et c'est parce qu'elle connaît la délicatesse de procédés de M. Dewaulle qu'elle espère lui voir communiquer à ceux qu'il approchera cet esprit vraiment chrétien sans lequel les organisations les plus sages et les aumônes les plus larges demeurent inefficaces.

Haubourdin, 26 avril 1890.

Monsieur le Préfet,

...Vous avez vu dans mon autre lettre ce que je pense de votre premier désir. Oh ! de plus en plus je me sens confirmée dans les idées que je vous ai exprimées. Je me réjouis cependant de voir encore au fond de votre âme cette racine bénie provenant de l'humble et ardent amour. Quels fruits précieux sortiront de cette humble racine ! J'en bénis le Seigneur.

J'ignore complètement en quel lieu le bon Dieu donnera à vos saints désirs ses plus grandes bénédictions, mais je persévère à croire qu'il veut que vous utilisiez pour sa gloire *tous* les dons qu'il vous a faits.

Pardonnez-moi d'oser vous parler ainsi librement. La vigne du Seigneur manque partout d'ouvriers. Voilà ce qui me presse de vous ouvrir mon âme.

Je vois pourtant une immense quantité d'œuvres saintes. Le désir

du bien en crée chaque jour. Je vois s'agiter beaucoup d'hommes zélés ; j'entends raconter leurs actes, leurs réunions nombreuses et ardentes, etc. Et puis le pauvre, l'ouvrier reste le même. Les cœurs ne se rendent pas. Ne serait-ce pas parce que les cœurs ne se rendent qu'aux cœurs ? Et que pour gagner, toucher ces pauvres placés si bas, il faut savoir se baisser, descendre près d'eux, les prendre par la main ? Pour remplir cette mission fut-il jamais disposition plus parfaite que cet humble et ardent amour de Jésus qui vous pressait de donner votre vie aux plus misérables, aux plus délaissés de ses membres souffrants ?

C'est vous dire, Monsieur le Préfet, que je bénirais mille fois le Seigneur si l'on donnait suite aux projets que l'on vous a communiqués.

Oh ! oui, il nous faudrait des apôtres capables d'enseigner aux grands, aux riches catholiques, la manière de gagner les petits. Le salut de la France dépend de cette union de tous les cœurs chrétiens, par l'amour réciproque. Et qui trouvera le moyen de mettre au cœur du pauvre l'amour de ses frères riches et heureux ?

Il me semble, Monsieur le Préfet, que le Seigneur vous prépare un grand et bien fructueux apostolat. Je m'en réjouis sans cesse.

Je ne sais si je verrai vos succès. Ma vie semble si souvent toucher à sa fin. Oh ! daignez prier un peu pour moi.

Cependant les instances de M. Féron auprès de Mgr de Lydda ne devaient pas aboutir ; Mgr Baunard le faisait savoir à la date du 8 mai à M. Dewaulle : « M. Féron s'est heurté tout de suite à l'impossible. Vos bons services à Dunkerque vous ont amarré là indéfiniment et nécessairement. » Du moins les remarques de la Mère Saint-Félicien ne restèrent pas inutiles; elles répondaient trop aux vues de M. Dewaulle pour qu'il ne s'en inspirât pas à tous les stades de sa carrière ; ce qu'il prêcha toujours le plus, et ce que prêchait son exemple comme sa parole, c'est qu'aucun problème vital ne se résout sans la charité et que la charité du cœur doit se manifester dans les manières d'agir comme dans les actes eux-mêmes.

L'état de la Mère Saint-Félicien depuis 1889 était allé en s'aggravant de façon notable ; elle ne pouvait plus guère quitter la chambre et c'est de là qu'elle continuait malgré tout à gouverner sa maison. Dunkerque était loin, et les occupations de M. Dewaulle le contraignaient souvent à omettre des visites qui étaient pour la Bonne Mère un puis-

sant réconfort ; du moins il lui écrivait, et ces lettres pleines « d'une bonté, d'une onction, d'un parfum vraiment céleste » donnaient à la sainte religieuse une force nouvelle pour gravir la rude montée de son Calvaire [1]. Comme le lui écrivait la Sœur Marie-Lazare, elle se serait volontiers écriée comme la mère de saint François de Sales : « O mon Père et mon Fils ! » Il désira d'avoir d'elle un souvenir et elle lui envoya l'un de ses chapelets ainsi qu'une petite relique du saint martyr qui lui avait donné son nom de religion. Elle mourut saintement le 26 octobre 1893, quelques mois après avoir célébré ses cinquante ans de profession religieuse. M. Dewaulle avait réuni des matériaux pour retracer une vie si sainte et perpétuer le souvenir de ses vertus ; nous avons cru entrer dans ses vues en accomplissant le travail dont ses occupations absorbantes l'ont toujours empêché ; il était à sa place dans la biographie même du saint prêtre dont ses prières et ses souffrances avaient fécondé l'apostolat [2].

1. Une religieuse écrivait de ces lettres malheureusement perdues. « La lecture de chacune de vos lettres est pour la Bonne Mère une vraie moisson de fleurs aussi précieuses que délicates, et cueillies, celles-là non plus sur la voie douloureuse où elle chemine depuis si longtemps, mais bien sur le Thabor où vous l'avez encore une fois transportée ce matin ! Vous réalisez vraiment pour notre chère malade la bonté et la charité du Sauveur. Votre cœur sait si bien trouver ce qu'il faut pour la réconforter et la consoler dans ses souffrances, qu'elle ne sait plus comment vous dire : Merci ! si ce n'est en priant le Divin Maître d'exaucer en tout temps les prières qu'elle ne cessera jamais de lui adresser pour vous ici-bas et là-haut. » (3 mars 1891).

2. Voir l'Appendice.

CHAPITRE IV

DUNKERQUE ET L'INSTITUTION N.-D. DES DUNES (1887-1900)

M. le chanoine Durant demande M. Dewaulle comme auxiliaire. — M. Dewaulle, Préfet des Études. — Les qualités d'un éducateur chrétien. — Action de M. Dewaulle sur les professeurs. — Action sur les élèves : le programme. — La formation des élites. — L'éloquence des sermons. — Les Congrégations. — Quelques discours. — Les séances dramatiques. — Les excursions. — Préparation aux carrières : l'armée, le sacerdoce. — La piété, les dévotions. — L'amour des pauvres. — Le pèlerin de Lourdes. — Le chantre de Jeanne d'Arc. — Le rayonnement dans les œuvres de Dunkerque. — L'action sur les familles — M. Dewaulle nommé Directeur. — Mort de M. le chanoine Durant. — Adieux de M. Dewaulle à Dunkerque. — Regrets unanimes.

Nous avons anticipé sur les événements pour retracer tout d'une teneur les rapports religieux si émouvants qui existèrent entre Monsieur le Chanoine Dewaulle et la Sœur Saint-Félicien. Il nous faut maintenant revenir quelque peu en arrière et nous reporter à l'année 1887 qui vit M. Dewaulle quitter le collège Saint-Joseph de Lille pour se rendre à Dunkerque où devait se dérouler la plus longue partie de sa carrière et où, dans la force de l'âge, il devait déployer son zèle avec plus d'intensité que partout ailleurs.

Ce lui fut assurément une grande peine de se séparer d'un milieu où il goûtait tant de consolations spirituelles, et en particulier de perdre la direction aimable et si distinguée de Mgr Baunard. Mais l'autorité diocésaine lui exprimait plus qu'un désir, et la tâche à remplir était grande. M. Dewaulle n'hésita pas.

L'institution Notre-Dame des Dunes, fondée à Dunkerque par M. le chanoine Dehaene, avait eu de bonne heure comme supérieur l'abbé Bernardin Durant [1]. Elle s'incarnait pour ainsi dire en cet homme éminent qui la dirigeait presque dès ses origines. Grand de taille, d'une démarche digne et grave, d'une physionomie rude et sérieuse, mais qu'illuminait souvent un sourire plein de bonté, M. Durant jouissait à Dunkerque de la plus haute considération, nous pouvons même dire d'un véritable prestige. Les fêtes de son jubilé de vingt-cinq ans de supériorat (1885) avaient été l'occasion des démonstrations de la sympathie la plus vive, comme toute la région avait applaudi au canonicat que lui avait conféré, en 1882, Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai.

Toutefois la charge commençait à peser lourd sur ses épaules. Accablé de travail dans les premières années de son sacerdoce, lorsqu'il cumulait les fonctions de supérieur et celles de professeur de rhétorique, il sentait ses forces diminuer avant l'âge, et dans sa conscience délicate, il se demandait si la bonté de son cœur ne l'inclinait pas de temps à autre à une condescendance trop paternelle dont la discipline de la maison pouvait se ressentir. D'ailleurs privé, un an auparavant et dans des conditions très pénibles, d'un de ses principaux collaborateurs, il avait ressenti à ce moment un de ces coups violents dont la nature ne se remet qu'avec peine et qui laissent l'âme irrémédiablement brisée et endolorie. Plus que jamais, il lui fallait un aide qui portât avec lui le fardeau. Il l'avait demandé avec instance à l'autorité diocésaine, et celle-ci, entrant dans ses vues, s'était efforcé de le satisfaire. On avait cherché en Flandre l'homme de talent et de cœur qui vînt consoler la vieillesse prématurée de M. Durant et maintenir avec lui la prospérité de l'Institution Notre-Dame des Dunes ; on ne l'avait pas trouvé. Mgr Lobbedey, le futur évêque de Moulins et d'Arras, avoua

1. Elle avait été dirigée avant lui par M. l'abbé Delelis (1850-1854), puis par M. l'abbé Ledein (1854-1859).

en 1900 aux funérailles mêmes de M. Durant, qu'alors curé de Terdeghem, il avait été sondé par l'autorité diocésaine, mais qu'il avait cru, pour diverses raisons, devoir décliner ces offres honorables. C'est alors que Mgr Hasley songea à M. l'abbé Dewaulle, qui sans doute n'était pas enfant de la Flandre, mais à qui ses qualités éminentes permettaient de s'acclimater partout et qui déjà l'avait bien fait voir à Bailleul. Les propositions lui furent faites par Mgr Monnier, évêque de Lydda et vicaire général, dans la lettre suivante que nous citons textuellement parce qu'elle fait connaître et les dispositions intimes de M. Durant et l'étendue des pouvoirs que l'on conférait à M. Dewaulle. Cette lettre, dont la modestie de M. Dewaulle ne se prévalut peut-être pas assez, rectifie des légendes assez singulières qui circulèrent alors en Flandre Maritime, et montre, jusqu'à l'évidence, et la haute estime en laquelle l'autorité diocésaine tenait le jeune professeur de philosophie de Saint-Joseph et l'utilité de sa nomination à Dunkerque :

ARCHEVÊCHÉ DE
CAMBRAI. Cambrai, le 24 Septembre 1887.

MON CHER MONSIEUR DEWAULLE,

Mgr l'Archevêque vous demande un sacrifice héroïque en vous retirant de la chère maison de St-Joseph pour vous nommer comme Préfet et Sous-Supérieur, ou Directeur, de l'établissement de N.-D. des Dunes à Dunkerque.... L'excellent Supérieur demande avec instance un Directeur qui supplée à ce qui lui manque, et il vous a désigné en première ligne. Nous avons hésité longtemps, sachant tout ce que vous êtes à St-Joseph ; et nos différentes combinaisons ont échoué. Enfin Mgr l'Archevêque se décide à vous prendre. Je vous verrai à Dunkerque vers le milieu d'Octobre et je vous donnerai tous les renseignements utiles. Je me contente de vous dire qu'il faudra procéder avec prudence et lenteur pour établir dans cette maison *la discipline et la piété*. Votre amabilité vous gagnera vite tous les cœurs et chez les professeurs et chez les élèves.

Je prie Dieu de vous donner bon courage et je vous bénis de tout cœur.

† Henri MONNIER
év. de Lydda, v. g.

Cette lettre où s'unissent de façon parfaite la douceur, la sagesse et la force, où la volonté très nette de l'Évêque s'enveloppe pour l'inférieur auquel elle commande de respect, de confiante estime, de grave et paternelle bonté, était de celles qui devaient le plus sûrement atteindre au cœur M. Dewaulle et le mettre dans les dispositions d'allégresse et d'élan qui sont nécessaires pour faire le bien avec plénitude. La fin des vacances approchait. M. Dewaulle fit sans retard ses préparatifs de départ et bientôt il arrivait à ces rivages de Flandre au-dessus desquels il voyait luire l'image de Marie, l'étoile de la mer. En face de la mer immense, que de fois il devait songer à la parole du pêcheur de Galilée devenu prince des apôtres et dire au Christ qui l'envoyait faire son œuvre : Maître, sur votre parole, je jetterai le filet !

M. le chanoine Durant fit à son collaborateur l'accueil le plus sympathique. Dès qu'il avait appris sa nomination, il en avait écrit à son vieil ami, l'abbé René Flahault[1], dans le billet plein d'abandon que voici :

Excellente nouvelle, mon cher ; je reçois à l'instant la nomination de M. Dewaulle comme Préfet de la Maison. Il doit avoir, sous ma direction, toute autorité sur les professeurs et les élèves. J'en bénis le bon Dieu et j'en augure beaucoup de bien pour le Collège.

On observera que M. Durant n'attribuait là à M. Dewaulle que le titre de Préfet, non celui de Directeur. C'est que ce titre, sans doute à l'insu de l'autorité diocésaine, était déjà porté dans la maison par M. Flahault lui-même [1] ; c'était le seul titre dont M. Durant eut pu honorer cet ancien professeur, qui continuait d'avoir son domicile au collège, et profitait de ses prédications en Flandre pour y recruter des élèves. Tout en affirmant les pouvoirs très étendus de M. Dewaulle, M. Durant ne voulait pas contrister son ami et lui retirer dans la maison un rang auquel ses bons services lui donnaient droit. Il pria M. Dewaulle d'entrer dans ses vues

1. Né à Bailleul en 1838, M. Flahault y mourut en 1905. Il était vice-président du Comité flamand de France.

sans se prévaloir de la lettre de Mgr Monnier. De son côté, M. l'abbé Monteuuis[1], qui depuis deux ans exerçait les fonctions de préfet des études avec une méthode et une précision parfaites, résigna son titre entre les mains de M. Durant afin que M. Dewaulle eût effectivement la direction de toutes choses dans la maison, et qu'il n'y eût pas en dehors de lui d'autre participation de l'autorité supériorale. C'est même le titre de Préfet des Études qui fut spécialement attribué à M. Dewaulle dans le langage courant ; bien qu'il exerçât avec fermeté la discipline, il avait par ailleurs trop de prestige et trop de bonté rayonnante pour qu'on le saluât volontiers de ce titre ingrat.

Au jour de la rentrée, M. le chanoine Durant tint à faire savoir aux élèves quel changement s'opérait dans la maison et quel éducateur éminent venait s'adjoindre à lui dans la direction des âmes. A la messe du Saint-Esprit, il s'avança au banc de communion, et dans une allocution grave et émue, il leur parla de M. Dewaulle ; il le présenta comme un autre lui-même, digne de toute leur confiance et de tout leur respect. C'était l'investiture officielle. Les élèves avaient compris le langage du vénéré Supérieur. Ils ne tardèrent pas à voir combien étaient mérités les éloges qu'il avait décernés à M. Dewaulle. Les premiers rapports qu'ils eurent avec lui, l'allocution vibrante qu'il prononça dès le dimanche suivant, les mirent aussitôt sous le charme. Il était manifeste qu'on ne résisterait pas à son influence et que sous l'action intense de ce prêtre éloquent et bon, l'Institution Notre-Dame des Dunes, déjà prospère, connaîtrait une renaissance et un véritable renouvellement. Lui-même le comprit dès l'abord ; il sentit que l'âme dunkerquoise, un peu légère peut-être, savait vibrer à l'appel des grands sentiments, et qu'il ne ferait pas en vain appel à sa générosité. Cette persuasion lui fut un puissant réconfort.

1. M. l'abbé Gustave Monteuuis, licencié-ès-lettres, fut professeur de philosophie à N.-D. des Dunes jusqu'en 1898. Nommé à cette date curé de Leers, il fut fait, en 1919, chanoine titulaire de Lille et mourut le 9 avril 1920, âgée de 64 ans.

Il en trouva un autre dans la lettre que Mgr Baunard lui adressait de Lille dès les premiers jours d'octobre et qui sans doute pouvait exciter ses regrets et lui faire jeter vers le passé un regard mêlé de tristesse, mais qui par ailleurs lui disait d'une voix autorisée quels dons Dieu lui avait départis et quelles espérances on pouvait fonder sur son action. Ouvrier du bien à Lille, M. Dewaulle ne le serait-il pas à Dunkerque ? Les difficultés de la tâche, il le savait bien, augmentent le mérite de celui qui s'y applique, et ainsi, d'aucune manière, elles ne sont perdues. Voici la lettre touchante de Mgr Baunard.

Lille, le 5 Octobre 1887,
après la messe du St-Esprit.

CHER MONSIEUR DEWAULLE,

Je descends de l'autel où j'ai prié pour vous ; je descends de la chaire où j'ai commencé mon exhortation par parler de vous, — sans vous nommer toutefois, — je n'ai nommé que les morts. Mais qui est-ce qui aurait pu ne pas vous reconnaître, lorsque, parlant des coups que cette année avait frappés sur notre hiérarchie, j'ai mentionné le maître éminent, le père, le pasteur, l'apôtre, que parents et élèves avaient beaucoup aimé, mais personne plus que moi ? C'était bien peu que ces quelques mots pour acquitter la grosse dette de notre reconnaissance, mais c'était assez, me semble-t-il, pour être compris du Sacré Cœur de Jésus qui avait là son image et surtout sa divine présence. Je l'ai donc chargé publiquement d'endosser cette dette qu'il me paraît avoir fait sienne en vous notifiant votre nouvelle obédience dans ce jour de vendredi qui est celui de son audience et de ses ordres royaux, particulièrement pour vous, mon cher ami. Ces ordres nous ont été plus durs que je ne puis dire. Mais quant à accuser la Providence de ses rigueurs, je m'en suis défendu comme d'une ingratitude, et au lieu de me plaindre à notre divin ami de vous avoir enlevé trop tôt à notre collège, j'ai mieux aimé le remercier de vous avoir donné à nous près de sept ans, puis de nous avoir laissé ce parfum de votre bon exemple qui, comme celui du vase d'albâtre de Madeleine, embaumera toute la maison où vous l'avez répandu. Voilà ce qui nous reste de vous ; mais ce *bonus odor Christi* ne s'évaporera pas de si tôt, soyez-en sûr. Je l'entretiendrai.

J'ai aussi demandé et fait demander que le bon Dieu vous accompagne et vous assiste de sa grâce dans le poste d'honneur et de combat où vous envoie la main de sa justice pour Lille, de miséricorde pour Dunkerque. Vous savez combien j'eusse souhaité qu'on vous prêtât quel-

qu'un qui eût été un appui de cœur pour vous, en même temps qu'un gage effectif de notre insolvable reconnaissance. Mes instances suppliantes n'ont pas obtenu cette satisfaction.

On ne voit ici que gens qui vont et viennent autour de votre chambre d'autrefois, en vous cherchant encore. Qui vous remplacera ?

Je vous écrirai encore. J'ai voulu seulement *amorcer* aujourd'hui. Ayons notre fil électrique et faisons-y passer ce bon fluide du cœur dont votre correspondance est si bon conducteur. Avez-vous vu ce tableau ravissant de Murillo qui représente l'Enfant Jésus marchant entre Joseph et Marie qui le tiennent par la main ? Mettons ce divin trait d'union entre Notre-Dame des Dunes et Saint-Joseph de Lille.

Et puis embrassons-nous, cher ami, comme deux braves, et sans pleurer, s'il se peut.

BAUNARD [1]

M. Dewaulle pleura-t-il jamais sur le sol où il était subitement transplanté, nous n'oserions le dire. Mais s'il vit l'immensité et les difficultés de la tâche, à coup sûr, ni son intelligence ni son cœur ne s'abandonnèrent. Profitant des pouvoirs qui lui étaient accordés et qui n'étaient pas inférieurs à son zèle, il se mit à l'œuvre avec courage, et la maison entière ne tarda pas à éprouver le bienfait de cette ardeur conquérante et communicative.

Virgile parle quelque part de ces multitudes promptes à se soulever, qui s'apaisent dès qu'elles aperçoivent un homme

... Si forte virum quem
Conspexere, silent...

Il en est ainsi d'un collège au point de vue disciplinaire. Les enfants, surtout s'ils sont rassemblés, oublient vite le respect et le devoir. Une autorité ferme est nécessaire pour les y maintenir. Bien loin de leur être antipathique, une personnalité forte et accusée peut se faire aimer d'eux, malgré ses rigueurs, pourvu qu'elle n'agisse pas contre la justice et qu'elle laisse voir, à de certains indices, que c'est la charité qui l'inspire.

S'il s'agit de former les enfants à la vertu, et surtout à la

1. La sympathie de Mgr Baunard pour M. Dewaulle s'affirma publiquement quand il présida cette même année la distribution des Prix de l'Institution N.-D. des Dunes. Il fit de lui en termes choisis le plus bel éloge (Voir Annexe I).

sublimité des vertus chrétiennes, alors plus que jamais des qualités d'ordre supérieur sont nécessaires. Un homme médiocre ne saurait être un éducateur ; il ne peut conduire à des hauteurs où il ne s'élève pas lui-même ; il laisse les âmes où elles sont, et la plupart, laissées à leur pente naturelle, descendent ; si elles sont rassemblées, elles ne tardent pas à se nuire l'une à l'autre et à accentuer mutuellement leur déchéance, de telle sorte qu'un collège peut en venir à n'être plus chrétien que de nom et d'étiquette. Il ne suffit même pas que l'éducateur pratique lui-même et de façon éminente les vertus chrétiennes pour qu'il ébranle et entraîne après lui la jeunesse. La puissance de l'exemple est grande, mais pour qu'elle exerce toute son influence, il faut d'ordinaire qu'elle s'unisse à cette chaleur de parole qui vise à se communiquer et à cette humeur bienveillante qui commande la sympathie et rend la vertu aimable. Or tous ces dons, M. Dewaulle les possédait au suprême degré, et c'est ce qui explique les transformations qu'il opéra à Dunkerque. Non point qu'on doive lui attribuer le mérite exclusif de tout le bien qui fut réalisé à Notre-Dame des Dunes durant les douze années qu'il y exerça son zèle. Il eut le bonheur d'être aidé par des hommes de grande valeur dont le concours lui fut précieux et qui entrèrent à merveille dans ses vues ; leurs anciens élèves leur ont voué une impérissable gratitude. Mais de ce corps professoral il était manifeste qu'il était l'âme rayonnante. Il encourageait les initiatives des uns ; il inspirait celles des autres. Les plus jeunes des maîtres, ceux qui n'avaient pas encore reçu le sacerdoce trouvaient en lui un conseiller et un père, dont la direction sanctifiante les portait, comme s'ils eussent été au Séminaire, au sommet des plus hautes vertus. Ainsi la maison entière se sentait soulever d'un même élan. M. Dewaulle n'était pas méticuleux ; il savait la différence entre faire et faire faire, mais enfin, partout où ils étaient, en récréation, en classe, en études, les élèves sentaient venir à eux, directement ou indirectement, l'action incomparable de cet homme qui les

aimait de toute son âme et dont l'ambition énergique, passionnée, était de les rendre meilleurs.

Tel était en effet le but principal de ses efforts. Avant son arrivée, les études étaient florissantes à Dunkerque ; on le lui disait ; il le reconnaissait lui-même, et il n'avait garde de les laisser dépérir. Tout au contraire il allait s'appliquer de bien des manières à les renforcer encore[1]. Mais plus vivement que d'autres, peut-être, M. Dewaulle sentait que la liberté d'enseignement concédée par la loi française n'atteindrait pas son but providentiel si les maîtres chrétiens n'usaient pas de leur ascendant pour former les caractères en même temps que les intelligences. Et cette œuvre de formation morale il l'estimait à bon droit plus difficile que la formation simplement intellectuelle, parce que trop souvent la volonté se ressent plus que l'intelligence de la faute originelle, que l'enfant se soucie moins de la corriger faute de voir le profit de la vertu, et que les parents eux-mêmes peuvent être par leur faiblesse ou leurs exemples fâcheux un obstacle constant à l'action de l'éducateur.

Dès la première année de son séjour à Notre-Dame des Dunes, M. Dewaulle montra comment il entendait arriver à son but. Il semble qu'il ait partagé les élèves de l'Institution en trois catégories, d'ailleurs très inégales ; les élèves mauvais dont il fallait détruire l'influence et qu'il fallait corriger sans retard ou éliminer ; les bons élèves dont il fallait faire les maîtres de la maison et à qui il fallait tout d'abord rendre confiance en eux-mêmes ; les élèves indifférents et moutonniers, qui sont à la merci des influences les plus fortes, et qu'il s'agissait de soustraire aux influences mauvaises pour les mettre dans l'attirance des élèves actifs pour le bien.

Tout ce programme fut réalisé de point en point. Les élè-

1 Il institua dans les classes inférieures des concertations et des décorations ; dans les classes supérieures, des examens supplémentaires, distincts des examens trimestriels. — Pour rendre plus sérieux le travail des vacances, il exigea que la première partie en fût achevée et remise au collège dès le 1er septembre

ves vraiment mauvais, incorrigibles, susceptibles de nuire, furent résolument congédiés. A coup sûr, M. Dewaulle ne se résignait qu'avec peine à se séparer de ces enfants pour qui il avait comme pour les autres la plus vive affection et dont les fautes le faisaient souffrir. Il ne négligeait rien pour les amender. Outre les avis généraux dont ils pouvaient bénéficier comme leurs condisciples, il leur prodiguait en particulier les conseils les plus paternels. Aucun moyen de discipline n'était épargné pour les rendre meilleurs [1]. Mais lorsqu'il était avéré que le mal était sans remède, que la bonne volonté était insuffisante, que la vulgarité invétérée ne permettait aucun espoir sérieux d'amendement, alors quoi qu'il lui en coûtât, passant par-dessus toutes les considérations d'amitié ou de services rendus, M. Dewaulle prononçait le verdict et priait M. le Chanoine Durant de ratifier sa décision. Le vénéré Supérieur, plus enclin à l'indulgence, en souffrit parfois, et des censeurs malavisés estimèrent, surtout dans les débuts, que le nouveau Préfet compromettait l'avenir de la maison par une sévérité excessive. Le nombre des élèves qui s'accrut dans des proportions remarquables au cours des années suivantes, vint montrer à tous de façon éclatante que les éducateurs de la jeunesse doivent préférer la qualité à la quantité, qu'à viser avant tout au grand nombre ils compromettent leur œuvre et cessent d'avoir sur la jeunesse une action formatrice, tandis qu'au contraire, s'ils savent par intermittences se réduire à l'élite, celle-ci exerce une force attractive qui leur fait retrouver le nombre momentanément sacrifié.

Former l'élite, M. Dewaulle y excellait ; et c'est avant tout aux moyens de persuasion qu'il recourait ; c'est par l'élévation et la chaleur de sa parole inspirée, qu'il agissait sur l'âme des jeunes gens. A entendre ce prêtre parler de

1. Le règlement tant intérieur qu'extérieur fut plusieurs fois notifié aux familles par circulaires détaillées. Plusieurs fois aussi des notes particulières leur furent envoyées concernant les vacances. — Il va de soi que M. Dewaulle ne s'en tenait pas là ; il ne rappelait les prescriptions de la règle que pour s'excuser de les faire respecter.

la beauté du devoir, de l'idéal vers lequel il fallait tendre, les sentiments mesquins disparaissaient comme d'eux-mêmes. Les âmes sentaient s'éveiller en elles les désirs les plus généreux. Il leur révélait ce qu'elles avaient de plus noble. Et parfois elles ne se reconnaissaient plus elles-mêmes : par une sorte de transfusion spirituelle, il leur avait communiqué sa vie.

A la chapelle, c'est à toute la communauté qu'il s'adressait, et c'est alors surtout qu'il faisait bon de l'entendre. Sa parole, préparée dans une méditation intense, était aussi enthousiaste que sa pensée était profonde. Elle n'avait rien de compassé, ni de strictement mesuré. En dépit de l'élégance de la forme qui lui était comme naturelle, il n'eut pas aimé que son éloquence fut trop académique ; il la voulait spontanée, et en effet, une fois son plan écrit, elle jaillissait comme de source, riche de pensée, ardente de conviction. Souvent il conviait les jeunes intelligences de son auditoire à gravir avec lui les cimes les plus hautes ; il suivait en cela le tour naturel de son esprit qui aimait à monter ; et il croyait que ces ascensions étaient bienfaisantes, même quand la pente était un peu âpre. Et en effet si tous ne le suivaient pas jusqu'au bout dans ces sphères élevées, on était heureux de l'effort auquel il avait invité, et reconnaissant des horizons que malgré tout il avait fait entrevoir. S'il aimait d'ailleurs la sublimité des mystères chrétiens et les hauteurs un peu arides de la philosophie, il ne s'y tenait pas d'ordinaire, et il redescendait bientôt dans des régions plus accessibles pour expliquer l'Évangile, commenter quelqu'une des maximes qui lui étaient chères : *Fais ce que dois* ; *aime Dieu et va ton chemin* ; *Esto vir*, ou pour célébrer les gloires de la patrie et de l'Église. Bien des noms revenaient sur ses lèvres qui familiarisaient son auditoire avec les grands hommes dont s'honore la France catholique au XIX^e^ siècle. Il les admirait et les faisait admirer : le cardinal Pie pour sa sûreté doctrinale, Veuillot pour son dévouement au Saint Siège, Sonis et Charette pour leur courage intrépide sur les champs

de bataille, Mgr Dupanloup pour ses beaux ouvrages sur l'éducation, Lacordaire pour son éloquence pénétrante [1], Montalembert pour ses belles pages sur la Pologne et l'Irlande, Ozanam pour son amour des pauvres. Faut-il dire qu'il ne louait même les plus illustres que pour leurs vrais mérites, et que son admiration était aussi prudente qu'enthousiaste.

Quand il parlait aux membres des Congrégations ou dans les études, son ton était plus varié : vigoureux pour flétrir les défauts les plus graves, il était plein d'esprit et de finesse pour censurer les simples travers. C'est par les Congrégations surtout qu'il voulait conduire le collège. Aussi ne se bornait-il pas dans les réunions hebdomadaires à faire réciter des prières ou à faire faire de pieuses lectures. Il voulait y travailler à former des élites exemplaires et actives ; de là les exhortations particulièrement pressantes et pratiques qu'il adressait aux congréganistes. Alors surtout il semblait intarissable. Tout en parlant, assis au banc de communion, il tenait sa montre en main et il y jetait fréquemment les yeux, mais l'heure qui s'avançait ne parvenait pas à arrêter sa verve débordante. --- C'était aux congréganistes, expliquait-il, de lutter contre le respect humain, la négligence des manières, la trivialité du langage, l'usage des sobriquets ; à eux de s'afficher hautement pour la piété, l'obéissance, le respect des maîtres, l'amour de tout ce qui est bien et de tout ce qui est beau. Il n'admettait pas chez un congréganiste ce qu'il appelait le *bongarçonnisme* qui consiste à tout approuver, à sympathiser et à frayer avec tous, à ne prendre ouvertement parti pour rien ou à suivre d'instinct le courant le plus fort ; un congréganiste devait sans doute être affable pour tous, correct et loyal, mais aussi, nettement posé pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour un adversaire résolu du mal et un défenseur énergique du bien.

1. Entre autres opuscules et livres de piété, gracieusement reliés, qu'il offrait volontiers aux élèves de Notre-Dame des Dunes, se trouvaient les *Lettres* de Lacordaire *à un jeune homme* sur Jésus-Christ, l'Évangile et l'Église.

Ce sont surtout les grands élèves que M. Dewaulle atteignait par ces allocutions de congrégations ; car il n'était directement chargé que de la congrégation de la Sainte Vierge, celle qui se recrutait dans la grande division, et que M. le chanoine Durant dirigeait avant lui. M. Monteuuis demeurait chargé de la congrégation des Saints Anges, et bientôt (1890), M. Beheydt devait fonder la congrégation de Saint-Joseph destinée aux élèves des Cours de français [1]. Mais dans les petites divisions M. Dewaulle avait aussi de puissants moyens d'action. Il avait assumé la charge, autrefois confiée à un professeur, de préparer les enfants à la Première Communion ; il leur parlait admirablement. Ce lui était une joie délicieuse de déposer dans leurs âmes encore tendres l'empreinte des fortes vérités de la religion. Il les charmait par l'abondance et l'intérêt toujours renouvelé de ses discours ; il les enthousiasmait par l'ardeur communicative de ses sentiments. Et dans la direction, il les menait avec une délicatesse souveraine. Heureux ceux qui furent conduits à la Table Sainte par un prêtre tel que lui !

Ainsi avait-il action sur la maison tout entière. Car partout où il parlait, il était écouté ; partout où il communiquait un mot d'ordre, il était certain d'être obéi, tant il avait de prestige, tant il excellait à trouver le chemin du cœur et à mouvoir à son gré les volontés. Tous, grands et petits, il les élevait au sens plein de ce mot. Il n'avait pas recours aux arguments d'intérêt vulgaire, mais aux considérations les plus nobles et les plus hautes ; il savait combien elles sont bienfaisantes, et il connaissait assez le cœur du jeune homme pour savoir qu'on peut et qu'on doit lui demander beaucoup.

C'est de la beauté de la vertu qu'il parlait, de l'amour de Dieu qu'il faut payer de retour, des grandes causes que

1 M l'abbé Honoré Beheydt, né à Bambecque (1849), ordonné prêtre en 1888, était alors professeur de Physique à N.-D. des Dunes. Il était au moment de la grande guerre, curé de Merris. Emmené par les Allemands lors de l'avance d'avril 1918, il fut tué par une bombe à Doulieu.

la jeunesse devait se préparer à servir. Pour comprendre le secret des transformations qu'il opéra, qu'on lise en particulier les discours qu'il prononça en 1888 et en 1889 à la fête de M. le chanoine Durant ; c'étaient en quelque sorte des discours-programmes. Dans le premier, qui avait la forme d'un panégyrique de saint Bernardin, il parlait avec énergie et chaleur de la réforme morale, puis du devoir de l'apostolat : le devoir positif appuyait et complétait le devoir négatif. L'année suivante, prenant occasion d'une statue de saint Tarsicius qu'on inaugurait, il commentait un triple devoir qu'a la jeunesse vis-à-vis de Dieu : le garder, le sauver, le donner. Dans ces deux derniers points, il reprenait, d'ailleurs sous une forme nouvelle, les idées qu'il avait exprimées l'année précédente. Mais dans le premier point, il complétait son programme positif en insistant sur la vie intérieure elle-même, sur la grâce qui en est le principe, sur la Sainte Eucharistie et sur la parole divine qui en sont l'aliment nécessaire. Ces deux discours ont été imprimés dans les *Souvenirs scolaires* de l'Institution Notre-Dame des Dunes. [1]

Il est regrettable qu'on ne puisse relire aussi les deux discours de Distribution de Prix qu'il prononça à Dunkerque en 1890 et en 1893. L'un des plus grands écueils de la jeunesse est l'inconsistance de la volonté ; dans le discours de 1890, M. Dewaulle parlait du Caractère, il en disait la nécessité, il en définissait les conditions. Ce discours fut très apprécié des familles ; le 12 août, à la réunion des Anciens Élèves, M. Lucien Carlier, président, tenait à le souligner dans les termes suivants : « Vous avez entendu pour la plupart et écouté attentivement le magistral discours prononcé à la Distribution solennelle des Prix. Sans parler de l'élégance de la forme, si brillante et si littéraire, il renferme pour chacun de nous comme pour nos fils des enseignements vrais et utiles. Nous les suivrons tous avec profit ». — Il y avait à cette époque une légère détente vis-à-vis de la religion dans la politique française. On allait bientôt (1894) parler d'esprit

1. Voir le premier à l'Annexe III

nouveau. Mgr Baunard venait d'écrire son livre *Espérance* (1892). Personne ne redisait ce mot plus volontiers que M. Dewaulle ; mais il ne conviait pas la jeunesse à l'espoir en des termes d'un optimisme béat. La jeunesse, disait-il à la Distribution de Prix de 1893, la jeunesse autorise les plus grandes espérances à cause des ferments nouveaux dont on la voit soulevée ; toutefois, si elle veut les réaliser, il faut qu'elle se dégage des motifs d'intérêt, de plaisir et d'ambition, vils ressorts des âmes impuissantes ; qu'elle n'agisse point sous l'effet d'une impulsion fugitive, mais dans la solide conviction d'un devoir ; qu'elle ne se perde point dans les rêveries et les démonstrations stériles, mais qu'elle en vienne à l'action positive et sérieuse, au travail courageux et opiniâtre, seuls capables de rendre les jeunes catholiques utiles à l'Église et à leur pays. De nouveau le public fut sous le charme. Le journal la *Flandre* (13 août) souligna avec raison « la forme exquise » de ces « pages magistrales de philosophie et de pédagogie. »

Éducateur, M. Dewaulle l'était et voulait qu'on le fût en toutes choses [1]. Trop souvent dans les collèges et les œuvres catholiques, les séances dramatiques n'ont qu'un but de divertissement ; tout au plus sont-ce des moyens de formation littéraire, et des exercices de diction. Monsieur Dewaulle ne l'entendait nullement ainsi. Cette conception qui morcelle l'homme et qui en fait deux parts lui semblait une monstruosité psychologique. Elle lui apparaissait aussi comme une négligence et une défaillance au point de vue

1. Il énonça plus tard ce principe dans un article sur les *Maisons de famille* donné au *Bulletin des Facultés Catholiques* de Lille au début de son Vice-Rectorat : « Cette œuvre délicate de la croissance morale jusqu'à la perfection virile est-elle abandonnée aux hasards des milieux et à l'inexpérience juvénile ? Notre intention n'est point de répondre à cette question en détaillant les moyens de formation et de préservation morales dont dispose un centre catholique d'enseignement supérieur. *Il faudrait parler de tout, puisque tout doit converger* à ce but : le maître par sa vie, l'enseignement par sa valeur, sa loyauté et son esprit, l'ordre servi par la discipline et le respect, la direction attentive et affectueuse, le soin consciencieux de toutes choses, sont appelés à concourir à l'initiation sûre et progressive des jeunes âmes au vrai, au bien, au devoir. » (Octobre 1905, p. 154).

moral : il ne pouvait comprendre qu'on ne profitât point de toutes les occasions pour agir sur les âmes d'enfants, qu'on n'avait, somme toute, que pour peu de temps entre les mains, et sur qui tant d'impressions demeurent fugitives. Il n'est pas inutile à la formation de la jeunesse, que la religion et la vertu lui soient parfois présentées sous un aspect aimable, revêtues de la magie du style et de la somptuosité des décors. Aussi, dès l'arrivée de M. Dewaulle, cessa-t-on de représenter sur la scène de Notre-Dame des Dunes les comédies de Molière qui l'occupaient depuis quelques années et qui offraient précisément cet inconvénient de n'avoir aucun caractère éducatif. Les grandes séances du Mardi-Gras furent désormais consacrées à des pièces de caractère patriotique ou religieux qui rappelaient les principaux épisodes de l'histoire nationale ou de l'histoire de l'Église; telles le *Martyre de saint Tarcisius*, la *Fille de Roland*, la *Vengeance d'un croisé*, la *Démence de Charles VI*, *François de Guise*, *Fais ce que dois*.

C'est dans ce même esprit qu'il voulait voir diriger l'Académie Saint-Michel très heureusement fondée par M. l'abbé Cattelin, professeur de rhétorique, et qui durant trop peu d'années réunit les meilleurs élèves de philosophie, de rhétorique et de seconde. Créé à l'imitation des académies de Saint-Joseph de Lille, ce groupement scolaire avait été mis sous le patronage de saint Michel comme l'ancienne Société de rhétorique de Dunkerque. Son gracieux blason orné de trois marguerites s'enveloppait d'une devise empruntée à l'Académie florimontane de Saint François de Sales. Elle promettait « des fleurs et des fruits ». Ces promesses furent tenues. Des séances longuement et minutieusement préparées, formèrent les meilleurs élèves à des compositions plus étendues et de forme plus variée que les dissertations scolaires ; elles les initièrent à des questions qui dépassaient les programmes et développaient leur esprit en l'épanouissant. Les trois premières furent consacrées à *Corneille* (1889), à *O'Connell*, (1890), à *Jeanne d'Arc* (1891) ; la qua-

trième, qui fut la dernière, étudia un triple *Monde où l'on travaille* (1892), le monde écolier, le monde savant, le monde ouvrier. La séance consacrée à Corneille pouvait paraître principalement littéraire ; mais la seule indication des titres montrait la préoccupation dominante des organisateurs. On y étudiait tour à tour Corneille et le patriotisme, Corneille et la religion. La séance sur Jeanne d'Arc fut l'occasion pour l'Académie d'un mot très sympathique de Mgr Couillié, évêque d'Orléans. Les études consacrées au Monde où l'on travaille lui valurent même des lettres, longues et flatteuses, du cardinal Langénieux et du comte Albert de Mun [1]. C'est à ce moment que prit place dans la chambre de M. Dewaulle un portrait avec autographe du noble comte. M. Dewaulle avait pris en effet sa part de ces séances. Non content d'encourager parfois les répétitions de sa présence, il s'était chargé de la partie poétique ; de lui étaient les *Stances à l'Irlande*, le *Salut à Jeanne d'Arc* [2], et l'*Ode à Christophe Finck*.

Les excursions elles-mêmes devaient avoir selon lui un caractère éducatif. Certes, il les voulait joyeuses, et malgré sa dignité incontestée de Préfet, il savait par sa bonne grâce et ses saillies, les rendre telles. Elles l'étaient d'autant plus que les pensées religieuses n'y étaient pas étrangères ; les élèves qu'il conduisait en pèlerinage aux divers sanctuaires de l'arrondissement ressentaient d'autant plus la joie de s'épanouir ensemble au milieu des péripéties du voyage que leur âme s'était davantage dans la prière, rapprochée de Dieu, source de toute joie. C'est ainsi que la fanfare et la maîtrise du Collège allèrent tour à tour rehausser les fêtes annuelles de saint Corneille à Quaëdypre, de saint Gohard à Arnèke, de Notre-Dame de la Visitation à Bollezeele, de Notre-Dame des Larmes à Wormhoudt, s'unir à l'inauguration d'un Calvaire à Saint-Pierrebrouck et surtout à

1. Les préoccupations que reflétait cette séance provenaient sans doute de l'Encyclique *Rerum novarum* publiée par Léon XIII un an auparavant (16 mai 1891). Elle eut son écho à Dunkerque en 1893 lors des conférences qu'y donna M. Léon Harmel, et plus tard dans les *Conférences du Mercredi*.

1. Voir cette pièce, annexe IV

UNIVERSITAS

la restauration longtemps différée du culte de Notre-Dame des Neiges à Téteghem. — Une année, M. Dewaulle conduisit à Bruges les académiciens qui avaient bien parlé de Jeanne d'Arc ; il leur fit admirer dans cette ville, moins atteinte que les villes françaises par la rage spoliatrice de la Révolution, à quelle intensité de production artistique et à quel degré de perfection s'éleva de bonne heure le génie de la Flandre formé et inspiré par la religion. — Deux fois le général de Charette vint dans nos régions, à Furnes (1897) et à Courtrai (1899), présider des réunions de zouaves pontificaux ; deux fois M. Dewaulle conduisit les grands élèves de Notre-Dame des Dunes saluer ce soldat du Pape et de la France, dont le nom était symbole de foi, de vaillance et d'honneur : « Sous l'éclair de votre fort, doux et franc regard, lui dit-il dans sa harangue de Courtrai, nos enfants se sont sentis devenir chevaliers [1]. »

L'action éducatrice de M. Dewaulle préparait les enfants de Notre-Dame des Dunes à toutes les carrières qui sollicitent l'activité humaine ; car partout un esprit cultivé et une âme vertueuse sont à leur place. Mais il est deux vies qui l'avaient séduit entre toutes par les sacrifices qu'elles requièrent et la noblesse du but qu'elles poursuivent : la carrière militaire et le sacerdoce. Il aimait à en redire les grandeurs devant son jeune auditoire, désireux de leur attirer, moyennant la bénédiction de Dieu, de nombreuses et généreuses recrues.

C'est parce qu'il aimait l'armée, qu'il avait voulu donner au Collège entier comme emblème un drapeau. La bannière tricolore qui précédait les élèves dans les sorties solennelles, était saluée à l'aller et au retour, par une sonnerie de clairons comme un emblème militaire ; elle rappelait le devoir patriotique sous sa forme la plus grave et la plus glorieuse . Désireux de former lui-même des soldats, futurs artisans des

1 Voir le discours de Furnes, annexe V.

2. Le drapeau portait dans ses plis la devise : *Dieu et Patrie*. Il avait été béni le 24 juin 1892, en la fête du Sacré-Cœur.

grandes revanches, M. Dewaulle obtint même dès 1889 de l'autorité diocésaine la permission de fonder à Notre-Dame des Dunes une section préparatoire à l'École Navale de Brest et à l'École de Saint-Cyr [1]. M. le chanoine Durant, qui voyait dans cette section un nouvel élément de prospérité pour le collège dont elle étendrait le renom, avait pleinement adhéré aux vues de M. Dewaulle, sollicité de Monseigneur l'Archevêque les autorisations nécessaires, annoncé lui-même aux familles la création nouvelle. Un bâtiment spacieux fut construit. M. Dewaulle y fit placer une belle reproduction du tableau de Weerts : *Pour la patrie, pour l'humanité*, qui rapproche de façon si expressive le sacrifice du soldat et l'immolation rédemptrice du Christ. Il obtint de l'autorité diocésaine le concours de maîtres du plus grand talent et donna lui-même à l'École le meilleur de ses soins. Elle ne lui survécut pas, mais il n'avait pas tenu à lui qu'elle n'eût une vie plus prospère et plus durable, en rapport avec le patriotisme ardent des Flandres et de l'Artois [2].

Plus encore que l'armée, M. Dewaulle faisait aimer et admirer le sacerdoce, suprême service de Dieu et des hommes, dévouement de toute la vie aux saintes causes de la vérité et du bien. Il en parlait avec flamme et d'un ton comme inspiré. A vrai dire, sa vie était une prédication plus éloquente encore, tant on le voyait prodigue de lui-même et tout débordant de la charité du Christ. Les jeunes gens en qui s'éveillait le désir du sacerdoce aimaient à s'en ouvrir à lui, parce qu'ils étaient assurés de recevoir de lui les paroles qu'ils souhaitaient, et qui mettraient dans une plus vive lumière l'idéal sublime dont ils éprouvaient l'attrait. Il cultivait leurs âmes avec la plus tendre affection et la plus attentive solli-

1. A partir de 1892, la section prépara aussi à l'École centrale.

2. On devine à quel point l'indignaient les attaques violentes dont l'armée était l'objet de la part de certains journaux à l'occasion de l'affaire Dreyfus. En février 1898 M. Dewaulle eut l'initiative d'une adresse par laquelle les maîtres et les aînés de l'Institution N. D. des Dunes offraient à MM. les Officiers de Dunkerque et à l'armée l'hommage de leur inaltérable et respectueux attachement.

citude, et l'on ne savait s'il y avait plus de fierté chez eux ou de joie surnaturelle chez lui quand il célébrait du haut de la chaire le sacerdoce de Jésus-Christ, qui se continuerait par leurs jeunes mains. Prêtres voués au ministère ordinaire des âmes, fils de Saint Dominique ou de Saint Vincent de Paul, missionnaires du cardinal Lavigerie, beaucoup ont été heureux dans la région dunkerquoise d'entendre M. Dewaulle redire au jour de leurs prémices devant leurs familles et leurs amis les grandes et belles vérités dont souvent dans l'intimité de la direction il les avait charmés et vivifiés.

La piété de M. Dewaulle était trop intense pour ne pas être communicative. La dévotion au Sacré-Cœur existait avant lui à Notre-Dame des Dunes, mais il lui imprima un nouvel élan [1]. Bien avant le décret de Pie X, il poussait les jeunes gens à communier fréquemment, même en semaine, et plusieurs fois la semaine. Le patron qu'il proposait à leur piété eucharistique était le jeune martyr saint Tarcisius, dont l'épitaphe rédigée par le pape saint Damase est une preuve irréfutable de l'antiquité de notre croyance, et dont l'histoire est très émouvante, même sans les embellissements qu'y a donnés le cardinal Wiseman. M. Dewaulle en fit placer la statue sous l'autel même du Sacré-Cœur et en prononça au jour de l'inauguration (20 mai 1889), un éloquent panégyrique.

Il voulut aussi que la chapelle possédât des statues de Notre-Dame de Lourdes, vers laquelle commencèrent vers cette époque ses pèlerinages annuels ; de saint Thomas d'Aquin, le prince des sciences sacrées ; de saint François d'Assise, l'ardent ami de la Croix, au Tiers-Ordre duquel il devait jusqu'à la mort se faire gloire d'appartenir. Ces images saintes devaient faciliter la piété des élèves comme elles répondaient à la sienne. Rien n'était plus édifiant que de le surprendre pendant l'action de grâces solitaire qui suivait

1. Le Collège fut consacré au Sacré-Cœur le 28 juin 1889 ; la Section des Écoles le 24 juin 1892.

sa messe, faisant à genoux sur le sol de longues stations, devant le Saint Sacrement d'abord, puis devant les diverses statues qui ornaient la chapelle. C'est ainsi qu'il puisait abondamment à la source des grâces, et c'est de cette plénitude chaque jour renouvelée qu'il pouvait donner sans compter à tous ceux qui l'approchaient et que son seul aspect rendait déjà meilleurs.

A la statue de Notre-Dame de Lourdes il avait suspendu un cœur d'argent. A la nouvelle de sa mort, en 1916, on eut la curiosité de l'ouvrir, et voici les lignes qu'on y trouva écrites de sa main ; elles donnent bien le secret de ses oraisons prolongées de Dunkerque et de Lourdes : « O Marie conçue sans péché, soyez comprise, aimée, honorée ! Donnez-moi de vous aimer de tout mon cœur. Que votre bénédiction de tous les instants mette dans mon sacerdoce l'éternelle sainteté et beauté du Verbe. Gardez ma mère, mes amis de cœur, mes pénitents, mes élèves. Reine du Rosaire, conduisez-moi à l'heure de Dieu au terme que je vous prie de m'indiquer encore ! Aidez-moi à mourir joyeusement pour Dieu. »

Dans la chapelle encore, il avait fait peindre les traits de saint Vincent de Paul, et sans être chargé de la Conférence qui réunissait les élèves en vue de la visite des pauvres et dont M. le Chanoine Durant avait gardé la direction, il en était l'un des meilleurs appuis, tant il faisait bien ressortir, notamment dans des sermons de charité qu'il inaugura, l'excellence de la bienfaisance chrétienne ; tant il insistait sur le devoir qu'ont les jeunes catholiques, à notre époque surtout, de comprendre et de soulager la misère. Il leur en donnait le goût de bonne heure. Dès son arrivée à Dunkerque, il voulut qu'après le grand jour de la Première Communion, les enfants qu'il y avait préparés, allassent avec lui faire visite et offrir un repas aux vieillards des Petites Sœurs de Rosendael. Admis à la table de Jésus-Christ, ils devaient à leur tour le servir en la personne de ses pauvres ; *Christo in pauperibus* : c'est un mot que M Dewaulle affectionnait. Pour stimuler davantage la pieuse générosité des élèves, il prit

soin d'indiquer chaque année dans les *Souvenirs scolaires* qu'il avait institués, le montant des sommes recueillies au Collège en faveur des malheureux comme aussi en faveur des œuvres de foi [1].

La misère spirituelle ne l'intéressait pas moins que la misère matérielle. Les œuvres de la Propagation de la Foi, de Saint François de Sales, de la Sainte Enfance trouvaient en lui un chaud avocat. En 1890, il inaugura même au collège une œuvre de catéchistes volontaires, dont il s'applaudissait en écrivant à Mgr Baunard : « Nos grands élèves font le catéchisme aux pauvres, les jours de congé, avec un entrain touchant [2]. » Mais cette œuvre de fonctionnement difficile ne dura guère : elle n'était point paroissiale, et il était pénible de demander chaque semaine à des élèves le sacrifice de leur unique promenade.

Nous parlions de la dévotion qui l'animait envers Notre-Dame de Lourdes. Presque chaque année, il se joignait aux pèlerinages qui entraînaient de plus en plus nombreux, vers son sanctuaire, les représentants du diocèse de Cambrai. Il en était l'un des orateurs les plus aimés. On a écrit l'histoire de ces pèlerinages du Nord. Le nom de M. Dewaulle y revient fréquemment, et l'on ferait comme une Somme de la dévotion à Notre-Dame de Lourdes des instructions dont le volume donne le résumé.

« Que trouve-t-on à Lourdes ? La Vierge ; le Christ avec sa parole et son Eucharistie ; l'œuvre du Christ et le miracle ; le royaume du Christ et la charité.

« Qu'y fait la Vierge ? Elle nous rend Jésus-Christ que le

1. De cet amour des pauvres, rapprochons le respect des serviteurs que M. Dewaulle s'appliquait aussi à inculquer par la parole et par l'exemple aux élèves du collège. C'est ainsi qu'il fit peindre par M. Orange, puis placer dans l'un des parloirs du Collège, le portrait de la vieille servante Émilie Huyghe, décédée le 20 septembre 1894, qui durant de longues années avait édifié la maison par sa piété. Elle est représentée comme on aimait à la voir, revenant de la Sainte Table, vêtue de sa mante et de sa cape noires, les mains jointes, les yeux modestement baissés.

2. Lettre du 1er Janvier 1891.

protestantisme amoindrit, que le jansénisme tient à distance, que la Révolution rejette.

« Elle y parle, et ses enseignements sont le remède aux maux qui de nos jours gangrènent les sociétés. Elle nous dit de garder, de sauver, de donner Dieu pour le bonheur des individus, des familles, de la patrie, de l'Église. »

Ces simples résumés ne donnent qu'une idée très imparfaite des sermons vibrants que M. Dewaulle prononçait à Lourdes. Il y faisait passer toute son âme, plus que jamais émue et enthousiaste à la pensée des apparitions et des miracles dont il avait plu, là même, à la Vierge d'honorer notre patrie [1]. Du moins, cette simple indication des divisions suivies montre combien M. Dewaulle était soucieux, à Lourdes comme ailleurs, d'élever son sujet, de l'élargir, de lui donner un caractère tout ensemble très théologique et très actuel.

En 1894, M. Dewaulle présenta au Congrès des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, un rapport sur le pèlerinage de l'année qui fut très remarqué pour sa haute portée apologétique. Il y vengeait la rationalité de la croyance au miracle de la mauvaise foi d'un écrivain misérable qui, après avoir outragé la patrie, venait par surcroît de blasphémer Dieu en l'une de ses manifestations les plus touchantes et les plus convaincantes.

Jeanne d'Arc n'était encore ni canonisée ni béatifiée, mais déjà de tous côtés en France on organisait des fêtes en son honneur, à l'anniversaire de la délivrance d'Orléans. C'était le moment où s'achevait dans cette ville le procès épiscopal, et en 1894 la cause faisait à Rome son premier pas décisif, lorsque Léon XIII la laissait introduire et que Jeanne d'Arc devenait Vénérable. Jamais à Dunkerque, les fêtes de Jeanne d'Arc ne furent plus belles que de ce temps. Cet éclat était dû sans doute pour une grande part à l'accord absolu

1. Faut-il dire qu'il n'allait nullement à Lourdes en touriste ? Il passait le meilleur de ses temps libres à prier à la Grotte, presque toujours à genoux sur le sol et souvent les bras en croix.

de toutes les autorités locales, civiles et militaires, mais aussi à l'éloquence incomparable des panégyriques que deux années de suite, en l'église Saint-Éloi, M. Dewaulle prononça devant elles et devant des milliers d'auditeurs. Il ne se lassait jamais de louer la virginale libératrice de la France. C'est à la suite de cette série de discours qu'il obtint de la municipalité de Dunkerque (22 octobre 1894) pour la Place du Marché-au-Blé où s'ouvre l'Institution Notre-Dame des Dunes, le nom glorieux de Place Jeanne d'Arc. Il lui sembla ce jour là que le vieux collège était placé sous un second patronage, et que Jeanne d'Arc en devenait à son tour la protectrice ; lui qui exaltait si volontiers ses vertus, il eut la confiance qu'elle inspirerait plus que jamais aux enfants de Notre-Dame des Dunes sa tendre piété, son héroïque courage, son absolu dévouement aux intérêts de la patrie [1].

Très vite, M. Dewaulle s'était fait dans la région dunkerquoise un renom d'orateur. Il n'était ni église ni chapelle qui ne retentît de ses prédications. S'il répondait volontiers aux appels fréquents de M. le chanoine Scalbert, doyen de Saint Jean-Baptiste, depuis prélat de la maison de Sa Sainteté, et de M. l'abbé Deman, curé de Saint-Pol-sur-Mer, il ne laissait point pour cela, de répondre aux nombreuses invitations qui lui venaient d'ailleurs. On craindrait de fatiguer le lecteur par des énumérations qui peuvent paraître fastidieuses, et cependant comment ne pas nommer encore la paroisse Saint Martin où se prodiguait à l'égal de M. Dewaulle, et avec des dons tout semblables, l'un de ses meilleurs amis, le sympathique et zélé M. Compagnon, trop tôt ravi à l'affection de ses paroissiens ? Comment ne pas nommer ces communautés de la ville, Dames de la Sainte Union et Dames de Louvencourt, Carmélites,

1. M. Dewaulle n'omettait rien de ce qui pouvait contribuer au culte de Jeanne d'Arc. Il donnait comme devise à la Section des Écoles, le mot de Jeanne d'Arc : *Vive labeur !* Il fit donner des conférences aux élèves par le P. Létendard, eudiste, recteur de la Basilique de Domrémy. Il y eut désormais un groupe de Pages de Jeanne d'Arc. Et plus d'une fois M. Dewaulle adressa la parole à l'association des *Sœurs de Jeanne d'Arc*.

Religieuses Sacramentines, Augustines garde-malades, Frères des Écoles chrétiennes [1] où l'on se disputait la joie de le posséder et de l'entendre, tant sa parole toute de feu était puissante pour entretenir la ferveur et maintenir les âmes dans l'intensité parfaite des vertus religieuses les plus austères ? Il y donnait des sermons de fête ou d'adoration ; il y prêchait des retraites entières. Ses carnets sont remplis pour cette période d'une telle abondance de sermons qu'on se demande avec effroi comment il pouvait joindre ces travaux de surérogation à la tâche accablante que lui imposait le collège. On a appris depuis qu'en dépit d'une santé devenue vigoureuse et des facilités prodigieuses qu'il tirait de ses dons naturels, il lui aurait été impossible de suffire à des besognes si nombreuses qui occupaient ses jours et ses nuits, sans une suralimentation factice qui ne pouvait malheureusement pas l'empêcher de s'user avant l'âge, et d'abréger sa vie. Il s'en rendait compte (comment ne pas le croire ?) mais il eut volontiers répondu le mot de saint Paul : Je n'estime pas ma vie plus que moi ; ce qui importe, c'est que j'accomplisse mon œuvre, c'est que j'annonce la parole de mon maître Jésus. Son œuvre, c'était le relèvement moral du collège. C'était aussi, pour autant qu'il dépendait de lui, le relèvement moral de toute la région. De ceci, dira-t-on, il n'avait pas la charge. Mais il pensait comme Lacordaire qu'un chrétien, et à plus forte raison un prêtre, a la charge du monde entier. Au surplus, tout se tient et M. Dewaulle estimait que si l'on atteint les parents par le moyen des enfants, il est nécessaire aussi d'agir sur les parents pour

1. M. Dewaulle parla souvent au *Cercle Saint-Eloi* que dirigeait depuis de longues années le cher Frère Florimondis très populaire à Dunkerque. Déjà curé d'Auberchicourt il revint à Dunkerque tout exprès, pour prêcher le *Panégyrique de saint Jean-Baptiste de la Salle* l'année de la canonisation (1900).

Cette même année, il prêchait devant les Carmélites le Panégyrique de deux martyrs de leur ordre récemment béatifiés, les Bienheureux Denys de la Nativité et Rédempt de la Croix.

En 1893, c'est le Bienheureux Gérard Majella de l'ordre des Rédemptoristes, qu'il avait célébré dans l'église de ces religieux.

avoir action efficace sur les enfants. Il voulait que tous les cœurs fussent épris des mêmes sentiments et c'est pourquoi il cherchait à les atteindre tous.

On ne dira jamais assez l'influence profonde qu'il exerça. Son cœur débordait de bonté et toutes ses paroles, tous ses actes en étaient pénétrés. De toutes parts on venait lui demander encouragements ou conseils, et souvent il avait peine à défendre sa porte contre l'afflux des visiteurs. Personne ne fut jamais meilleur consolateur que lui. Il ne disait pas à ceux qui souffraient les paroles conventionnelles et banales que suggère parfois l'habitude de la vie ; les mots qui tombaient de ses lèvres étaient comme un baume plein de douceur ; ils étaient l'expression d'une âme qui comprenait la souffrance, et qui ne pouvait la voir sans la ressentir [1]. Sa charité ne se contentait pas des paroles. Il ne comptait pas avec lui-même et il avait de ces délicatesses qui arrachaient les larmes. Il fit un jour par un temps de neige le long voyage de Dunkerque à Rexpoëde pour annoncer lui-même avec plus de ménagements à un tout jeune élève l'annonce fâcheuse d'un deuil inattendu et pénible. Nous ne révélons pas de secret en répétant qu'à la prière d'une veuve mourante, il devint le père adoptif de son fils unique et qu'il eut toujours pour lui jusqu'au milieu de ses occupations les plus écrasantes, toute l'affection, toutes les attentions d'une mère. Alors comme plus tard il est des conversions qu'il opéra au moment de la mort, et il est des parents d'élèves, éloignés de la religion, qui en furent rapprochés par lui, et ne voulurent confier qu'à lui le soin de leur conscience.

Les grandes questions de l'organisation des catholiques, ne pouvaient manquer d'attirer son attention. Malgré la

1. La cordialité empressée de ses sentiments apparaissait, de façon spéciale, à Dunkerque comme à Lille, lors des décès qui survenaient parmi les élèves. Signalons en particulier deux morts qui impressionnèrent très vivement les élèves, celle de Paul Leroy, tué accidentellement par un de ses condisciples au cours d'une partie de vacances (7 avril 1891), et de René Dupuy, frappé subitement de congestion au sortir de récréation (30 janvier 1899).

délicatesse de certains problèmes et la variété des susceptibilités à ménager, il était d'avis d'agir, et les hommes d'œuvres les plus réfléchis aimaient à échanger des vues avec lui et à prendre ses conseils. Sans les bouleversements que la mort amena en 1900 dans le clergé de Dunkerque, il y eût en cette année dans la ville un beau congrès catholique dont M. Dewaulle plus que tout autre eût été l'âme. Le programme seul fut envoyé. A la date prévue, M. Dewaulle avait quitté Dunkerque. Le Congrès n'eut pas lieu.

Au début de 1900, personne n'eût pu soupçonner les événements dont le collège allait être le témoin. Le prestige de M. Dewaulle n'y avait fait que grandir. Le nombre croissant des élèves qui attestait la confiance des familles, avait contraint dès 1896 à choisir l'église des Rédemptoristes pour y faire plus à l'aise la cérémonie de la Première Communion. En août 1897, la réunion des Anciens Élèves avait rendu hommage par la bouche de M. Standaert au talent d'éducateur de M. Dewaulle, puis avait salué de ses applaudissements admiratifs l'improvisation étincelante du distingué Préfet des Études [1]. Préfet des Études, M. Dewaulle n'avait toujours que ce titre, et pourtant l'intensité de son action semblait en réclamer un autre. A la distribution des Prix de 1898, devant M. le vicaire général Lobbedey, M. le chanoine Durant avait prononcé les lignes suivantes où se révèlent tout à la

1. « Nous voudrions pouvoir citer textuellement, disait le lendemain le *Nord Maritime*, la réponse du distingué Préfet des Études, véritable bijou littéraire qui a soulevé à maintes reprises de chaleureux applaudissements. Il a montré les succès que l'Institution a remportés depuis sa fondation. « Aujourd'hui, a-t-il spirituellement remarqué, je vois autour de moi des ingénieurs, des officiers, des jurisconsultes, des médecins, des prêtres, et M. le Supérieur est vraiment un Recteur suivi des quatre Facultés. » Après avoir délicatement félicité les étudiants qui, dans les différentes facultés de Paris ou de la province, ajoutent de nouveaux lauriers à ceux qu'ils ont cueillis au collège, il a ajouté : « Jadis, quand un ouvrier voulait avoir son diplôme de maîtrise, il devait produire ce qu'on appelait un chef-d'œuvre ; vous, Messieurs, n'êtes-vous pas nos chefs-d'œuvre, et peut-on nous refuser notre diplôme de maîtrise ? » — Un long vivat a salué cette étincelante improvisation où M. l'abbé Dewaulle a déployé, une fois de plus, son éloquence tant appréciée à Dunkerque. » (*Annuaire de l'Association des Anciens Elèves de N.-D. des Dunes*, 1891-1898, p. 46).

fois l'humilité du vénérable supérieur et l'estime profonde dans laquelle il tenait son actif collaborateur :

Je puis d'autant mieux, Monsieur le Vicaire Général, faire l'éloge de ces enfants, que je n'ai qu'une part bien minime dans leur formation. Les années ont paralysé mes forces et appauvri la source de mon activité. Je ne suis guère qu'un humble mais heureux témoin du bien qui se fait à N.-D. des Dunes. Ce que sont ces enfants, ils le doivent à Dieu d'abord, le principe adorable de toute bénédiction ; à la Sainte Vierge Marie, leur céleste protectrice ; ils le doivent au dévouement de leurs maîtres, à l'affection intelligente de leurs familles, et en particulier à la sagesse, au talent et à l'infatigable zèle de celui que je n'ai pas besoin de nommer, que tout le monde nomme, et qui jouit ici de la confiance et de la considération universelles.

L'autorité diocésaine venait de promouvoir l'abbé Flahault au canonicat ; il n'y avait donc plus de raison de refuser à M. Dewaulle le titre et les insignes de Directeur dont il exerçait depuis dix ans les pouvoirs. Il en reçut notification au cours du mois d'août par la lettre suivante de M. Lobbedey :

Cambrai, le 17 Août 1898.

Cher Monsieur Dewaulle,

J'ai l'honneur de rendre officielle ma lettre officieuse du commencement d'Août.

Monseigneur l'Archevêque me donne l'honorable mission de vous notifier la décision du Conseil.

Vous ferez beaucoup de bien à N.-D. des Dunes. Le vénéré M. Durant, que tous nous aimons et bénissons, sera heureux de se voir revivre en vous.

Vous êtes autorisé à porter le camail des supérieurs de maison. Cette distinction vous est due. Avec bonheur nous vous la décernons.

Recevez, cher Monsieur Dewaulle, avec mes félicitations personnelles, mes meilleurs sentiments et mes plus paternels encouragements.

Em. Lobbedey, v. g.

Le mois d'après, cette nomination fut confirmée par une lettre de Monsieur le vicaire général Meurisse, spécialement chargé de l'enseignement, qui prenait la peine, pour prévenir toute difficulté, de préciser les droits et les devoirs de M. Dewaulle.

Combrai, le 22 Septembre 1898.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Mgr l'Archevêque, en me chargeant de vous renouveler par écrit votre nomination de Directeur de l'Institution N.-D. des Dunes à Dunkerque, me donne la mission de confirmer tous les pouvoirs qui vous ont été donnés verbalement ou par écrit, avec l'assentiment du vénérable M. le chanoine Durant.

Vous êtes supérieur effectif, aux yeux de l'autorité diocésaine, de l'Institution N.-D. des Dunes.

En conséquence vous avez, vis-à-vis des maîtres et des élèves, toutes les charges et tous les droits d'un supérieur.

Vous devez désormais mettre complètement en vigueur dans votre maison le règlement diocésain des collèges ecclésiastiques, ainsi que ceux qui concernent les répétitions et le temps des vacances.

Nous avons la confiance que, grâce à l'esprit sacerdotal qui anime tous vos collaborateurs, vous ne trouverez autour de vous que des bonnes volontés, prêtes à l'accomplissement du devoir et à tous les dévouements qui font la prospérité des maisons d'éducation.

Daignez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments tout dévoués en N.-S.

O. MEURISSE, v. g.

L'année 1898-1899 se passa sans incident. Plus soucieux que jamais de préparer à toutes les carrières et d'étendre aux campagnes de l'arrondissement l'action bienfaisante du collège, M. Dewaulle venait d'instituer à N.-D. des Dunes un cours d'Agriculture. Dans son corps professoral il avait la joie de compter déjà plusieurs anciens élèves à la formation desquels il avait présidé à Dunkerque et qui étaient heureux de travailler à ses côtés à la grande œuvre de l'éducation. L'un, M. Raeckelboom, avait pris la direction de l'Enseignement moderne. L'autre, M. Leleu, venait de succéder à M. Monteuuis comme professeur de philosophie, et sans tarder ressuscitait l'Académie St-Michel sous la forme moderne et vivante d'un cercle d'études ; c'était la *conférence Montalembert*. Les anciens élèves eux-mêmes étaient pris par un groupement du même genre, la *Conférence du Mercredi* qui avait pour but, elle aussi, de faire étudier les problèmes de l'heure présente et d'exercer à la parole publique.

L'année 1899-1900 s'ouvrit à son tour sous les meilleurs

auspices. C'était l'année du changement de siècle. On s'interrogeait alors avec une nuance d'inquiétude sur ce que serait le siècle nouveau ; mais ces anxiétés qui agitaient les cœurs chrétiens et français et qui n'étaient pas sans fondement, s'apaisaient en partie sous l'influence des espoirs religieux auxquels l'annonce d'un jubilé conviait les âmes. Sans attendre jusque-là, Léon XIII voulait que le siècle s'ouvrît par une adoration solennelle et qu'à minuit même, ainsi qu'au jour de Noël, une messe fût célébrée dans toutes les églises du monde pour attirer sur le genre humain les bénédictions du Christ Rédempteur.

L'année inaugurée si religieusement, fut pour M. Dewaulle l'année du grand déchirement. Vers la fin de janvier, l'influenza dont souffrait M. le chanoine Durant se compliqua soudain d'une attaque d'apoplexie, et le 31, le vénéré malade dut recevoir les sacrements. Il les reçut avec la plus grande piété devant un certain nombre de professeurs. Il leur adressa quelques mots d'édification, en priant M. Dewaulle de les commenter et de les redire aux absents : « Vous direz à ces Messieurs qu'ils ne se désolent pas : il ne faut jamais se désoler quand on a l'espérance d'une vie meilleure. Vous direz aux enfants, demain, que j'ai voulu leur donner l'exemple en faisant le premier mon Adoration... J'accepte tout ce que le bon Dieu voudra pour que tous fassent demain et après-demain une bonne adoration. » Pendant quelques jours l'état du malade demeura stationnaire. Enfin le 7 février au matin il fut manifeste que le dénouement approchait. Tandis que M. Flahault récitait les prières des agonisants, M. Dewaulle adressait par intervalles au moribond les plus touchantes exhortations. Vers neuf heures et demie, dans un dernier soupir, M. Durant rendit son âme à Dieu. Les funérailles, qui eurent lieu le 10, furent un triomphe ; tandis que M. Flahault suivait le corps, en conduisant la famille, M. Dewaulle conduisait le corps professoral dont il était le chef. Il ne parla point ce jour-là, mais un mois plus tard, le 6 mars, à l'obit que demandait l'Association des Anciens Élèves et qui fut célébré

dans l'église des Rédemptoristes, il prononça, en proie à la plus vive émotion, l'éloge funèbre du défunt qu'il avait plus que tout autre estimé, aimé et servi. Il fit admirer en lui l'homme de la bonté, de la science, de la discipline; il rappela la grandeur de cette mission d'éducateur que Lacordaire et Montalembert avaient rendue à nouveau possible à l'Église de France et que M. le chanoine Durant avait remplie à Dunkerque dans une abnégation et un dévouement absolus.

A ce moment encore, la ville entière considérait M. Dewaulle comme successeur du vénérable défunt. On oubliait qu'il ne possédait pas le diplôme universitaire exigé par la loi française pour l'exercice de cette charge. En perdant M. Durant, l'Institution Notre-Dame des Dunes devait perdre encore celui qui depuis douze ans l'avait aidé à remplir sa lourde tâche, celui qui de fait en portait déjà presque tout le poids, et en qui l'Institution semblait déjà comme incarnée. Presque dès la mort de M. Durant, M. Dewaulle avait appris par une voie sûre que l'autorité diocésaine ne voulait pas placer à Dunkerque un supérieur légal distinct du supérieur effectif qu'il eût été. Il exerçait donc désormais toutes les fonctions de supérieur, mais il ne les exerçait que par intérim, et chaque occupation à laquelle il s'adonnait, avait pour lui, sans qu'il pût rien en dire, la saveur amère d'un adieu. Combien il ressentit cette amertume, il faudrait pour le comprendre, connaître parfaitement comme les professeurs et les élèves d'alors, et l'importance du rôle qu'il jouait à Dunkerque et la vivacité de ses sentiments. A cette affection débordante répondait de la part des élèves et des maîtres un attachement et une reconnaissance sans bornes ; aussi la tristesse fut-elle des plus vives quand ils apprirent que M. Dewaulle les quittait. Ils voulurent, en ces derniers jours qu'il passait au milieu d'eux, lui offrir un témoignage de leurs sentiments qui fut aussi un souvenir durable de ces belles années de sa vie, données au service de la jeunesse. Au nom du collège tout entier, mais dans une intimité qu'imposait à ce moment l'émotion de tous, quatre des plus

anciens professeurs de la maison vinrent présenter à M. l'abbé Dewaulle un calice de vermeil, orné de gravures à l'eau-forte, et dont la plaque portait les armes du Collège, celles de la section militaire et celles de Jeanne d'Arc, avec cette inscription : *A leur vénéré et regretté Directeur, les professeurs et élèves de Notre-Dame des Dunes* [1].

Voici le mot de remerciement que dès le soir M. Dewaulle fit lire dans toutes les études ; il est tout pénétré de l'émotion qui lui-même l'étreignait :

MES CHERS ENFANTS,

Je ne veux pas attendre le moment où je pourrai vous voir pour vous dire combien j'ai été touché lorsqu'en leur nom et au vôtre vos professeurs sont venus m'offrir votre souvenir. C'est le calice du divin honneur sacerdotal et de l'affection que vous avez voulu placer à côté du calice de la séparation prochaine. Je vous reconnais là vous les fils de mes meilleures années viriles, enfants de Notre-Dame des Dunes, section militaire au vaillant travail et aux fiers souvenirs, enfants de la Première Communion, enfants de la Congrégation, garde de notre drapeau que je laisse en bonnes mains, et vous ma famille de pénitents, et vous, membres de nos réunions musicales et chorales qui jetiez tant de vie sur nos fêtes et nos pacifiques expéditions ! Je vous remercie. Soyez bons, travailleurs et pieux toujours ! Soyez heureux et bénis ! Et donnez à votre supérieur et à vos maîtres la fierté que vous m'avez donnée.

La veille du départ, tous se réunirent une dernière fois autour de M. Dewaulle pour lui faire leurs adieux et entendre encore sa vibrante parole. Nous citons en entier le discours que lui adressa en cette circonstance, l'un des élèves de la Section des Écoles ; il caractérise à merveille l'influence éducatrice de M. Dewaulle, et il exprime avec émotion les regrets poignants qu'il laissait.

CHER ET VÉNÉRÉ MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Un devoir pénible nous rassemble aujourd'hui autour de vous. Les élèves de la Section militaire ne sauraient oublier tout ce que votre dévouement à leur égard leur impose de reconnaissance. Ils ne sauraient

1. *Souvenirs des années scolaires* 1898-1900, p. 42.

oublier que c'est à votre zèle éclairé et toujours prêt aux belles initiatives qu'ils doivent l'existence de la Section militaire. Vous y avez mis le meilleur de vos forces ; vous lui avez consacré la plus belle partie de votre vie; vous lui avez prodigué tous les jours l'inépuisable générosité de votre cœur.

Que de défaillances par vous relevées! que de douleurs adoucies et consolées ! que de blessures pansées et guéries !

Dieu et Patrie ! telle est la devise que vous avez inscrite en lettres d'or dans les plis de notre drapeau ; c'est aussi la devise que vous avez gravée dans nos cœurs et qui y restera toujours comme le résumé de votre enseignement parmi nous.

Dieu ! vous avez été son fidèle chevalier, sinon par l'épée, du moins par la plume et par la parole. Vous avez défendu sa cause et partout provoqué son amour.

Avec quelle ardeur vous nous parliez de la France ! Comme vous auriez voulu la voir toujours grande, noble et triomphante ! Comme vous aimiez ceux qui l'ont le plus servie et honorée ! Votre culte pour ses gloires les plus pures, vous l'avez communiqué à nos jeunes âmes. Jamais nous n'oublierons les exemples du général de Sonis que vous aimiez tant à mettre sous nos yeux. Jamais non plus nous n'oublierons la vaillante Lorraine. Les panégyriques par vous prêchés, sa fête célébrée à Dunkerque, son nom donné à la place du Collège restent comme autant de souvenirs du culte que vous lui avez voué et que vous avez su nous inspirer. Nous y resterons fidèles toute notre vie, et en songeant à Jeanne d'Arc, nous ne pourrons nous empêcher de reporter notre pensée vers celui qui nous en a inspiré la vénération et l'amour.

Plus tard, au milieu des luttes de la vie, si jamais nous étions sur le point de faiblir, l'image de notre bien-aimé directeur surgira devant nos yeux, sa parole ardente retentira à nos oreilles et montera jusqu'à notre cœur. Elle nous restera toujours comme un encouragement à l'heure du péril, et comme le plus précieux des réconforts au moment des épreuves.

Notre pensée, comme nos cœurs, vous suivra sur le champ nouveau qui s'offre à votre zèle d'apôtre. A notre tour, nous sommes persuadés que vos conseils, votre souvenir et vos prières suivront partout vos élèves de la Section qui conserveront toute leur vie, comme le plus ineffaçable souvenir de leur jeunesse, le bonheur de vous avoir eu pour père et pour directeur.

C'est le 25 mars que prenait possession de l'Institution, le nouveau Supérieur, M. l'abbé Decherf. M. Dewaulle lui remit avec émotion ses pouvoirs, adressa pour la dernière fois la parole aux élèves, s'avança vers le drapeau du collège qu'il baisa, puis il partit, les yeux pleins de larmes.

On ignorait encore où il se rendait. N'allait-il pas suivre l'attrait qu'il manifestait depuis quelque temps pour la vie dominicaine ? Personne n'eût été surpris de lui voir revêtir la robe blanche qu'avait illustrée Lacordaire et qui l'eût peut-être gardé au ministère de l'enseignement. Anxieux, on se taisait. Ce n'est qu'au début d'avril qu'on apprit la nomination de M. Dewaulle à la cure d'Auberchicourt. Alors enfin la presse parla et rendit à son action apostolique le juste tribut d'hommages que lui devait la ville de Dunkerque. Citons deux articles qui parurent, le premier dans le *Nord Maritime*, le second dans la *Croix du Nord* : l'un était d'un ancien élève, l'autre d'un professeur du collège. Ils se complètent l'un l'autre, et montrent bien l'unanimité de sympathie que M. Dewaulle s'était conciliée de la part de tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre.

Voici d'abord comment s'exprimait l'ancien élève qui se dissimulait sous le pseudonyme de Jean d'Anville :

M. l'abbé Dewaulle, directeur de l'Institution N.-D. des Dunes, est nommé curé d'Auberchicourt. Le départ de l'homme éminemment distingué qui fut, en ces dernières années, le collaborateur de M. le chanoine Durant, causera un grand vide à Dunkerque où la personnalité de M. l'abbé Dewaulle s'était affirmée avec un puissant relief.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être ses élèves et qui tous sont restés ses amis conserveront le vivant souvenir de ce maître à l'intelligence d'élite, à l'âme fortement trempée, au cœur pénétré de charité et de dévouement.

M. Dewaulle s'était révélé éducateur de premier ordre. Il réunissait avec un rare bonheur les qualités qui captivent le jeune homme. Ce qui frappait chez lui tout d'abord, c'était l'énergie morale qui débordait dans sa conversation, dans ses sermons, dans ses discours, cette énergie morale dont il nous donnait quelque chose quand il tendait vers nous sa main si largement ouverte, comme son cœur. S'il n'avait été prêtre, il eût été soldat : l'épée eut été aussi bien gardée par lui que la croix.

Le dévouement, le sacrifice étaient pour lui des nécessités, et volontiers le soir, si faisant son examen de conscience, il n'avait pas découvert un nombre suffisant de bonnes actions, il aurait dit comme ce personnage de l'histoire romaine : « J'ai perdu ma journée. »

Mais sa journée il avait soin de ne pas la perdre. Direction du collège, réception d'élèves, de parents d'élèves, d'amis personnels ou de la

maison, préparation de sermons, remplacement de professeurs malades ou en congé, que sais-je encore ? il menait de front ces besognes multipliées avec une facilité qui étonnait toutes les personnes de son entourage.

C'est que M. Dewaulle a une faculté d'assimilation remarquable, une puissance de travail peu commune et une mémoire extraordinaire. Il semble que chacune des impressions qu'il ressent se grave en lui d'une manière ineffaçable. Qu'on l'entende dans un cours, dans un sermon, ou qu'on s'entretienne avec lui dans une conversation particulière, on reste confondu de la somme de connaissances qu'il déploie, de la foule de souvenirs qu'il évoque.

Au contact de cette belle intelligence, combien de jeunes esprits se sont formés ! et à combien de collégiens hésitants devant l'inconnu de la vie, elle a lumineusement indiqué la voie à prendre, l'idéal à poursuivre !

L'idéal, ce fut toujours le flambeau qui guida M. Dewaulle sur le rude chemin du dévouement. Le directeur de l'Institution N.-D. des Dunes répétait souvent à ses élèves de ces paroles mâles et fières comme celles que Rostand met dans la bouche de ses héros et celles que l'éminent auteur adressait aux collégiens de Stanislas lors d'une représentation privée de *Cyrano*. Cet idéal planait sur les jeunes têtes avec le drapeau que M. Dewaulle fit remettre aux élèves et dont les couleurs joyeuses brillent dans les fêtes de la maison comme l'espérance radieuse, la foi en la jeunesse et en l'avenir.

La réputation de M. Dewaulle avait franchi les murs du Collège N.-D. des Dunes ; son éloquence de haute envolée s'était fait apprécier en plusieurs circonstances dans les paroisses de la ville et de la région, notamment à St-Éloi, où deux années de suite, à la fête de Jeanne d'Arc, il prononça le panégyrique de l'héroïne. On se rappelle combien l'élévation de sa parole, l'ampleur de son sujet et l'harmonie de son style produisirent d'effet sur l'auditoire qui se pressait sous les voûtes de notre vieille église.

En quittant Dunkerque, M. Dewaulle emporte les vifs regrets de tous ceux qui ont pu juger de la virilité de son caractère et de la noblesse de son cœur. Qu'il nous permette de lui présenter, au nom deses anciens élèves, l'expression de notre reconnaissance ; au nom de ses amis, l'assurance de notre constante affection ; au nom des uns et des autres les vœux respectueux de fécond ministère dans le nouveau poste où l'appelle la confiance de l'autorité diocésaine.

La *Croix du Nord*[1], après quelques mots personnels de son rédacteur, sur l'œuvre éducatrice de M. Dewaulle, citait

1. *Croix du Nord*, 12 avril 1900.

les passages suivants d'une communication que lui avait adressée un correspondant.

Les familles savaient qu'avec une instruction solide, leurs enfants trouveraient aux Dunes une éducation fondée sur des bases sérieuses : l'amour de Dieu, l'amour des pauvres, l'amour de la Patrie. Ce sont, de fait, les trois amours que M. Dewaulle chercha par tous les moyens à mettre au cœur de ses élèves.

Persuadé que le contact du jeune homme avec le vieillard leur est réciproquement bienfaisant, il se plaisait à le provoquer. C'est aux vieillards des Petites Sœurs des Pauvres qu'il conduisait les élèves les jours où l'on fêtait M. Durant ; c'est aux mêmes vieillards que chaque année il faisait servir un dîner par les Premiers Communiants ; ces jours-là, portant lui-même le tablier blanc, le sourire aux lèvres, la joie dans l'âme, il apprenait aux enfants comment on sert les pauvres du Bon Dieu.

A tout cœur bien né la Patrie est chère. M. Dewaulle faisait aimer la France. Avec quel enthousiasme, avec quelle ardeur il parlait à ses jeunes gens des gloires nationales ! Il ne les laissait étrangers à rien de ce qui touche aux intérêts du pays. « *Dieu et Patrie* », lisaient-ils sur leur drapeau. Pour Dieu et pour la Patrie, ils se faisaient un honneur de se ranger autour de ce drapeau pour en former la garde ; pour Dieu, plusieurs entraient, chaque année, au Séminaire ou dans les ordres religieux ; pour la Patrie, d'autres prenaient place aux écoles spéciales de St-Cyr et de Brest. Et M. Dewaulle, en qui sous la soutane du prêtre bat un cœur de soldat, se trouvait satisfait : il avait, à sa manière, servi son pays et son Dieu.

Que d'œuvres lancées ou soutenues par lui !

Un *Secrétariat du Peuple* mit chaque dimanche au service des pauvres des hommes dévoués qui les conseillent et se chargent de leurs affaires : M. Dewaulle n'est pas étranger à sa création.

Un *Cercle catholique* groupa place Jean-Bart les hommes et les jeunes gens dont les convictions religieuses ne pourraient pas facilement s'affirmer en d'autres cercles ; M. Dewaulle en fut l'un des promoteurs.

L'œuvre de l'*Adoration réparatrice* redevint chez les Dames Sacramentines ce qu'elle était autrefois.

M. Dewaulle lança la fête de Jeanne d'Arc et resta toujours l'âme du Comité d'organisation. L'on parle encore des panégyriques qu'il donna dans la chaire de St-Éloi.

Il contribua de tout son pouvoir à rehausser la splendeur des cérémonies religieuses : « Que c'est beau ! » disait-on au passage de ses *groupes historiques* aux grandes processions d'Arnèke, de Wormhoudt et de Dunkerque [1].

1 L'article fait allusion à la procession en l'honneur de N.-D. des Dunes

Les *Pèlerinages d'hommes* aux sanctuaires de Flandre l'avaient pour prédicateur. Des *jeunes gens* qui se réunissaient chaque semaine pour s'exercer à la parole publique l'avaient pour président. C'est en inaugurant, dimanche dernier, un cercle d'études dans un patronage qu'il termina son apostolat près de la jeunesse dunkerquoise, et si, comme on l'espère, un *Congrès de la Flandre catholique* est tenu à Dunkerque[1], c'est d'après un programme élaboré par lui que ses travaux se feront.

Dans le nouveau milieu où la Providence l'a placé, nous lui souhaitons un fécond ministère. Sa pensée se reportera parfois vers Dunkerque. Qu'il veuille bien se souvenir qu'il y a laissé des amis nombreux, des élèves reconnaissants, des collaborateurs qu'il rendit heureux !

---

qui se déroula dans les rues de la ville quand on fêta le centenaire de la levée du siège (Septembre 1893).

1. Ce congrès qui devait se tenir au mois d'août, et où Mgr Baunard avait accepté de parler fut en juillet renvoyé à l'année suivante; finalement il n'eut pas lieu.

CHAPITRE V

LA CURE D'AUBERCHICOURT (1900-1903)

LE VICE-RECTORAT DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE (1903-1910)

I. — Situation délicate de M. Dewaulle ; les pourparlers. — Le curé de mineurs. — M. Dewaulle nommé vice-recteur et chanoine honoraire. — Les adieux à Auberchicourt.

II. — A l'Université. — Panégyriques et sermons. — Monitions. — Les visites d'étudiants. — Les élites. — Former des âmes. — Études supérieures : doctorat en théologie. — Voyage à Rome : Pie X.

III. — Le rayonnement. — Les Carmélites ; leur expulsion. — Les institutions scolaires de la ville et du diocèse. — Prédications. — Sacre de Mgr Lobbedey. — Voyages à travers la France. — La crise.

La mort de M. le chanoine Durant avait soulevé pour M. Dewaulle un problème d'avenir qui préoccupait en même temps son éminent ami Mgr Baunard et l'administration diocésaine. La carrière de l'enseignement semblait fermée pour toujours à M. Dewaulle ; quelle est celle qui allait s'ouvrir devant lui ? Dès la mort de M. Durant, Mgr Baunard lui posait la question : « Cette mort, mon cher ami, ne va-t-elle pas apporter quelque changement dans votre destinée ? Je ne sais, ni vous non plus. Si elle avait pour effet de vous rapprocher de nous, j'y verrais la main d'une aimable Providence pour moi ». Mgr Baunard avait toujours caressé le rêve de ce rapprochement. Dès 1891, il avait écrit à M. Dewaulle : « Quand est-ce donc que nous pourrons vivre

l'un près de l'autre, et, s'il se pouvait, sous le même toit ? Faudra-t-il pour cela attendre l'éternité ? » Du moins en 1900 Mgr Baunard ne pouvait offrir à son ami le poste de Vice-Recteur auquel le prédisposaient ses talents d'éducateur et qui était pour lui la seule ascension possible dans cette même carrière de l'enseignement. M. le chanoine Henri Didio remplissait ces fonctions à l'Université Catholique avec beaucoup de distinction et de dévouement ; aimé des étudiants, il jouissait dans la région d'une très vive sympathie que lui valaient sa qualité de fils d'Alsace, sa parole chaude, son abord aimable et sa grande serviabilité. Bien qu'il eût déjà un certain âge, il paraissait jeune encore et de santé robuste. Mais si aucune charge universitaire ne pouvait être offerte à M. Dewaulle, ne se trouvait-il pas à Lille quelque grande aumônerie qui eût occupé son activité tout en le rapprochant de son vénérable ami, et en lui laissant des loisirs pour les prédications de surcroît dont son talent l'amenait à se charger ? C'est ce qu'il sembla quelque temps. L'aumônier des Filles de l'Enfant-Jésus, le vénérable chanoine Dhalluin, qui exerçait ces fonctions depuis quarante-cinq ans, sentait la vieillesse venir, et demandait un successeur éventuel qu'il pût initier lui-même à sa charge et qui fût son auxiliaire en attendant la mort qu'il devinait prochaine. Il désirait M. Dewaulle dont nul n'ignorait le dévouement et les vues profondément surnaturelles, et il avait intéressé à sa cause Mgr Baunard lui-même, lequel sans retard, transmettait ces propositions avec une complaisance marquée.

Lille, le 13 Mars 1900.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir la visite du bon chanoine Dhalluin, aumônier de la Maison-Mère de l'Enfant-Jésus. C'est à votre sujet, cher ami. Il a 77 ans et il ne voit presque plus. Il désire, il demande un digne prêtre qui le supplée d'abord, qui le remplace ensuite dans la grande œuvre de la Direction de cette maison de vraies filles de Dieu, de vraies servantes des pauvres; et par Lille, de la direction de la congrégation,

800 religieuses. Votre nom est présenté. Vous habiteriez avec M. Dhalluin qui est fort largement logé : un saint homme que vous aimeriez bien et qui vous paierait de retour. Il a écrit à votre sujet à ses filles de Dunkerque que vous évangélisiez quelquefois : j'ai lu leur réponse toute de désir. J'ai indiqué également M. X***. De Cambrai Mgr Monnier ne m'a pas répondu encore ; et il ne le pouvait faire, l'affaire étant pendante. Je le verrai ici à la Saint-Joseph.

Ce que je pense de tout cela, c'est que vous êtes dans les bras d'une Providence gracieuse qui vous prépare maternellement le lit de votre destinée, la plus utile, la plus sanctifiante, la plus appropriée que mon amitié eût pu rêver pour vous.

Combien j'en serais heureux ! C'est vous redire ma vieille affection bien fidèle. Au revoir !

Mgr Baunard vit en effet Mgr l'évêque de Lydda le 15 mars, lors de la fête patronale de l'Université Catholique. Mais il lui apparut aussitôt que l'administration épiscopale avait d'autres vues sur M. Dewaulle. D'ailleurs l'évêque ne les dévoila pas toutes ; il se borna à écarter le plan de M. Dhalluin et à toucher un mot à Mgr Baunard de l'Institut industriel que dirigeait à Roubaix M. le chanoine Vassart. Mgr Baunard garda la réserve sur ce projet nouveau, bien qu'il en fit part ensuite à M. Dewaulle. Surtout il exhortait celui-ci à s'en remettre complètement à la bienveillance de l'autorité diocésaine.

Lille, le 19 Mars 1900.

Je viens, mon cher ami, d'entretenir Mgr de Lydda à votre sujet. Si courte qu'ait été notre conversation, j'ai pu constater tout de suite que la demande qui avait été faite de vous pour l'Enfant-Jésus n'a pas chance d'aboutir au conseil épiscopal.

J'en suis réellement fâché, en raison de tout le bien que ceux qui vous connaissent sont en droit d'attendre de vous dans un poste qui me semblait si bien fait pour vous, comme vous pour lui. Il est vrai que je n'ai nullement grâce d'état pour en décider, et que l'affaire ressortit à de plus hauts juges. Je ne vois les choses peut-être qu'avec ces *illuminati oculi cordis* qu'on doit fermer, disent les sages, en matière administrative...

Mgr Monnier m'a touché un mot de l'Institut de M. l'abbé Vassart. Il estime que cette maison a de l'avenir, et il m'a semblé souhaiter que ce poste pût vous convenir. Pour moi, c'est l'inconnu

Le temps court, il y a urgence d'en finir. Comment cela finira-t-il ?

Tel que je vous connais et vous aime, cela finira par une lettre de vous, vous en remettant de votre destinée à la décision de l'archevêché. En somme, c'est ce qu'il y a de plus pratique et de plus chrétien, puisque c'est par ce chemin, le plus droit, que nous arrive le signal de la volonté de Dieu.

Aujourd'hui, outre Mgr Monnier, saint Joseph a été par moi saisi de votre affaire. Il la règlera, lui aussi, en conseil, au conseil de famille ; et Jésus et Marie en sont.

Je vous laisse dans leurs cœurs. Reposez-vous-y en paix : *in idipsum dormiam et requiescam*. Tenez-moi au courant de ce qui vous adviendra. Ce m'est une affaire personnelle, *celle-là*.

M. Dewaulle suivit le conseil judicieux et très surnaturel de Mgr Baunard. Il n'eut qu'à s'en louer. L'administration diocésaine appréciait trop les mérites de M. Dewaulle et compatissait trop à la peine que lui causait son départ forcé de Dunkerque pour lui proposer une charge trop lourde ou une situation ingrate. On avait écarté la demande de M. Dhalluin parce que la nature ardente de M. Dewaulle semblait mieux préparée au ministère actif près des hommes qu'à l'action discrète et à la vie recluse d'un aumônier ; de plus il ne semblait pas assez honorable après les fonctions qu'il avait exercées, et à son âge, de ne lui confier qu'un poste secondaire où il eût été son maître moins encore qu'à Dunkerque.

Mais en ce moment même, une cure importante venait à vaquer dans l'arrondissement de Douai. M. l'abbé Leclercq, curé d'Auberchicourt, plus tard doyen de Saint-Christophe à Tourcoing et honoré de la prélature romaine, venait d'être nommé doyen de Templeuve. La paroisse d'Auberchicourt qui comptait près de trois mille habitants, était considérée à bon droit comme une des meilleures de la région et avait toujours été confiée à des prêtres particulièrement remarquables ; on y parlait avec vénération de M. Samain qui l'avait dirigée durant dix-neuf ans avec zèle et prudence, et de M. Tréca, alors curé de Fresnes, dont on louait la douceur et la charité. La Compagnie des mines d'Aniche, qui avait ses bureaux et ses chantiers à Auberchicourt, était

favorable à la religion ; elle avait fêté son cinquantenaire en 1873 en l'église même de cette localité, et elle appuyait très efficacement les œuvres paroissiales. Des missions prêchées à Auberchicourt en 1883 et 1890, avaient été pour la religion un véritable triomphe. Le compte-rendu de la première, tel que le donne la *Semaine Religieuse* de Cambrai, faisait même remarquer que le succès vraiment extraordinaire, avait excité « l'étonnement et l'admiration des localités voisines. » Près de 1500 personnes s'étaient approchées des sacrements.

Dans cette paroisse, M. Dewaulle trouverait donc un beau champ à son zèle. Le ministère y serait laborieux, mais il aurait ses consolations et ses joies. C'en serait une très vive en particulier pour M. Dewaulle que de voir réaliser dans sa paroisse cette union cordiale des patrons et des ouvriers qui devenait de plus en plus rare et que personne pourtant ne considérait comme plus souhaitable que lui. Cette union dont son cœur s'applaudissait, il saurait la maintenir, voire même l'accentuer, et il n'aurait pour cela qu'à déployer sur ce nouveau terrain d'action ses qualités naturelles de tact et de délicatesse, encore avivées par douze ans d'un ministère difficile.

Il fut installé dans sa cure le Mardi-Saint, 10 avril, par M. le chanoine Dubus, doyen de Notre-Dame à Douai. Beaucoup d'amis l'entouraient et rien ne dut lui être plus sensible que la présence à Auberchicourt, malgré la distance, d'un groupe de professeurs de Dunkerque conduit par M. Decherf leur nouveau supérieur. Toutes les œuvres paroissiales étaient là, et au premier rang, les écoles chrétiennes tenues par les Frères des Écoles chétiennes et les Sœurs de charité. Mais à vrai dire, c'est la paroisse presque entière qui se pressait le long du cortège et qui remplissait l'église, avide de voir et d'entendre le nouveau pasteur dont la presse et la renommée redisaient à l'envie les louanges. Elle fut aussitôt gagnée par le charme de sa parole et la bonté qui rayonnait de ses traits. Quand il lui promit son

entier dévouement, elle comprit que ce n'était pas là un vain mot ; elle en eut d'ailleurs la preuve le jour même.

Sa première question, à Auberchicourt, avait été : Y a-t-il des malades en danger dans la paroisse ? Au sortir de la cérémonie, il alla immédiatement les visiter. Il y en avait deux. Il laissa cinq francs à chacun. Le soir tout le village le savait. Rendez-vous avait été donné à l'église pour le sermon de la Passion. Il y eut foule pour l'entendre. Son éloquence acheva de lui conquérir tous les cœurs. On n'eut qu'une crainte, celle de voir M. Dewaulle quitter trop tôt la paroisse, emporté par ses mérites vers de plus hautes destinées. Mgr Baunard le lui écrivait dès le mois suivant en ces termes cordiaux et pittoresques : « J'ai hâte de vous dire qu'Auberchicourt est enchanté de son curé, que les ouvriers disent : C'est notre homme ! mais qu'ils ajoutent en branlant la tête : On ne nous le laissera pas longtemps .... Enfin il leur parle divinement, et agit de même. -- C'est cette merveille de curé que je me permets d'embrasser comme s'il n'était qu'un simple mortel. »

La première impression ne se démentit pas, parce que les qualités de M. Dewaulle n'étaient pas de surface. C'étaient toujours le même abord accueillant, le même empressement à rendre service, la même délicatesse envers tous ses paroissiens sans distinction. Au cours d'une épidémie, il révéla la plus admirable abnégation, se prodiguant au chevet des malades avec un mépris absolu du danger. Il aimait lui-même raconter qu'au cours d'une de ses visites chez une malade, une bonne femme du peuple l'avait presque morigéné, lui disant qu'il n'avait pas le droit d'exposer sa vie, alors qu'il était si utile à toute la paroisse. Cette sympathie populaire était sa plus douce récompense.

Il se plaisait en particulier à la sentir dans ce qu'on appelle le Petit-Paris, c'est-à-dire le quartier des mineurs d'Auberchicourt. Il aimait beaucoup à visiter ces corons, et il y jouissait de la meilleure popularité. Il le remarquait surtout à la procession du 15 août dont le terme est le Calvaire

placé à l'extrêmité du quartier. Il ne manquait jamais de prendre la parole au petit reposoir que les mineurs avaient édifié au centre même de leur domaine. Il fallait l'entendre dire : « Mes braves gens du Petit-Paris ! »

Faut-il ajouter que la religion profitait de cet attachement des fidèles à leur pasteur ? Quand il entrait dans les maisons, on croyait, disait-on, voir avec lui « entrer le bon Dieu ». Sous sa direction les âmes chrétiennes s'épanouissaient : les indifférents eux-mêmes se rapprochaient de la religion de leur baptême, à laquelle la parole de ce prêtre donnait tant de charme, et dont sa vie manifestait mieux encore la sublime beauté.

Quant à lui, sa santé se ressentait en bien de la vie moins sédentaire qu'il avait désormais à mener, et bien que ses prédications à Auberchicourt et ailleurs[1] fussent fréquentes, il commençait à se remettre des fatigues vraiment surhumaines qu'il s'était imposées à Dunkerque. L'administration diocésaine, qui ne l'ignorait pas, crut même en 1902 qu'il avait recouvré assez de force pour pouvoir accepter à la mort de M. le chanoine Lejeune, la cure décanale de Saint-Maclou à Wattrelos. C'était peut être alors la paroisse la plus lourde du diocèse, tant par son étendue que par le caractère de sa population très pratiquante. M. Dewaulle crut prudent de décliner cette offre très honorable. D'ailleurs, il s'était très vite attaché à ce peuple d'Auberchicourt et il lui en eût trop coûté de le quitter sitôt pour qu'il s'y résignât aisément.

Cependant aux grandes vacances de l'année suivante (1903) quand une mort inopinée emporta M. le chanoine Didio, vice-recteur des Facultés Catholiques de Lille, l'unanimité de l'opinion fut telle pour le porter à cette charge et l'autorité diocésaine vit de façon si claire l'adaptation parfaite qu'il y avait entre ces fonctions et l'éminent éducateur qu'avait pleuré Dunkerque, qu'elle fit choix de lui de façon

1. Signalons surtout les sermons prononcés en la fête de Ste Renfroie, patronne de Denain, dont il devint dès lors le panégyriste attitré.

ferme pour les occuper. Cette fois, on ne se bornait plus à proposer. Quand Mgr Monnier lui écrivit, ce ne fut guère que pour l'en informer et lui dire que « c'était chose faite ». Comment M. Dewaulle se serait-il dérobé à une manifestation aussi claire de la volonté divine ? A présent, les desseins de la Providence se lisaient comme à livre ouvert. Dieu n'avait pas voulu que ses talents d'éducateur de la jeunesse demeurassent sans emploi. S'il avait permis son départ de Dunkerque, c'était pour l'amener, après un léger détour et un temps de repos, sur un champ plus vaste d'où son action devait s'étendre à toute la province ecclésiastique et même à la France entière. Mgr Baunard le lui disait en termes émus. Il avouait d'ailleurs que cette fois l'initiative de la nomination ne venait pas de lui ; il l'avait récemment demandé comme Supérieur du Séminaire Académique lors du départ de M. Cornu [1], mais l'insuccès de cette démarche l'avait empêché de revenir à la charge en la circonstance présente. Malgré cette réserve que les circonstances avaient imposée et en dépit de la retraite partielle qu'il avait prise à Gruson, depuis quelques mois [2], il souhaitait vivement voir M. Dewaulle entrer en ce Palais académique qu'il venait de quitter et y faire entendre souvent cette parole « vibrante et spirituelle, pieuse autant que vivante [3] », que l'Université avait entendue de lui l'année antérieure au jour de la fête patronale [4].

1. Fin Décembre 1902.

2. Ses appartements de Lille étaient occupés par M. le chanoine Rambure, Pro-Recteur, qui avec la plus grande déférence lui soumettait toutes les affaires importantes dont il préparait les solutions.

3. *Bulletin des Facultés Catholiques de Lille*, tome XXIII, p. 237.

4. Voici le thème et la division de ce *Panégyrique de Saint Joseph* : « Louez ainsi, Messieurs, celui qui fut le modèle d'une fidélité dont vous devez assurer le bénéfice et la bénédiction à votre vie ; fidélité intégrale puisque Saint Joseph a servi, dans la foi et le travail, Jésus venant en ce monde ; dans la générosité sacrifiée, Jésus persécuté ; puisqu'il a été dans l'humble soumission le témoin de Jésus enseignant. » Le discours fut imprimé. M. Dewaulle en termine la dédicace à Mgr Baunard par ces mots : « Je vous offre un peu de cendre refroidie sous laquelle reste pourtant une étincelle, une âme que vous avez formée, aidée, encouragée, aimée et qui ne l'oubliera jamais ! »

Voici cette lettre de Mgr Baunard :

Gruson, par Cysoing, 3 Octobre 1903.

MON CHER AMI,

Vous avez reçu hier ou aujourd'hui une lettre de Mgr de Lydda vous notifiant le choix qui avait été fait de vous pour le poste de Vice-Recteur de l'Université. Vous devinez mes sentiments ! J'entendais tout autour de moi votre cher nom prononcé par *toutes* les lèvres. Mais oserais-je vous arracher à votre paroisse que vous aimez, qui vous adore ? à votre avenir de curé que l'opinion appelle et désigne à chaque grand poste qui vient à s'ouvrir ? Précédemment, je vous avais bien demandé comme supérieur de notre Séminaire Académique : c'eût été si bon ! Enfin cette fois je désirais encore plus, mais j'osais encore moins : j'avais peur de trop penser à moi, à nous, et pas assez à vous, mon cher ami, à vous qui m'êtes tant ami !

C'est Mgr Monnier qui a pris l'initiative, qui devançant ma demande m'a prononcé votre nom, le même que je recueillais ici, qu'il recueillait à Cambrai dans tous les entretiens ; que j'avais dans le cœur, mais qui n'osait en sortir. Jugez de ce que j'ai répondu ! Vous voici donc, mon ami, appelé par l'autorité et par l'amitié en même temps. Douterez-vous cette fois que c'est par la voix de Dieu ?

Ah ! si seulement je n'avais pas 76 ans, si j'étais encore à Lille, sous le même toit que vous ? Mais c'est l'égoïsme qui parle. Vous, mon ami, vous n'écoutez que la voix du devoir. L'Université est en péril, en détresse ; l'ennemi la menace ; elle a besoin de vous, évidemment de vous. Notre-Seigneur vous veut là, sur le chemin de son Calvaire : vous serez le bon Cyrénéen. Et avec vous, nous monterons et nous irons jusqu'au bout.

Venez me voir un de ces jours... J'ai hâte de vous remercier et de vous embrasser dans les sentiments d'affection fidèle que je vous ai voués à jamais.

La lettre de Mgr de Lydda arriva plus tard à Auberchicourt que celle de Mgr Baunard ; elle était dans une note plus grave, mais non moins persuasive, et comme nous le disions plus haut, elle marquait une volonté nette de l'autorité diocésaine qui s'était assuré tous les consentements requis.

Cambrai, le 8 Octobre 1903.

MONSIEUR LE CURÉ,

Encore un sacrifice à vous demander ; votre cœur si généreux ne nous le refusera pas. Sans plus d'exorde insinuant, je viens vous dire que vous allez être nommé Vice-Recteur de notre chère Université.

Dès la mort de l'excellent et regretté M. Didio, j'ai parlé de vous au Conseil de Mgr l'Archevêque, et j'ai été heureux de voir que *tous* les membres de ce Conseil acclamaient la proposition. Lille et Arras ont accepté de même. J'ai reçu hier le gracieux assentiment de Mgr Williez. *Vox populi, vox Dei.*

Mgr Baunard, qui est enchanté du projet, vous dira ce qu'est le Vice-Recteur... Il est surtout le Directeur des étudiants ; sa mission est de les voir, de les surveiller largement, de les former à la vie vraiment chrétienne, de les prémunir publiquement et en particulier contre les dangers de leur âge, etc., etc.

Le bon Dieu vous a préparé dans les collèges à cet important ministère ; les trois années que vous avez passées dans le ministère paroissial n'ont pas été perdues à cet égard ; elles vous ont fait voir de plus près combien il est important d'avoir des chrétiens capables dans toutes les positions influentes.

Bref, vous êtes l'élu de Dieu ; c'est chose faite, et dès lundi vous pourrez vous mettre en rapports avec Mgr Baunard que vous allez rajeunir.

Dieu soit béni ! Qu'il vous donne sa grâce avec surabondance ! c'est par ce souhait que je finis, vous priant d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

† H. Monnier, év. de Lydda.

La netteté de ce langage, l'unanimité de l'opinion touchèrent profondément M. Dewaulle ; elles avaient d'ailleurs des complices en son cœur. S'il n'ignorait pas les difficultés de sa tâche, il n'ignorait pas non plus les succès dont il avait plu à Dieu jusque-là, sur des théâtres divers, de bénir son apostolat auprès de la jeunesse. Et ainsi ses craintes se tempéraient d'espoir. Malgré la peine qu'il éprouvait de quitter Auberchicourt, il s'inclina. Voici sa lettre à Mgr Baunard :

Auberchicourt, 11 Octobre 1903.

Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous présenter un curé très désolé et un Vice-Recteur très étonné », ai-je dit à Monseigneur l'Archevêque vendredi après-midi. Pour vous j ajouterai : « J'ai l'honneur de me redire plus que jamais votre fils très soumis et très aimant ! »

Mes gens ici ne savent pas encore la nouvelle et il est mieux qu'ils ne l'apprennent que le plus tard possible ; eux et moi, nous aurons de la peine à nous séparer. Puisque dans des temps mauvais et une situation

délicate ils aimaient et aidaient leur curé, atteignant moi-même un âge où la fatigue commence à venir, je m'étais fait à l'idée de finir ici docilement. Dieu ne le veut manifestement pas : vous, mon Père et Maître, les évêques mes Supérieurs, ceux qui me connaissent un peu, tous me veulent là-bas.

Il faut donc s'en aller.

Ce n'est d'ailleurs pas sans une douloureuse défiance de moi-même que je vais à ces fonctions que je ne connais pas et pour lesquelles je me sens si peu qualifié. Que j'ai besoin, en m'y rendant, de compter sur le Sacré-Cœur, sur tous, sur vous particulièrement qui avez été pour moi toujours un guide si tutélaire! Vous savez bien qu'au sacrifice qui se présente et que je ne refuse pas, Dieu le sait, il n'y a pour moi qu'une compensation : celle de vous retrouver, et de cela je remercie le ciel. Soutenu par vous, conseillé par vous, je me rajeunirai dans les souvenirs d'autrefois ; et puis, mon cœur s'y mettra puisqu'il ne vous a jamais quitté.

Je compte aller vous voir et demander votre bénédiction... Ce voyage de Gruson sera, j'espère, le réconfort avant le jour où éclatera ici la nouvelle. On ne sait rien encore et c'est mieux.

A Dieu, Monseigneur ! Croyez aux sentiments de profond respect avec lesquels je suis

Votre fils en N.-S. reconnaissant
L. DEWAULLE.

Peu de jours après, Mgr Hautcœur, chancelier de l'Université, qui appréciait la sûreté doctrinale de M. Dewaulle, obtenait de la Congrégation des Études la dispense du doctorat en théologie dont il avait besoin. Dès lors, la nomination fut rendue publique et aussitôt, Mgr Sonnois, qui semblait n'attendre qu'une occasion de ce genre pour reconnaître le mérite de M. Dewaulle, lui faisait prendre rang parmi les chanoines honoraires de sa cathédrale. L'installation eut lieu le 29 octobre. M. Dewaulle était promu en même temps que MM. Pannier, professeur à la Faculté de théologie, Boulay, professeur à la Faculté des Sciences et Looten, professeur à la Faculté des Lettres. C'est lui qui chanta ce jour-là la messe capitulaire. Pour honorer l'Université catholique dont il avait été le premier chancelier, Mgr Monnier voulut recevoir à sa table les nouveaux chanoines.

Depuis déjà quelques jours avaient eu lieu les adieux à

uberchicourt : Ils avaient été très émouvants. Du haut e la chaire, M. Dewaulle avait dit sa peine de quitter une aroisse où il avait rencontré tant de bonne volonté, et où pensait avoir réalisé quelque bien. Il avait rappelé comment e précieux concours lui avaient permis de travailler au locher, aux chêneaux, à la toiture, aux vitraux de l'église, 'en renouveler la décoration, d'y établir une grotte de ourdes et un Calvaire. Il avait rappelé surtout les fêtes eligieuses dont l'église avait été le témoin durant les années op courtes de son pastorat, et en particulier celles du ubilé et de l'ouverture du siècle. Puis il donna une sorte e résumé de ses enseignements et de ses conseils en com- ientant l'exhortation de saint Paul qui lui était chère · *Travaillez comme un bon soldat du Christ.* Le prêtre, disait-il, 'est l'ennemi de personne, et lui-même l'avait fait voir, ais il est l'ennemi du mal, de ce mal moral dont le démon ette sans cesse les semences jusque dans les meilleures terres. l mettait de nouveau en garde ses paroissiens contre les ctures énervantes, contre l'oubli du dimanche, contre esprit de contention et de division. Il y avait dans la aroisse des divisions fâcheuses qui pouvaient tourner au réjudice de la religion : une dernière fois, M. Dewaulle disait tous avec sa bonté chaude et communicative : « Mes bons mis, faites la paix [1] ».

Il quitta Auberchicourt le 23 octobre, et c'est à Lille qu'il édigea le dernier numéro de son *Bulletin paroissial.* Là ncore il remerciait et il exhortait avec émotion ; tout d'a- ord il faisait l'éloge de ses anciens paroissiens : « Mes chers mis, il y a parmi vous de bons cœurs en grand nombre, uxquels on peut frapper toujours avec la certitude d'en aire jaillir de bonnes et franches paroles, de bonnes actions, 'ingénus dévouements. Et que de belles âmes chrétiennes, ertueuses, effusives, généreuses, il m'a été donné de con- aître aussi sur votre terre ! A vous tous, j'adresse de mon

1. Ce conseil fut entendu et suivi ; les conséquences s'en font encore sentir.

nouveau séjour le plus affectionné salut ! » Il donnait ensuite ses derniers conseils sous cette forme cordiale, élevée et apostolique : « Aimons-nous, aidons-nous encore, ne fût-ce que par nos prières. — Rappelez-vous que l'on se trompe dangereusement en faisant passer les hommes avant Dieu, son corps avant son âme, le temps avant l'éternité. — A Dieu, mes chers amis, petits et grands, riches et pauvres. Dieu est partout ; la vie est courte ; ne manquons point le rendez-vous ! »

Les visites et les lettres que reçut M. Dewaulle lui prouvèrent hautement la sympathie dont il jouissait à Auberchicourt ; aucune, croyons-nous, ne lui fut plus sensible que celle de M. Lambert, maire de la commune, qui lui transmettait les regrets, les remerciements et les félicitations du conseil municipal, et voulait être en cela l'interprète de la population tout entière. La municipalité d'Auberchicourt n'était pas posée comme catholique, mais elle ne craignait pas de rendre hommage au dévouement du prêtre admirable qui venait de quitter la commune et dont la bonté attirante avait triomphé de toutes les résistances.

Auberchicourt, 18 Novembre 1903.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le conseil municipal d'Auberchicourt, réuni hors séance, envoie à Monsieur le chanoine Dewaulle, ancien curé d'Auberchicourt, l'hommage de son respect et se fait l'écho de toute la population pour le féliciter de l'avancement mérité qu'il vient d'obtenir.

Il le remercie du bien qu'il a fait pendant son court passage à Auberchicourt.

Par votre esprit large, tolérant et conciliant, vous étiez le centre vers lequel convergeaient toutes les espérances.

Le pauvre a toujours trouvé chez vous aide et assistance ; le malheureux, consolation et encouragements.

Par l'aménité de votre caractère, par votre simplicité, par votre commerce facile, par votre désir d'être agréable et de voir l'union et la paix dans le village, vous aviez conquis, sinon l'amitié, du moins l'estime de toute la population.

Votre souvenir restera longtemps parmi nous...

Ce souvenir dura en effet, et dure encore. M. l'abbé Dubrulle, successeur de M. Dewaulle, l'invita à plusieurs reprises[1] à dire encore au peuple d'Auberchicourt ces paroles qui trouvaient si bien le chemin des cœurs, et nous aurons à dire avec quelle touchante unanimité, à la mort prématurée de M. Dubrulle, les paroissiens d'Auberchicourt multiplièrent les instances pour que Monseigneur l'Archevêque leur rendit comme curé M. le chanoine Dewaulle, alors retiré à Bonsecours.

***

Dès la fin d'octobre, M. Dewaulle était à Lille pour recevoir les étudiants de l'Université, à la veille de leur rentrée. Ceux qui avaient connu et apprécié M. le chanoine Didio s'aperçurent bien vite que son successeur ne lui cédait en rien pour les qualités de l'esprit et du cœur ; après avoir joui de son entretien ils comprirent les raisons de cette vive sympathie que Mgr Baunard afficha pour M. Dewaulle dès la séance de rentrée, et cette unanimité de suffrages dont on leur parlait, qui avait contribué à le mettre à leur service. Sans retard, il leur parla. Le 23 décembre, la Faculté de Droit célébrait sa fête patronale. M. Dewaulle fut invité à donner à cette occasion le *Panégyrique de saint Louis*, et son discours fut remarquable de distinction, de délicatesse, d'élévation et de conviction chaleureuse. Il rendit hommage à son prédécesseur, puis au chanoine Jules Didiot récemment décédé et qui avait prêté durant de longues années à la Faculté de Droit le concours de sa haute doctrine ; puis il montra en saint Louis, un modèle de foi, de sagesse et d'esprit chevaleresque. Les anciens élèves de Notre-Dame-des-Dunes qui l'entendaient, reconnurent avec joie la parole ardente qui les avait autrefois transportés ; ils remarquèrent aussi que le talent de leur maître aimé s'était élevé et mûri ; durant ses trois années de pastorat, il avait acquis un degré supérieur d'aisance et de force, qui achevait de rendre son

1. En particulier à la fête de Ste Barbe, patronne des mineurs.

éloquence impressionnante et prenante. Ils y applaudirent peut-être davantage encore lors des triduums préparatoires aux fêtes pascales qu'il lui arriva d'ordinaire de prêcher, et dont les plans manuscrits sont, à notre avis, les plus parfaits et les plus riches que M. Dewaulle ait tracés. De ces sermons qui furent magnifiques et marquèrent l'apogée de son talent, nous regrettons qu'il n'y ait pas eu de sténographie. Les sermons que rédigea parfois M. Dewaulle étaient beaux et le paraissent encore, bien qu'écrits d'une main trop lente pour une pensée trop rapide : que ne dirait-on pas des sermons parlés, et surtout de sermons comme ceux-là, parfaitement préparés, bien que non écrits, où la précision du plan ne servait qu'à guider l'orateur sans gêner l'essor de sa pensée et sans nuire à la chaleur de ses mouvements? On peut dire de M. Dewaulle, sans forcer aucunement ses mérites, ce que l'on dit de tous les vrais orateurs : le lire n'est rien ; il fallait le voir et l'entendre. Il fit bon surtout de l'entendre alors. — Il ne se bornait pas d'ailleurs à ces sermons plus solennels ; souvent il allait selon l'inspiration de son zèle, prêcher à la messe du matin dans les maisons de famille, le dimanche ou les jours de fête. Il le fit souvent en dépit de la plus grande fatigue et toujours avec sa flamme ordinaire ; qu'il nous suffise de rappeler le sermon d'Ascension qu'il donna une année à la maison Saint-Louis, et au sortir duquel il cracha le sang [1].

1. M. Dewaulle voyait dans la Maison de famille une institution capitale de l'Université, par la sauvegarde du règlement qu'elle impose aux jeunes gens, par les bonnes amitiés qu'elle leur fait contracter, par le voisinage du prêtre qu'elle leur assure. Il tenait à donner aux Directeurs et aux Sous-Directeurs des trois Maisons de familles lilloises son concours le plus absolu en vue d'y assurer l'ordre et d'y intensifier l'esprit chrétien. Voici en quels termes il soulignait leur rôle et attestait son estime dans un article du *Bulletin des Facultés Catholiques* (Octobre 1905, p. 156) : « Il serait difficile de dire ce qu'il faut de tact, de dévouement, de mesure à ces prêtres d'élite que la confiance des supérieurs place à la tête des Maisons de famille, et qui doivent amener à bien vouloir des jeunes gens à l'âge où ils prennent possession de leur personnalité. Quelle tâche est la leur !... Leur part est grande, comme leur mérite, dans l'éducation de ces jeunes hommes en qui l'avenir devra trouver des professionnels distingués, des hommes bienfaisants et des chrétiens de marque. »

Non moins parfaits en leur genre, étaient les avis qu'il lui arrivait de donner dans les maisons de famille ou dans les salles de cours, soit à la veille des fêtes, à titre d'exhortation, soit dans certaines circonstances délicates, à titre de remontrance. Bien que M. Dewaulle fût doué d'un tact très avisé, d'une grande facilité de parole, d'un rare bonheur d'élocution, il ne se fiait jamais entièrement à son talent d'improvisation et avait soin de noter d'avance les principales idées, souvent même les phrases les plus importantes de ces recommandations paternelles. Il y était merveilleux. Comme autrefois à Dunkerque, dans ses lectures spirituelles, ou dans ses avis aux divisions, il était simple sans banalité, distingué sans recherche, éloquent sans boursouflure, pratique sans être terre à terre, précis, véhément, incisif sans jamais blesser ni froisser. Tel il avait été dès ses débuts à Valenciennes et à Bailleul, tel il restait dans son âge mûr. Son autorité de maître de la discipline ne s'affichait pas, bien qu'elle ne craignît pas de s'affirmer ; il tenait surtout à agir sur les âmes, en y excitant les sentiments les plus nobles, et il y parvenait. Quand les étudiants, au sortir d'une admonestation sévère de M. Dewaulle, se disaient avec un sourire : « Comme il parle bien ! », on aurait eu grand tort de croire qu'ils se bornaient à souligner un nouveau succès littéraire du Vice-Recteur. Ce n'était pas seulement l'élégance d'une parole sûre d'elle-même qu'ils avaient admirée ; c'étaient aussi la force d'une conviction, et la beauté d'une âme généreuse qu'ils avaient senties s'imposer à leurs âmes, et qui s'en étaient emparée comme sans résistance, en leur rappelant à eux-mêmes des sentiments endormis, en ranimant en eux les saints enthousiasmes dont la jeunesse ne demande qu'à vibrer. Ces conversions n'étaient pas toutes durables : de quel orateur, de quel saint obtiendrait-on pareil miracle ? Mais ceux mêmes qui ne semblaient subir son action que pour peu de temps gardaient de sa parole et de toute sa personne le souvenir le plus bienfaisant ; il leur avait révélé au suprême degré la sublimité et la beauté

du sacerdoce ; il leur avait fait comprendre ce qu'est la paternité spirituelle, et comment le prêtre peut être l'homme des âmes parce qu'il est tout d'abord l'homme de Dieu.

C'est la même révélation, et de façon plus intime et plus pénétrante encore, que les étudiants recevaient dans les entretiens et les visites de M. Dewaulle. Il ne se lassait pas de les recevoir et de les entendre ; et il leur faisait un accueil si gracieusement aimable, si chaudement paternel, si profondément surnaturel que bientôt ce maître devenait pour eux un confident et un père : « Combien lui doivent de n'avoir point senti leur énergie défaillir sur la route de leurs longues études ! combien ont trouvé auprès de lui aide et réconfort dans leurs détresses physiques, intellectuelles ou morales ! combien, entrés chez lui avec crainte, ont été émus jusqu'aux larmes par ses paternels avertissements, et sont sortis le cœur plein de reconnaissance pour celui qui avait su leur apporter la lumière et relever leur courage. Il prend les âmes, disait-on et avec vérité, mais c'est parce que lui-même donna son âme tout entière, à chaque instant et jusqu'à l'épuisement des forces de son corps [1]. » Il a confessé lui-même que souvent, surtout dans les périodes de rentrée, ses journées étaient de dix-huit heures. Qui l'aurait soupçonné à voir quand même son visage rayonnant et reposé, et sur ses lèvres ce bon sourire fin et doux où l'esprit le disputait à la bonté, sans parvenir à la vaincre ? « Au plus haut degré, il déployait une qualité aussi rare que précieuse et nécessaire pour mener à bien une œuvre d'éducation : le don de toucher les âmes d'une manière vigoureuse, sans cependant les froisser jamais. Dès le début de son ministère, il comprit les jeunes gens, leur ardeur bouillante et parfois inconsidérée, leur générosité trop souvent aveugle, les brusques retours d'enfantillage inévitables à la limite de l'adolescence. Et toujours sa grande délicatesse de cœur lui inspira l'indulgence dans la réprimande, le calme dans la

1. Chanoine Thamiry, *Les Facultés Catholiques de Lille*, septembre 1910, p. 130.

direction, la patience dans le conseil, en un mot cette bonté qui fit qu'on ne savait pas résister à son autorité [1]. »

Avec une souplesse que facilitait sa grande expérience des âmes, il savait se faire tout à tous et comprendre les natures les plus diverses. L'Université Catholique de Lille, à raison de sa Faculté de Médecine et de son École des Hautes Études Industrielles et Commerciales, recrute des étudiants à travers toute la France et jusqu'au delà des frontières. M. Dewaulle excellait à acclimater à Lille les jeunes gens qui n'étaient pas du Nord. Tout d'abord il les charmait par les paroles flatteuses avec lesquelles il les accueillait en louant leurs provinces, la Bretagne à la foi indomptable, la Normandie douce et réfléchie, le Midi à la vie exubérante, la Lorraine au patriotisme intense, le Centre patrie du recteur vénéré qu'il chérissait comme un père. Il aimait que les réunions de groupes provinciaux fussent animées d'une franche et saine gaîté. Il aimait à voir flotter leurs bannières dans les solennités académiques. Mais surtout il avait l'art de manier ces natures diverses, de les deviner derrière le voile dont parfois, à leur insu, les âmes s'entourent, de découvrir le point par où elles étaient accessibles, de trouver les paroles qui éveilleraient en elles un écho sympathique. Les âmes fougueuses ne le déconcertaient pas ; le cas échéant, il savait attendre ; au besoin il savait dompter ; plus souvent, et dès l'abord, il les avait captivées comme les autres par le prestige de sa force noble et douce. Les âmes molles ou légères, tentées de découragement, trouvaient en lui le plus encourageant des excitateurs. — Autrefois, à Dunkerque, quand il orientait vers le sanctuaire des vocations naissantes, il les portait vers les hauteurs en leur redisant le mot de Perreyve : « Pensez, mon cher enfant, pensez toujours aux âmes qui vous attendent ! » A présent, il n'était pas moins pressant. Un ancien étudiant a décrit ainsi dans l'*Escholier lillois* cette action

1. Chanoine Thamiry, *Les Facultés Catholiques de Lille*, Septembre 1910, p. 130.

irrésistible d'un éducateur habile à ranimer les cœurs et à leur rendre confiance en eux-mêmes : « Qui d'entre nous n'a été sous l'entière dépendance de sa personnalité puissante ? lorsque d'abord il passait dans un collège, nous étions enthousiasmés et conquis par sa prenante éloquence. La carrière si bien entrevue et si bien décrite par lui devenait l'idéal nécessairement atteint. On (s'en allait) au pays de la Bonté, de la Beauté, de l'Idéal généreux. On oubliait à sa parole qu'il n'est point de perfection sur la terre : on partait plein d'illusions. Et lorsque, quelque jour, l'étudiant s'apercevait que l'idéal conçu était trop élevé pour qu'un homme y puisse atteindre, lorsqu'il voyait le rêve passer, c'était encore à M. Dewaulle qu'il recourait... Quoi donc, mon cher petit, vous décourager ? Allons donc ; mais non, mais non. Vous êtes jeune et intelligent ; votre conduite est bonne ; vos professeurs sont contents de vous ; vous serez maître de la vie. Dieu vous a comblé de toutes ses grâces. Songez donc à votre père qui a mis en vous sa fierté et ses espérances ; à votre mère qui prie pour vous. Ils vous ont envoyé ici pour que vous soyez un homme, français sans peur et chrétien sans reproche. Alors donc, courage, mon petit, courage ; douter de vous serait douter de Dieu ! » Et le petit bleu, une larme en ses yeux brillants d'une fierté conquérante, quittait le Vice-Recteur du cœur plein la poitrine. Il se jouera maintenant des difficultés de la vie. — Miracle d'éloquence peut-être ou plutôt indomptable force d'un cœur qui se donnait sans compter [1]. »

1. René Dekeirel, *Adieux à notre cher Vice-Recteur* (*l'Escholier lillois*, janvier 1911). — Le jeune homme qu'il avait accueilli auprès de lui comme un fils a bien voulu nous communiquer les lettres reçues par lui de M. Dewaulle ; nous en extrayons les lignes suivantes qui dans leur brièveté font connaître également la nature et le ton des conseils qu'il donnait à la jeunesse : « J'aime à constater que tu aborderas l'existence, armé de principes sérieux, sage dans ta conduite, l'esprit fortement cultivé et bien distingué dans la tenue, comprenant bien que la vraie distinction n'est pas la pose, mais qu'elle est faite de simplicité, de vérité et d'élévation. Oui, va, mon petit, laisse les sceptiques, les blasés, les viveurs, les faux bonshommes ; ils ne manquent point, hélas ! à notre monde. Toi, sois loyal à Dieu ; souviens-toi de ton papa et de ta maman ; travaille ferme et espère vigoureusement. »

M. Dewaulle connaissait un à un tous les étudiants, et non seulement pour avoir lu leurs noms sur un registre, mais pour les avoir vus et revus, pour s'être entretenu paternellement avec eux de leur passé et de leur avenir, pour avoir provoqué leurs épanchements, excité leurs bons désirs, soutenu leur courage, au besoin réveillé leur conscience, ou subvenu avec autant de discrétion que de générosité à la gêne pécuniaire qu'ils lui confiaient parfois ou qu'il devinait chez eux. C'est ce qui lui assurait sur eux un véritable empire ; c'est ce qui lui valait la meilleure des popularités. Il ne comptait pas sur l'influence automatique de la règle. Pour le jeune homme, passionné d'indépendance, la loi est une gêne. M. Dewaulle la faisait accepter ; il en disait le rôle salutaire, et il montrait quelle grandeur il y a à s'y soumettre ; surtout il l'imposait par son ascendant aimé. Comme à Dunkerque, il savait être énergiquement sévère, mais il était avant tout supérieurement bon.

Et comme à Dunkerque aussi, il agissait sur la masse par les élites. Quand il recevait les meilleurs, ce n'était point seulement pour leur parler d'eux-mêmes, c'était aussi pour leur prêcher le devoir de l'apostolat, et pour leur dire de l'exercer premièrement parmi leurs compagnons d'étude. Il le recommandait avant tout, en particulier ou à la chapelle, aux membres de la Congrégation de la Sainte Vierge, et il avait soin pour cela de se maintenir en parfaite communion d'idées avec le Directeur de cette association pieuse, afin que l'identité des mots d'ordre fût impressionnante et que l'efficacité de l'action fût assurée par sa parfaite unité. — Il avait pris en mains le groupement de la *Communion réparatrice* fondé à une époque antérieure par M. le chanoine Jules Didiot, dont il avait dit « la haute et apostolique piété envers le Saint Sacrement ». Cette association réunissait des étudiants qui s'engageaient à communier une fois par semaine, en réparation des fautes commises dans toutes les Universités du monde, et M. le chanoine Jules Didiot, dans ses préoccupations intellectuelles très dignes d'un professeur de

théologie et d'un maître de la doctrine, avait voulu très opportunément que cette pensée de réparation portât spécialement sur les fautes commises par l'intelligence, que ces fautes fûssent des négligences ou des erreurs, que l'erreur fît tomber dans l'hérésie et le schisme, ou même dans la négation totale de la vérité religieuse. M. le chanoine Dewaulle, qui avait mêmes préoccupations et même zèle, se faisait un devoir d'encourager le plus qu'il le pouvait une association aussi utile, et plusieurs fois par an, il lui apportait l'excitation salutaire de sa parole chaude et entraînante.

C'est à lui aussi qu'on demandait de présider la réunion annuelle de clôture de cette école de conférenciers populaires qui s'appelait la *Conférence Jeanne d'Arc* et qui était l'une des élites agissantes de l'Université comme l'association de la Communion réparatrice en était l'élite de la vie intérieure et de la prière. En 1906 (1er juin) il terminait son allocution par ce mot emprunté à Jeanne d'Arc, et tout empreint de cette confiance en la jeunesse qui le rendait si sympathique : « Tout est vôtre, et tout sera vôtre, pourvu que vous le vouliez. »

Enfin ce sont encore des élites qu'il atteignait dans les Conférences de St-Vincent de Paul qui groupent les étudiants lillois. Il aimait trop cette œuvre pour ne pas y apporter volontiers, quand on l'en priait (et on l'en pria souvent), ses encouragements les plus vivants et les plus convaincus.

Partout c'est avec âme qu'il parlait, et c'est pourquoi ses paroles étaient si efficaces. Il était bien l'homme capable d'exciter, au milieu des persécutions qu'avait à subir l'Église, les saintes indignations de la jeunesse chrétienne et les fiers désirs de venger une Mère outragée. Devant lui, il n'y avait point place pour l'indifférence, l'esprit positif et égoïste, le respect humain. Il disait aux étudiants de Lille dans sa langue à lui, très forte et très poétique, ce que Rostand avait dit naguère avec son pittoresque tout méridional aux élèves du Collège Stanislas.

S'il fait nuit, battez-vous à tâtons contre l'ombre,
Criez éperduement lorsque c'est mal : C'est mal.
Soyez pour la beauté, soyez contre le nombre !
Rappelez vers la plage sombre
Le flot chantant de l'Idéal.

L'Idéal est fidèle autant que l'Atlantique :
Il fuit pour revenir, — et voici le reflux !
Qu'une grande jeunesse ardente et poétique
Se lève ! On eut l'esprit de critique :
Ayez quelque chose de plus !

Ayez une âme ; ayez de l'âme ; on en réclame !

C'est déjà supposer à un jeune homme l'enthousiasme des grandes choses que d'y faire appel ; rien ne l'honore et ne lui plaît davantage. Excité par cet appel confiant, il marche dans la voie où on l'oriente et il est reconnaissant à ceux qui l'ont jugé digne de servir et capable de se dévouer. Ainsi M. Dewaulle était aimé des étudiants, à proportion même de ce qu'il leur demandait et de ce qu'il obtenait d'eux.

Il ne jouissait pas d'une moindre faveur auprès des professeurs de l'Université, et des divers auxiliaires qui lui étaient adjoints dans sa grande œuvre éducatrice. Il ne formait avec eux qu'un cœur et qu'une âme, attristé de leurs deuils, heureux de leurs joies, empressé à les féliciter, avec sa bonne grâce exquise, du succès de leurs ouvrages ou du bonheur de leurs étudiants aux examens officiels. Au premier rang de ceux qui lui étaient chers, se trouvait le P. Dargent, de la Compagnie de Jésus, directeur de la Congrégation des Étudiants. Nous donnons ici une lettre que cet éminent religieux lui faisait passer à la veille du jubilé de vingt-cinq ans de prêtrise que célébrait alors M. Dewaulle (juillet 1905) ; elle montre l'entente parfaite qui régnait entre ces deux prêtres de grand cœur.

MONSIEUR LE VICE-RECTEUR,

Le Père G. V. P. à qui je viens de dire que vous célébriez demain votre vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce, me charge pour vous

de ses hommages, de ses vœux et de l'assurance de son religieux souvenir. Je m'unirai à vos noces d'argent en portant votre nom au saint autel.

Je vous adresse une hymne fort savoureuse « *in festo Sacerdotii D. N. Jesu Christi et omnium Sanctorum Sacerdotum* »[1], que vous pourrez ruminer par manière de méditation, en attendant que je vous en chante la mélodie fort expressive.

Faut-il pas que toute fête ait sa vigile ? et qu'est-ce que nous mettrions dans le calice où il verse son sang, si Lui-même ne nous tirait un peu de sang du cœur, en le perçant aux endroits les plus délicats ?

Je vous suis bien uni avec un respect reconnaissant et une fidèle affection

J. DARGENT.

Ce n'était pas seulement aux étudiants laïques que sa parole apportait le rayon de lumière et de chaleur. Bien que sa charge de Vice-Recteur ne lui donnât pas mission directe sur les élèves du Séminaire Académique, il voyait volontiers ceux d'entre eux qui lui rappelaient Auberchicourt ou Dunkerque, non pour la simple satisfaction d'évoquer devant eux de chers souvenirs, mais pour les encourager dans leurs études et leur vocation, et leur rappeler l'amour de l'Église dont ils devaient être les ministres.

Bref, il ne négligeait rien pour que ce grand corps de l'Université eût une âme, et une âme ardemment catholique ; il se dépensait sans compter à cette tâche, parce qu'il avait la conviction profonde qu'elle lui incombait de façon très spéciale, et, comme il arrivait d'ordinaire chez lui, les difficultés mêmes ne faisaient qu'exciter son ardeur.

Si absorbé que fût M. Dewaulle par l'apostolat de la parole, il trouvait le temps de lire. Il avait toujours été l'ami des hautes études, dans la persuasion que « si peu de science écarte de Dieu, beaucoup de science y ramène », que dans une société éprise du savoir humain, le prestige d'un chrétien, du prêtre surtout, est fait en grande partie de ses connaissances, et qu'enfin la science honore Dieu, parce que Dieu est vérité. C'est pour toutes ces raisons qu'il avait toujours

1. Cette hymne était empruntée aux offices propres de la Compagnie de Saint-Sulpice.

orienté vers l'Université Catholique les jeunes gens sur qui il avait influence et en qui il voyait des dispositions pour l'étude. Il n'avait garde de dédaigner pour lui-même la haute culture intellectuelle qu'il recommandait aux autres. Aussi le voyait-on se tenir très au courant des mouvements qui agitaient la pensée contemporaine et des tentatives plus ou moins heureuses qui se faisaient pour la concilier avec la doctrine révélée. Ses conversations comme ses discours prouvaient à la fois l'étendue de ses lectures et la pénétration de son esprit.

Quand il avait été promu à la charge de Vice-Recteur, Mgr Hautcœur avait obtenu pour lui la dispense du doctorat en théologie ; M. Dewaulle crut de son honneur et de son devoir, de ne devoir ce titre qu'à son travail. Pendant plusieurs mois il consacra ses veilles à revoir et à approfondir la théologie ; il s'exerça même avec un ami aux difficultés de l'argumentation scolastique ; puis en mars 1906 il se rendit à Rome. Le jury avait été convoqué au Vatican dans les appartements du Maître du Sacré-Palais, le P. Lepidi. La thèse écrite porta sur un sujet que les erreurs modernistes avaient rendu actuel : Jésus est le Verbe et le Messie ; donc il est Dieu. Dans une composition serrée à laquelle il n'avait pas consacré moins de sept heures, M. Dewaulle réfuta à loisir les Renan, Réville et Harnack, sans omettre de plus anciens adversaires, les Aloges, Paul de Samosate, Arius et Eunome [1]. C'était le 3 mars. Le 6, veille de St-Thomas d'Aquin, eut lieu l'oral, où les membres du jury dont le P. Lépicier général des Servites, professeur de dogme, et Mgr Penmarchi, professeur d'histoire, prirent plaisir à faire briller un candidat, si nettement au-dessus de la moyenne. « La collation du doctorat et la remise des insignes eurent lieu au Vatican, le lendemain ; le Pape en fut instruit ; il voulut offrir au nouveau docteur un anneau de prix, et au bas du portrait qu'il lui remit, il eut la gracieuseté d'y inscrire le titre dont M. Dewaulle venait d'être honoré: *filio meo canonico et doctori.*» Ce n'est pas

1. *Les Facultés Catholiques*, mars 1907, p. 44.

d'ailleurs la seule faveur que Pie X voulut accorder au Vice-Recteur de Lille. On était alors au fort de la persécution, au lendemain des expulsions de religieux et à la veille des inventaires. A la bénédiction autographe qui s'adressait à l'Université tout entière, Pie X avait voulu en joindre une autre spécialement destinée aux étudiants ; il demandait pour eux la grâce de « livrer avec courage et confiance les combats du Seigneur », *ut praelia Domini fortiter et confidenter sustineant.* Cette consigne toute militaire du vaillant pontife était de celles qui devaient le plus vivement toucher le cœur de M. Dewaulle. Il en fit placer la formule dans la salle d'honneur du Cercle. Elle était l'écho de son âme, toute vibrante d'indignation devant les attentats sacrilèges qui déshonoraient la France, et dévorée du désir de voir se lever partout une jeunesse ardemment chrétienne semblable à celle qui jadis sous les ordres de Charette et de Lamoricière avait combattu pour l'indépendance du vicaire de Jésus-Christ [1]. Théologien, il ne cessait pas d'être philosophe ; il le prouva en particulier par une Conférence d'extension universitaire qu'il donna le 8 février 1907 à Douai sur les *Lois* [2], et par une série magistrale de cours sur le même sujet qui furent inscrits l'année suivante au Programme de la Section des sciences sociales et politiques. A cette même section, il donna en 1909, cinq conférences très remarquables sur la *Famille*, sa constitution, sa fin, ses moyens, ses droits. Les vues de M. Dewaulle sur l'union de la science et de la foi, et sur les conditions morales du travail scientifique, trouvèrent leur expression la plus parfaite dans un *Panégyrique du B. Albert le Grand* qu'il prononça le 24 janvier 1909 à la fête patronale de la Faculté des Sciences. Mgr Baunard en loua le « charme

1. Voir dans les *Facultés Catholiques de Lille* (avril 1909, p. 54) le bel article de M. Dewaulle sur le livre du chanoine Lecigne : *Arthur Guillemin, lieutenant aux zouaves pontificaux.* — Cet hiver avait été marqué dans le Nord par l'inventaire des églises. Le 15 février 1906 l'église paroissiale de l'Université, N.-D. de Consolation, avait eu son grand portail fracturé, après deux heures d'efforts.

2. *Facultés Catholiques*, mars 1907, p. 44.

très puissant, très élevé », comme le cardinal Mercier y avait admiré « la richesse des pensées » et « la beauté du langage [1] ».

Le gouvernement intérieur de l'Université n'absorbait pas tout entière l'activité prodigieuse de M. Dewaulle. La vie très active qu'il menait ne lui donnait que plus de goût pour se tourner vers les asiles de la prière, en particulier vers ce Carmel tout voisin de l'Université, dans lequel Mgr Baunard saluait volontiers l'une des grandes sources de bénédictions célestes dont elle se voyait comblée. Mgr Hautcœur, aumônier du monastère depuis trente ans, mais accablé sous le poids de l'âge, avait prié M. Dewaulle de le remplacer dans cette charge délicate et de donner aux religieuses les instructions mensuelles. M. Dewaulle quittait donc parfois la jeunesse universitaire souvent bruyante pour le calme du cloître. Il sentait là son âme s'élever plus aisément dans les hauteurs, et après avoir exhorté les filles de Sainte Thérèse à la pratique de leurs austères vertus, il revenait à l'Université plus fort et plus chargé de grâces pour une tâche toujours importante

1. Puisque nous signalons ici la culture philosophique et théologique de M. Dewaulle, c'est peut-être le lieu de rappeler que l'autorité archiépiscopale, confiante en l'excellence de sa doctrine, l'avait placé au nombre des censeurs officiels des publications diocésaines. Voici en quels termes aimables, M. Dewaulle rappela plus tard, lors du jubilé de la *Croix du Nord* (1914), la charge qu'il avait eue vis-à-vis de ce journal, durant son séjour à Lille. Nous citons en entier cette lettre qui jette sa lumière sur la vie presque entière de M. Dewaulle : « Depuis sa fondation, j'ai été un abonné très assidu de la *Croix* que ma vieille mère, pendant plus de dix ans, a lue quotidiennement ; je me souviens de l'avoir entendue dire son peu d'estime pour Chapuzot, « garçon sans conduite », dont vous racontiez les aventures ! Chère bonne femme, qui ne voulait pour son fils que les bons principes : et la *Croix* l'aidait à me les inspirer.

» Curé à Auberchicourt, je me suis à mon tour servi de votre excellent journal pour faire aimer par mes paroissiens la bonne presse qui servait si bien leurs esprits et leurs mœurs, la religion et la famille.

» A Lille, j'eus l'honneur d'être votre censeur ; mais, contrairement au proverbe, cet honneur ne fut jamais une charge, grâce à la bonne doctrine de la Croix.

» Ici, par-delà la frontière, elle nous arrive, très attendue,

Comme un oiseau qui vient de France,

portant sur son aile les parfums choisis du pays et donnant aux exilés de vivre un peu la patrie !

» Combien, cher ami, et à quels titres délicats, je suis votre débiteur ! »

et souvent difficile. De leur côté, les religieuses appréciaient beaucoup sa direction et révéraient en lui « un conseiller prudent et un père très dévoué ».

Une des religieuses qui l'ont le mieux connu a écrit de lui : « Quand on approchait de M. le chanoine Dewaulle, immédiatement on sentait en lui l'apôtre. La moindre parole sortie de ses lèvres ou plutôt de son cœur, vous soulevait et vous transportait des misères de cette terre près du Cœur de Jésus. A son contact, on s'élevait presque à son insu, et ce qui aidait à cette ascension, c'était la profonde humilité qu'il laissait paraître en tout. »

Il était tellement dévoué à ces âmes saintes et tellement soucieux de leur perfection qu'il lui arriva de préparer pour l'une d'elles par écrit une série de vingt-quatre méditations. Il ne se peut rien de plus parfait et nous voudrions pouvoir les reproduire. Soulignons seulement un Commentaire du Pater, un chemin de Croix, et deux méditations, l'une sur le mot de sainte Thérèse : *Ou souffrir, ou mourir*, l'autre sur la parole de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : *Sais-tu, ma fille, ce que tu es et ce que je suis ? Tu es celle qui n'est pas, et je suis celui qui suis.* Ce ministère de M. Dewaulle auprès des Carmélites ne dura que deux ans. En septembre 1905, il fut interrompu par le retrait d'autorisation qui fut infligé à ces inoffensives religieuses, puis par leur expulsion qu'elles attendirent et subirent avec le plus grand courage. Comme elles l'attestent, M. Dewaulle « contribua beaucoup par sa chaude parole, son éloquence persuasive, pleine d'amour de Dieu, à maintenir la communauté dans l'atmosphère surnaturelle nécessaire » à ce moment difficile. Présent à l'attentat sacrilège, il eut la noble et fière attitude qu'on pouvait attendre de lui.

Il faut raconter avec quelque détail cette scène odieuse, car le souvenir ne doit pas s'en perdre : il est bon de songer souvent aux conséquences imprévues qu'entraînent parfois certaines formules d'apparence bénigne avec lesquelles les ennemis de la religion abusent même les croyants les plus

clairvoyants. Mais laissons la parole à Mgr Baunard lui-même, qui, dans le bulletin des *Facultés Catholiques*, a fait en termes émus le récit de cette scène indigne, et bien mis en relief le rôle de son Vice-Recteur très aimé [1].

« Dans l'éloignement que commande à cette heure (à Mgr Hautcœur) le soin de sa santé, il avait choisi et laissé là, pour être son lieutenant, M. le chanoine Dewaulle. Notre bon et cher Vice-Recteur était bien l'homme, le prêtre, de qui le caractère, le dévouement, l'ardeur de foi, la forte et haute parole, pouvaient le plus énergiquement revendiquer le droit de son ministère sacré, l'honneur de la religion, et exprimer la douleur de l'Église et la nôtre à tous, dans des termes où tout est mesure, élévation, autorité, noblesse [2].

« C'est lui que j'aurais voulu voir nous écrire l'heure d'histoire qu'il vient de vivre. Il nous aurait dépeint ces attentes, ces ténèbres, cette invasion à coups de hache, l'apparition des exécuteurs, la grandeur d'âme des Filles du Carmel ; la fière et intrépide attitude de la trentaine ou quarantaine d'inoffensifs protestataires, contre lesquels on avait mobilisé et mis en ligne 150 agents en armes et 50 gendarmes à cheval !

« Encore moins terrible, semble-t-il, s'annonçait au dedans cette bataille rangée contre une poignée de douces et humbles filles, de qui la Mère venait de dire à M. l'Aumônier : « Nous n'avons pas la prétention d'arrêter la violence. Ce n'est pas pour autre chose que pour la sainteté du Droit avant tout, que nous résistons et résisterons jusqu'au bout ! »

« M. Dewaulle était là, restait là [3], pour un ministère plus

1. Voir aussi Mgr Baunard, *Vingt années de rectorat*, p. 392-395.

2. « L'Université devait être là et elle y fut. Elle y aurait été tout entière, si nos étudiants n'eussent été en vacances. Du moins y fut-elle représentée grandement, noblement et vaillamment. Dès l'alerte du jeudi, on put y voir, pendant six heures d'une pénible mais patiente attente, nos professeurs et élèves alors présents à Lille, en tête desquels je salue M. le député Groussau, MM. Duthoit, Lecigne, Lemière, Dhalluin , MM. Douvrin, Cardon, Henri Barbry, président de la jeunesse catholique, d'autres encore que je voudrais connaître, pour les inscrire tous à ce tableau d'honneur. »

3. Il était resté agenouillé devant le Saint-Sacrement toute la journée du 14 septembre et toute la nuit qui précéda l'expulsion. C'est après la messe à laquelle les religieuses communièrent que le commissaire se présenta.

auguste encore. De par sa fonction d'aumônier, le Saint-Sacrement lui était confié ; il en avait la garde, avec le devoir de le soustraire à la réclusion ou à la profanation. Il s'avança vers le commissaire, et prononça ces simples mots, calmes et forts :

MONSIEUR LE COMMISSAIRE,

Prêtre du diocèse de Cambrai, actuellement aumônier de ce monastère, j'ai reçu de mon Archevêque la mission de veiller ici sur le Saint Sacrement par un mandat régulier, particulièrement dans les circonstances présentes.

J'obéis donc à mon chef et à un religieux devoir, lorsque je demande d'obtenir le temps d'emporter de chez lui mon Maître et mon Dieu, avec le regret intense de voir traiter aussi durement Celui qui est bon pour tous, et qui fut le modèle des vrais citoyens, rendant à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu.

Vous savez, Monsieur le Commissaire, mes titres, mon devoir et le Dépôt sacré dont je suis responsable devant ma conscience et mes supérieurs.

« L'aumônier, revêtu de ses habits sacerdotaux, put enlever et emporter son divin Trésor, sur sa poitrine, sous le voile. Très convenablement d'ailleurs, le commissaire le précédait pour lui montrer les issues libres lorsque, se détournant pour éviter un obstacle, le prêtre se trouva face à face avec le liquidateur.

« Ici un trait, une parole, une scène à enregistrer, à recueillir : l'histoire les retiendra.

« Ce liquidateur, que l'ancien professeur de philosophie et directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge retrouvait là, à cette besogne, vingt ans après, c'était son ancien petit congréganiste du collège Saint-Joseph. Ils étaient donc là, tête à tête, presque poitrine contre poitrine, le bon Dieu entre eux deux : la Providence l'avait voulu. A cet instant, le maître si bon, si aimé jadis, regardant et reconnaissant son malheureux enfant : *Charles, vous ici !* A ces trois mots, une réponse éclata en paroles de vraie fureur. Et pourtant, pourtant, ces mots de douloureux rappel n'étaient-ils pas le fidèle écho de ceux qu'au premier soir de sa Passion, le bon

Maître faisait entendre au disciple qui, pour quelques deniers, venait se saisir de lui, à la tête d'une troupe armée, dans les ténèbres ? Et, en vérité, ne croirait-on pas que c'était Lui encore, lui Jésus présent, lui porté là par son prêtre, qui proférait de là cette même plainte terrible et douce : *Amice, ad quid venisti ?*

« Une dame chrétienne du voisinage, Mme Faucheur, eut l'honneur incomparable de recevoir la première chez elle le divin Expulsé. C'est là que se forma le cortège qui le conduisit à l'église du Sacré-Cœur. Le jour commençait à paraître. Arrivé au sanctuaire, avant de déposer dans le tabernacle l'Hostie qu'il portait devant lui, le chanoine Dewaulle, se tournant vers les proscrites, leur adressa ces paroles suprêmes de consolation, de remerciement et d'adieu :

MES CHÈRES SŒURS,

Bien que le moment ne soit pas aux discours, permettez-moi de vous féliciter pour le courage que vous avez montré devant la persécution. Jésus-Christ, que je porte en ce moment sur ma poitrine, a souffert le premier pour son peuple : il faut que vous aussi sachiez souffrir pour lui, et vous avez montré que vous le saviez faire. Le Carmel de Lille s'est fondé le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, et c'est en ce même jour que vous avez commencé votre agonie sereine.

Mais nous avons confiance en cette Croix qui, après être tombée, s'est relevée et a dominé le monde.

Je vous remercie pour la France, car vous avez montré que les femmes de France d'aujourd'hui sont dignes des femmes de la France du passé.

Merci aussi pour la ville de Lille à laquelle vous avez fait tant de bien.

On pourra bien vous en chasser, on pourra vous exiler d'un misérable coin de terre, mais ce qu'on ne peut faire, c'est vous exiler du Cœur de Jésus-Christ.

« L'église se remplissait. Après la bénédiction, le *Parce Domine* fut chanté à pleine voix pour implorer le pardon du ciel sur le malheureux pays où de pareilles horreurs sont devenues journalières. Puis les religieuses, chacune accompagnée de sa dame d'honneur, et suivies d'une grande foule qui les acclamait, se rendirent à la gare pour le train de Belgi-

que, où l'aumônier les allait présenter et confier à Monseigneur de Tournai. »

Les Carmélites de Lille n'oublièrent jamais ce qu'il avait été pour elles en ces pénibles circonstances ; un lien s'était formé, créé par une souffrance supportée en commun. De son côté il ne les oubliait pas et jusqu'au bout, il s'imposa d'aller de temps à autre les voir et les encourager : « Sur la terre étrangère, les visites de leur ancien aumônier étaient toujours pour elles un souvenir de la patrie, une consolation, un pieux réconfort, une paternelle assistance. »

Si M. Dewaulle avait la plus haute estime pour les saintes religieuses, filles de sainte Thérèse, il ne témoignait ni moins d'attachement, ni moins de dévouement aux courageux et modestes fils de saint François, qui dans leur église de la rue Mazagran évangélisent avec tant de succès toute une portion du populeux quartier de Wazemmes, en particulier les Flamands qui habitent les paroisses de St-Pierre-St-Paul, St-Joseph et St-Benoît Labre. Comment M. Dewaulle qui était membre zélé du Tiers-Ordre franciscain, aurait-il refusé son concours à ces zélés religieux, en particulier au vénérable P. Firmin, leur supérieur si populaire ? Il prononça à Lille plusieurs panégyriques très éloquents de S[t] François qui montrent combien il avait pénétré l'esprit du *Poverello* d'Assise.

Dans son ministère extérieur, M. Dewaulle demeurait d'ailleurs avant tout l'apôtre de la jeunesse. Personne n'ignorait dans le diocèse le don qu'il avait pour lui parler. Aussi les supérieurs des nombreux Collèges catholiques du Nord se disputaient pour leurs distributions de prix l'honneur de sa présence, tant ils désiraient assurer à leurs élèves le profit et la joie de ces allocutions vibrantes que la jeunesse lui inspirait toujours. Les Institutions de Lille lui devaient davantage encore, car elles obtenaient son concours même en d'autres circonstances, moins solennelles, il est vrai, mais qui n'attiraient pas moins sa piété, parce qu'elles lui permettaient de traiter à la chapelle des sujets proprement religieux.

Avant tout, semble-t-il, il aimait l'École des Arts et Métiers ou Icam, que dirigeait comme Supérieur son savant et excellent ami, M. le chanoine Stoffaes, et où il voyait parmi les professeurs plusieurs de ses anciens élèves de Saint-Joseph. Mais il n'oubliait pas le collège Saint-Joseph lui-même dont l'actif supérieur, M. le chanoine Delbroucq, ancien élève de la maison lui aussi, aimait à se dire son disciple très affectueux et très reconnaissant. Une double raison l'attirait à l'École Jeanne d'Arc, dont le seul vocable plaisait à son cœur, et où il retrouvait un vieil ami en la personne de M. le chanoine Mollet : il devait, entre autres sermons, y prêcher le jubilé sacerdotal de l'éloquent et dévoué supérieur. Et comment enfin n'aurait-il pas témoigné la plus vive sympathie aux Frères des Écoles chrétiennes injustement attaqués à Lille même, puis exclus, par une loi sectaire, du droit d'enseigner ? Il leur prouva son attachement, son admiration, ses regrets, en prenant la parole au Pensionnat St-Pierre, puis devant l'Association des Anciens Élèves des Frères. Ce dernier discours fut si beau qu'il excita l'enthousiasme de Mgr Baunard : « Je reçois votre allocution à l'*Association des Anciens Élèves des Frères*. Je viens de la lire ; c'est superbe. J'écris à M. Salembier pour qu'il en dise et qu'il en donne quelque chose dans le numéro de la Revue en août. C'est un généreux vin de chaleur et de force. Il faut qu'on le boive !.. »

Aucune œuvre ne réclamait en vain la parole de l'infatigable orateur. A Lille comme à Dunkerque, chaque invitation était pour lui comme un appel de Dieu auquel il aurait considéré comme une faute de ne pas répondre. Et l'on n'aurait su dire laquelle avait sa préférence, tant les nobles sentiments le pénétraient et semblaient tous avoir chez lui, quand il les exprimait, la préférence et la priorité. Œuvres charitables et sociales [1], œuvres militaires, œuvres eucharistiques [2] faisaient

1. Citons surtout les Panégyriques de Sainte-Anne prononcés à plusieurs reprises devant la corporation féminine de ce nom dans la Basilique de N.-D. de la Treille.

2. Il faut rappeler surtout les triduums d'adoration prêchés à Saint-André de Lille, à Saint-Pierre et à Notre-Dame de Douai.

appel à lui avec une égale avidité, et toujours il était prêt, toujours il acceptait de porter où on le demandait le ferment divin qui soulevait son âme. S'il nous est permis d'évoquer dans cette biographie un souvenir personnel, nous dirons comment au plus fort de ses occupations, il consentit à se rendre à Tourcoing à la prière des Oblats du Saint-Sacrement et de leur aumônier pour donner, dans l'église St-Christophe, le sermon annuel des Œuvres eucharistiques, et comment il tint sous le charme de son éloquence à la fois très substantielle, très haute et très émue, un auditoire habitué aux plus belles paroles et qui n'avait jamais entendu plus de doctrine unie à plus de flamme, plus de distinction littéraire unie à plus d'ardeur apostolique[1]. Au sortir de ces triomphes, comme jadis Lacordaire, M. Dewaulle se dérobait aux félicitations, aux remerciements et regagnait en toute hâte, le Rosaire à la main, sa tâche habituelle, en demandant pardon à Dieu de n'avoir pas été pour lui un meilleur interprète.

En 1907, il assuma la fatigue d'un grand Carême à Saint-Maurice de Lille. Il y parlait trois fois par semaine. — Quand son ancien condisciple et confrère, M. le vicaire général Lobbedey fut élu évêque de Moulins, il ne voulut pas d'autre orateur que M. Dewaulle pour la grandiose cérémonie de son sacre. En cette occasion, plus que jamais, M. Dewaulle montra son à-propos et sa délicatesse ordinaires, l'amour profond de l'Église et de la France qui l'animait toujours. On remarqua de façon spéciale les phrases émues qu'il voulut consacrer à la Flandre maritime dont il avait été l'apôtre, et où Mgr Lobbedey avait vu le jour. Très préoccupé de la liberté de l'Église que menaçait la persécution, et des doctrines hétérodoxes qui visaient à en altérer le dogme, M. Dewaulle ne pouvait manquer, au sacre d'un évêque, de dire ce que l'Église attendait avant tout de ses pontifes.

1. A l'Université même, il eut l'initiative de la plaque de marbre rouge qui fut le 3 juillet 1910 posée dans la chapelle de la maison de famille Albert le Grand pour commémorer le premier congrès Eucharistique international qui s'y était tenu en 1881.

Voici ce passage où s'expriment bien toutes les inquiétudes qu'éprouvaient alors les meilleurs esprits et qui montre en M. Dewaulle la fermeté et l'intégrité de la foi traditionnelle comme ailleurs apparaît surtout la bonté conquérante et compatissante de son cœur.

Reine et mère mendiante, demain peut-être, l'Église frappera à votre porte et vous tendra la main avec ce cri suppliant : « Un morceau de pain, votre obole, pour l'amour de Dieu, des âmes et de la liberté ! » Mes frères, refuserez-vous de donner ?

Et si c'est votre influence, votre concours, votre action, votre peine qui vous sont demandés, pour le Culte divin, le Catéchisme, l'École, les Œuvres, refuserez-vous de donner ?

Non, vous parerez, fidèles catholiques, aux indigences, aux menaces extérieures dont je parlais il y a un instant : *Foris pugnae.*

Mais pour nous sauver de nos angoisses intimes, *intus timores*, pour assurer notre résistance dans la foi une et inébranlable, Messeigneurs et mes Pères [1], il n'y a que vous ! et sans aucun doute vous vous souviendrez que la plus haute expression du Pastorat est le Doctorat, comme la charité de doctrine surpasse toute charité.

Semblables au lion prophétique « qui se tient nuit et jour sur la tour du guet »[2], vous rassurerez et défendrez vos ouailles, assaillies par toutes les entreprises de l'erreur qui parle, écrit, séduit, menace. Vous affermirez, dans leurs luttes, les anciens du sacerdoce, témoins attristés de tant de ruines et des menaces de demain. *Instabunt tempora periculosa* [3]. Vous garderez paternellement nos jeunes frères, s'ils se trouvaient davantage attirés par les nouveautés suspectes et l'esprit inquiet du siècle, entraînés plus facilement à des spéculations aventureuses...

Le premier dépôt confié à votre épiscopat, le jour du sacre, fut l'Évangile. Il appartient donc à votre auguste ministère de nous montrer la révélation revêtue de toutes les évidences de l'autorité ; et de revendiquer pour notre acte de foi la dignité d'un véritable acte intellectuel dans son sujet, notre esprit, dans son objet, la parole divine, dans ses procédés d'application rationnelle [4]. Notre foi est une grâce et une vertu ; elle est aussi une science.

Vous nous ouvrirez les Livres sacrés dont l'étude attentive, comparée,

1. M. Dewaulle parlait devant Mgr Lobbedey, évêque de Moulins ; Mgr Monnier, évêque de Lydda, prélat consécrateur ; NN. SS. Williez, évêque d'Arras ; Deramecourt, évêque de Soissons ; Meunier, évêque d'Évreux. — C'était le 26 août 1906.

2. Isaïe, XX, 8.

3. II *Tim.* III, 1.

4. S. Thom. *Sum Theol.* II, II. q. 1 et 2.

sans philosophie préjudiciable ni système révolutionnaire, tourna toujours à l'honneur de la vérité chrétienne. Votre haut enseignement assurera à la substance de l'Évangile ses docteurs authentiques et autorisés.

Héritiers des premiers témoins et des fondateurs de notre foi, votre succession ininterrompue, Messeigneurs et mes Pères, nous rappellera à la réalité de nos origines et attestera que nous ne sommes point les fils de la légende, mais que nous sommes nés en plein soleil de l'histoire ; que nous ne sommes pas issus d'une évolution psychologique, mais de la révélation divine.

M. Dewaulle dépassait même les frontières de la province ecclésiastique. En 1904, à la prière de Mgr Baunard, il alla prononcer un Panégyrique de Jeanne d'Arc à Paris dans l'église des Carmes, à la réunion générale des Instituts catholiques. D'avance, M. Dewaulle avait dit son émotion de parler dans la chapelle des Prêtres-Martyrs, de Jeanne d'Arc, sur la délégation de son Recteur et dans une circonstance aussi solennelle. Il fut des mieux inspiré, et l'émotion même qu'il avait appréhendée le servit. Ce discours, qui fut imprimé, est à coup sûr, un des plus parfaits qu'il ait prononcés et l'on comprend les félicitations qu'il lui valut de la part du cardinal Perraud et du cardinal Couillié ; comme de juste, Mgr Baunard y ajoutait les siennes : « Vous avez parlé en vrai maître, disait-il, de notre grande et sainte *Pucelle d'Orleans*. C'est d'un bout à l'autre d'une inspiration très haute, d'une belle langue tout à fait *vôtre*, forte, pleine, vivante et vibrante. »

Dès 1904 aussi, M. Dewaulle avait pris, comme ses prédécesseurs, le bâton de pèlerin pour aller redire à travers la France les gloires de l'Université Catholique de Lille et les services multiples qu'elle peut rendre au pays entier, surtout par sa Faculté Catholique de médecine. M. Dewaulle qui s'était mis en route pour ce long voyage, avec une pointe de mélancolie, ne tarda pas à voir ses sentiments complètement changés, tant il éprouva de joie patriotique à mieux connaître la France, et de consolation religieuse à voir sa mission comprise et honorée. Il était difficile d'ailleurs de mieux la

remplir qu'il ne faisait. Quand il parlait de la nécessité d'un haut enseignement catholique, il développait l'une de ses idées les plus chères, et rien qu'à le voir et à l'entendre, les supérieurs de collèges ecclésiastiques acquéraient cette persuasion que leurs fils envoyés à Lille y trouveraient une formation morale non moins heureuse que leur formation intellectuelle.

Capable de gagner à l'Université catholique de Lille les plus précieuses sympathies, il était naturel que M. Dewaulle fût désigné le cas échéant pour la représenter dans les cérémonies officielles ; c'est à ce titre qu'il se rendit aux fêtes jubilaires de l'Université de Louvain (9, 10 et 11 mai 1909). Le compte-rendu des fêtes donne le texte de la belle adresse qu'il y porta, signée de son nom et de celui du recteur d'alors, Mgr Margerin.

« Mon vieil ami, ne vous exténuez pas ! » lui écrivait un jour Mgr Baunard, en le félicitant de son prodigieux labeur. Mais M. Dewaulle ne savait pas se ménager, et à vrai dire ses meilleurs amis ne le lui permettaient guère. Très vite il commença à ressentir une lassitude extrême, au lendemain des rentrées de novembre. En décembre 1907 il écrivait à un ami : « Je ne dirai pas que je suis en santé parfaite, mais cela va suffisamment pour mes obligations. Si je pouvais trouver un instant de cesse ! mais ce ne sera point pour ce monde, je crois ! » En juin 1908, il dut accuser au même correspondant une fatigue plus intense : « J'ai été fortement éprouvé, au point de vue de la santé dans ces derniers temps ; la fatigue en est cause, le repos s'impose maintenant. Je vais bien, mais je suis astreint encore à une demi-retraite qui coûte à un vieux soldat comme moi. Je compte passer prochainement quelque temps à Bonsecours. » Mais ce temps de repos ne durait guère et bien vite, repris par le labeur quotidien et les sollicitations de son zèle, M. Dewaulle recommençait à se surmener, en dépit de l'altération profonde qu'il pouvait craindre pour sa santé. En octobre 1908 (le 18) il écrivait à Mgr Baunard . « Je n'ai pas confiance que ma santé me per-

mette de résister longtemps au flot. On verra ce qu'il en sera après l'inscription. » C'était le moment même où Mgr Baunard prenait sa retraite définitive et devenait Recteur honoraire. Dans le remerciement qu'il adressa à ses principaux auxiliaires et que publia le bulletin des *Facultés Catholiques*, il crut devoir souligner avec les succès remarquables du ministère de M. Dewaulle, les défaillances de santé qui en étaient comme le rachat : « L'Université qui le remercie (de ce grand bien qu'il opère), s'en réjouirait sans réserve, si cette dépense de toute son âme n'avait trop coûté à la santé d'un corps avec les forces duquel il ne sut jamais compter. » Il ajoutait avec son grand cœur : « Mais de ce qu'il a aimé notre œuvre et nos fils jusqu'à ce noble excès, ne s'ensuit-il pas pour nous une nouvelle raison de l'aimer lui-même encore plus ? » L'année 1909 lui mérita encore davantage cette vive sympathie, et peu d'années furent marquées par un plus grand nombre de discours de tout genre, discours de mariages, discours de funérailles, discours aux fêtes de Faculté [1] ; jamais, semble-t-il, sa verve n'avait jeté un plus bel éclat. Au début de 1910, la crise fut violente. Pendant plusieurs semaines, M. Dewaulle fut invisible. Quand on le revit, il ne portait que trop la trace de son mal. La parole n'avait rien perdu de sa vivacité, mais la marche était difficile et mal assurée. Personne n'en fut plus désolé que Mgr Baunard, qui lui écrivait le 18 mars : « Mon bon vieil ami, je veux au moins m'offrir la consolation de vous écrire, de vous dire que je pense beaucoup à vous, sans cesse à vous, et que je vous *veux* guéri, avec une obstination qui aura raison de la longueur du mal et des lenteurs du ciel. »

Comme le souhaitait Mgr Baunard, les forces revinrent petit à petit, mais il fut manifeste assez vite que la santé de

1. Panégyrique du Bienheureux Albert de Grand (24 janvier) ; de S. Joseph (19 mars). — Discours aux funérailles de M. Stanislas Frappé, secrétaire des Facultés (5 mars). — Conférences sur la Famille à la Section des Sciences Sociales et Politiques. — Retraite pascale aux étudiants. — Discours de mariage P. J. ; M. D. (24 mai). — Discours pour la Bénédiction de la Chapelle de l'Icam (6 décembre) etc.

M. Dewaulle exigeait dès lors de très grands ménagements, et qu'il y aurait imprudence à laisser peser sur ses épaules le lourd fardeau qui venait de les faire fléchir. Pour garder au diocèse une santé aussi précieuse, comme aussi pour assurer à l'Université qui ne pouvait attendre, un Vice-Recteur de pleine activité, Mgr Delamaire, coadjuteur de Cambrai, manifesta au début des vacances universitaires à M. Dewaulle, les intentions qu'il avait sur lui. M. Dewaulle, un peu surpris d'abord, s'inclina devant les désirs de son archevêque et « s'immolant au bien général », il remit au Conseil supérieur sa lettre de démission.

Le sacrifice lui fut pénible, mais il était de ceux qui savent en faire et qui y trouvent leurs meilleures jouissances. Au surplus, Mgr Baunard lui prodiguait, en cette occasion surtout, ses promesses les plus affectueuses d'« insolvable reconnaissance », tout en l'exhortant à « accepter dans l'union au Seigneur les épreuves imposées à sa patience et à son amour [1] ». Mgr Margerin, à la séance suivante de rentrée,

1. Voici encore une belle lettre touchante et pleine de délicatesse, de Mgr Baunard : elle est du 30 octobre de cette même année : « Cher Père Dewaulle, les jours de rentrée des Facultés — où vous n'êtes plus, hélas ! — ne vont-ils pas amener quelque ombre de mélancolie sur votre solitude silencieuse, souffreteuse peut-être ? Je me le suis demandé et voilà pourquoi je viens.

Au tantôt d'hier, sous un beau ciel d'octobre, je suis allé m'asseoir une vingtaine de minutes, à mi-côte d'une meule de paille, sur le plateau d'où votre mont de Trinité se dessine en ronde-bosse à l'arrière-plan de l'horizon. Devinez à qui j'ai pensé, là, pourquoi je fixais mon regard par là, à qui je parlait et qui je croyais apercevoir derrière ce fond bleu où Tournai se dessine. Ne m'entendiez-vous pas ?

Je ne bouge guère de Gruson, mais si j'avais été instruit du jour de votre départ pour la frontière, je n'eusse pas manqué d'aller recevoir tendrement l'adieu du cher émigrant, pour un dernier serrement de main, qui eût été surtout un serrement de cœur.

J'ai besoin de savoir comment vous êtes, ce que vous faites, n'ayant jamais été de ceux qui ne font rien. Faites plus profonde, plus intime à Dieu votre vie intérieure, ne pouvant guère l'extérioriser, et priez pour ceux que vous aimiez tant et si bien à évangéliser.

Mon livre du « *Vieillard* » aura paru dans un mois. — *Les Deux Frères* paraîtront en deux volumes, successivement... Me voilà ramené aux saints dont c'est demain la fête. Qu'elle vous soit consolante et douce, cher exilé ! Mais l'exil, n'est-ce pas la terre tout entière ? Gerson l'avait fait inscrire sur sa tombe : *Gerson quod est Exul* »

dit avec émotion ses regrets personnels de ce départ et fit du Vice-Recteur qui s'en allait le plus beau des éloges :

Il était l'idéal du Vice-Recteur. aimant les étudiants, comprenant leurs difficultés, compatissant à leurs peines, généreux sans mesure. Il savait parler éloquemment à leur esprit, paternellement à leur cœur, fortement à leur foi.

J'étais heureux, il y a deux ans, à cette même place, de le saluer comme mon *homo unanimis*. Il le fut : nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme. Réunis tous les jours pour nous communiquer nos pensées au sujet de la direction de l'Université, jamais elles ne furent diverses : mêmes désirs, mêmes préoccupations, mêmes joies. Pourquoi faut-il qu'ils aient été si courts, ces jours de fraternelle intimité !

Mgr Margerin présentait ensuite M. l'abbé Henri Dutoit, le Vice-Recteur nouveau, et après avoir dit ses mérites il ajoutait : « Je ne lui demande qu'une chose... : c'est d'être pour nos chers étudiants, pour nos maîtres et aussi pour moi un autre M. Dewaulle [1] ».

---

1. Citons aussi le bel article qu'écrivit dans *la Croix du Nord* M. le chanoine Masquelier pour signaler ce départ regretté de tous :

«... M. le chanoine Dewaulle est un de ces rares hommes complets, dont le riche ensemble d'aptitudes s'adapte à toutes les situations et qui sont partout à la hauteur du devoir, si difficile qu'il soit.

Éducateur consommé, il connaît admirablement l'âme juvénile dans toutes ses bontés, ses énergies et ses faiblesses. Il sait comment il faut y toucher pour l'émouvoir, la conquérir et la diriger.

Au sein de la bouillante jeunesse universitaire, son autorité était grande et toujours indiscutée. Elle était aimée parce qu'elle s'exerçait avec un esprit de foi, une intelligence, un tact, une franchise et une bienveillance souriante qui désarmaient toutes velléités de résistance. Son influence sacerdotale était non moins réelle et efficace : elle atteignait les âmes par le chemin du cœur.

Pendant ce septennat, l'éminent vice-recteur déploya une activité et un zèle qu'aucune fatigue ne ralentissait, mais qui, peu à peu, minèrent sa robuste constitution. D'autant plus qu'à son rude labeur d'état il ajoutait sans compter celui de la prédication, qu'il ne savait refuser à personne et qui était très demandé. Car M. Dewaulle a le don de l'éloquence apostolique, nourrie, élégante et entraînante. Il n'a pour ainsi dire, qu'à puiser dans son riche fonds de doctrine, puis à laisser parler son cœur : le discours, tout d'un trait, jaillit superbe, lumineux, émouvant et d'une tenue littéraire impeccable.

M. le vice-recteur emporte dans sa retraite forcée, et qui ne sera jamais une sinécure pour lui, la respectueuse estime, les regrets et la sympathie de tous ceux qui ont vécu à ses côtés ou sous sa paternelle autorité. En quel-

L'Université Catholique tout entière lui témoigna qu'elle ne l'oubliait pas. Nombreux furent toujours les professeurs et étudiants qui allaient lui dire leur reconnaissance et lui demander ses conseils. Ils avaient d'ailleurs l'exemple de son successeur, M. le chanoine Dutoit, qui souvent faisait le pèlerinage de Bonsecours pour lui présenter ses hommages et s'instruire auprès de son expérience de tout ce qui intéressait une charge aussi délicate que la sienne. Plus d'une fois, le pensionnat de Bonsecours eut, grâce à M. Dewaulle, la satisfaction et le profit d'une extension lointaine des Facultés Catholiques. Les élèves d'alors ont gardé la mémoire des intéressantes conférences littéraires ou artistiques de MM. les chanoines Bayard, Delplanque, Lecigne et Rambure, et aussi des remerciements que M. Dewaulle adressait pour terminer la séance aux éminents professeurs, ses anciens frères d'armes, qu'il avait conviés. Il parlait alors un peu longuement, mais avec tant de finesse d'esprit et de cordialité que personne ne songeait à s'en plaindre. La fête eût été incomplète sans cette chaleureuse improvisation où se révélaient tout son talent et tout son cœur.

---

que manière, tous ont été les obligés de ce prêtre aimable, dévoué et serviable à l'excès, et ils lui en garderont un souvenir reconnaissant qui ne s'effacera pas. »

CHAPITRE VI

L'AUMONERIE DES DAMES BERNARDINES DE BONSECOURS
LA GUERRE — LA SAINTE MORT
(1910-1916)

I. — *L'aumônier des Bernardines.* — Direction. — Sermons. — Leçons. — Conférences.

II. — *L'avant-guerre.* — Regain d'activité et expansion de zèle. — Dames de St-Maur ; Carmélites. — Sermons et discours variés. — On le redemande à Auberchicourt. — Nouvelles crises. — M. Dewaulle, supérieur du Grand Séminaire de Lille.

III. — *La guerre.* — L'ambulance du couvent : les soldats français. — Œuvre de l'*Hostie du prisonnier.* — Dernière retraite. — Offrande suprême. — La sainte mort. — Les funérailles.

M. Dewaulle était donc devenu en septembre 1910, aumônier des Dames Bernardines d'Esquermes, exilées hors de France par la persécution religieuse, et établies à Bonsecours, non loin d'un sanctuaire très vénéré de la Vierge, et dans un site pittoresque et salubre. Il connaissait déjà la communauté et il y avait prêché. Lorsqu'en 1910 il quitta l'Université, il accepta volontiers à Bonsecours la succession qui venait de s'ouvrir par suite du départ à la Trappe de de M. l'abbé Grard. Cependant, M. Dewaulle n'était pas aumônier du pensionnat ; cette charge était confiée à un autre prêtre ; pour lui il avait seulement la direction des religieuses ; mais à ce ministère il ajouta de bonne heure un haut enseignement de la philosophie qu'il distribua soit aux plus grandes élèves, soit aux religieuses elles-mêmes.

Très vite, là comme partout, il conquit les cœurs. Dès sa première visite, les Bernardines virent à son fin sourire, à l'expression de son regard, au charme pénétrant de son entretien qu'elles venaient de recevoir en lui un véritable Père. Elles ne tardèrent pas à apprécier, et chaque jour davantage, l'étendue de cette intelligence lumineuse, la prudence de ses conseils d'éducateur, la richesse de sa doctrine toute pénétrée de l'Écriture Sainte et des Pères. « Ce qui nous charmait le plus en lui, déclarent-elles, c'était l'alliance de son élévation d'esprit et de sa distinction parfaite de manières avec la simplicité et la naïveté de la jeunesse. »

Sa direction spirituelle était à la fois ferme et encourageante. Très paternel et compatissant pour les âmes éprouvées, il savait cependant dire à chacune la vérité, définir exactement le devoir personnel et y pousser avec énergie, en vue du plus grand bien à réaliser dans cette œuvre d'éducation à laquelle il s'associait pleinement. Les instructions qu'il faisait à la Communauté aux jours de recueillement étaient de véritables traités qu'il préparait avec le plus grand soin sur les vertus religieuses ou sur les points de règle.

Dès son arrivée à Bonsecours, M. Dewaulle s'identifia complètement à l'esprit et aux traditions d'Esquermes. Tout ce qui touchait le monastère, le pensionnat, les élèves présentes ou anciennes et leurs familles l'intéressait. Son zèle s'étendait aux filles de service ; il leur faisait des instructions spéciales, leur prêchait des retraites, présidait chaque dimanche les réunions du Tiers-Ordre. Mais le meilleur de son temps, de son esprit et de son cœur était pour les élèves. Tous les quinze jours il prêchait à la grand'messe. Sa parole plus aisée que jamais, semble-t-il, prenait tous les tons et tous les genres. Les fillettes de huit ans l'écoutaient une demi-heure sans se laisser distraire, tant il savait se mettre à leur portée. Aussi élevée que simple, son éloquence emportait les âmes toujours plus haut. Il charmait, puis il entraînait, faisant vibrer les plus nobles fibres dans les âmes de ses auditeurs. A Bonsecours, comme jadis à Lille

et à Dunkerque, il parlait avec un enthousiasme ardent de la France, de l'Église et du Pape. Il ranimait l'esprit de foi, encourageait au travail, à la lutte contre les défauts pour l'amour de Notre-Seigneur. Il insistait souvent sur l'amour du devoir, sur l'obligation de l'apostolat près des petits et des ignorants : on doit donner aux autres, répétait-il, dans la proportion de ce que l'on a reçu de Dieu. Ces conseils étaient mêlés de citations tirées de l'Écriture sainte et des Pères ; puis c'étaient des exemples d'héroïsme en tout genre, recueillis à travers l'histoire, des pensées ou des paroles d'hommes éminents. Le sermon durait parfois près d'une heure, mais ne semblait jamais long à l'auditoire charmé.

Il parlait chaque mois à l'Oratoire des Enfants de Marie où il leur disait la messe. C'étaient alors des allocutions plus intimes, et comme il convenait très pratiques.

Il adressait des félicitations aux élèves après les nominations de sagesse, les séances littéraires et musicales, et toujours il ravissait par la délicatesse et l'à-propos de son discours.

Non content d'inviter des conférenciers au Pensionnat, il faisait lui-même chaque année quelques conférences, d'après les fêtes qui se présentaient. C'est ainsi qu'il parla de Constantin, de saint Louis, roi de France, de Jeanne d'Arc, d'Ozanam. L'abondance des matières exigeait plusieurs heures pour un seul sujet ; et d'ordinaire M. Dewaulle devait remettre au lendemain la deuxième moitié de sa conférence.

Il attachait une importance capitale à la préparation des cours de Psychologie et d'Apologétique qu'il donnait chaque semaine aux aînées du pensionnat. Il se mettait sous clef une heure avant la leçon. Tout en s'inspirant de l'auteur que les élèves avaient entre les mains, il faisait un plan original. Il condensait, expliquait, commentait l'auteur à sa manière. A vrai dire, il le transfigurait. Toujours élevé et lumineux, il avait le don de faire passer dans son auditoire l'admiration dont il était lui-même pénétré

pour les grandes idées qu'il exposait. Son enseignement était d'ailleurs entrecoupé de digressions spirituelles, intéressantes, amusantes qui ranimaient l'attention.

La correction des copies de composition telle qu'il la faisait oralement, offrait aussi le plus vif intérêt. C'était autant une critique littéraire sur la forme du travail qu'une indication des erreurs ou omissions faites par l'élève. L'assistance à ces cours était à la fois un charme et une précieuse leçon de pédagogie pour les religieuses qui y étaient admises. Les anciennes élèves de passage au pensionnat sollicitaient même la faveur d'y assister.

Il était un vrai père pour les aînées qui recevaient son enseignement. Il leur offrait ses vœux à la fête de Sainte Catherine, patronne des philosophes. Il se procurait des gravures artistiques, de belles et pieuses images que sa signature rendait particulièrement précieuses aux heureuses destinataires. Il dirigeait aussi les aînées dans leur vie spirituelle et s'intéressait à la formation morale de toutes les élèves, dont les familles, pour la plupart, lui étaient connues. Il n'oubliait aucune des remarques faites devant lui sur le caractère, les saillies ou les défauts des enfants. Tout revenait à son heure comme remarque ou comme conseil, dans un sermon à l'église ou dans une allocution aux réunions particulières.

Quand les anciennes élèves qu'il avait connues retournaient à Bonsecours, il les accueillait de la façon la plus cordiale. Il les soutenait de ses conseils dans leur nouveau genre de vie et les guidait dans le choix de leurs lectures. Il encourageait dans leur vocation celles que Dieu appelait à la perfection religieuse. Il allait parfois bénir le mariage des autres.

Ainsi, à Bonsecours comme dans tous les milieux où il était passé, M. Dewaulle exerçait la plus grande et la plus salutaire influence. C'était comme un foyer de vie qui débordait de toutes parts et se répandait bien au-delà des strictes limites qui lui étaient assignées.

D'ailleurs la santé lui était revenue assez vite dans une large mesure.

Quand M. Dewaulle quitta l'Université, ce départ lui avait été surtout pénible, croyons-nous, parce que malgré la gravité de l'atteinte que sa santé avait subie, il éprouvait une sorte d'impression physique qui lui assurait encore plusieurs années de vie. De fait, dès le mois de septembre de l'année 1910, il s'était déjà senti beaucoup mieux, et quelques mois plus tard le séjour à la campagne, le voisinage des bois, la vie moins dispersée, tout cela joint à un régime alimentaire approprié, avait achevé de lui rendre, en dépit d'une maigreur qui persistait, une véritable vigueur qui lui permettait de travailler de nouveau, et d'une façon intense, à la gloire de Dieu et au bien des âmes. La main n'avait plus guère la fermeté un peu raide et solennelle d'autrefois, mais si la plume tremblait parfois, la voix demeurait forte, l'âme n'avait ni vieilli ni faibli. Outre le ministère éducatif que nous venons d'exposer, nous avons la preuve de ce renouveau de santé et de cette ardeur de zèle dans tous les autres ministères de charité sacerdotale que M. Dewaulle avait très vite recommencé à assumer, et où la grâce de Dieu travaillait toujours avec lui.

Étant encore Vice-Recteur, M. Dewaulle avait pris contact avec la communauté des religieuses de Saint-Maur, fixées à Callenelle (Belgique) ; il y avait passé plusieurs fois les vacances pour procurer à l'aumônier la faculté de s'absenter ; et c'est là qu'il s'était reposé lui-même en 1910 lors de sa grande crise. Il continua à visiter ces religieuses lorsqu'il se fut établi à Bonsecours. Elles écrivent de lui :

« Nous le vénérions et l'aimions comme un père, un protecteur, un ami fidèle. Sa dernière sortie fut pour venir nous adresser quelques paroles de réconfort. Au début de la guerre, tant que les communications n'ont pas été interceptées, il venait toutes les semaines nous donner ses conseils, nous encourager et nous apporter les quelques petites nouvelles qu'il avait glanées çà et là et que nous écoutions suspendues à ses lèvres. Il savait qu'en nous parlant de la France, il trouvait un écho dans nos cœurs. — Mais que

dire de ses instructions sur la Sainte Eucharistie, sur Notre Dame de Lourdes ? Les heures passaient sans qu'on s'en aperçût ; on était sous le charme.

» C'était une grande et noble intelligence unie à un grand et noble cœur, en un mot, une âme d'élite. »

M. Dewaulle n'était pas moins attaché, nous l'avons dit, aux Carmélites de Lille, réfugiées à Tournai. Fréquemment il allait les voir pour leur porter ses encouragements et ses conseils. Il ne cessa jamais vis-à-vis d'elles ce charitable ministère, et pendant la guerre surtout, il eut à cœur, malgré la distance et les difficultés, d'aller ranimer le plus souvent qu'il le put, leur ferveur religieuse et leurs espérances patriotiques. Il était encore allé les voir le 2 février 1916, quinze jours à peine avant que la mort ne l'emportât.

La prédication l'avait repris, et il avait cédé comme toujours, aux sollicitations multipliées que lui avaient values de nouveau son beau talent et sa flamme apostolique. On l'entendait à la basilique même de Bonsecours. De France, on le réclamait comme jadis pour présider les distributions de prix, et il semblait rajeunir en parlant de nouveau à la jeunesse. Il prêcha à Valenciennes, et avec le plus grand succès, toute une quinzaine pascale. C'est lui qui dans un beau discours très ému, très poétique et très pratique, célébra en 1912 (18 juin) à Gruson, le jubilé de cinquante ans de sacerdoce de Mgr Baunard. Pour mieux célébrer cette fête de celui qu'il appelait toujours son père, il s'était rendu d'abord à Bellegarde, malgré la fatigue d'un long voyage, et il apportait au vénérable prélat des fleurs cueillies sur ce sol de l'Orléanais où Mgr Baunard avait grandi et près de la tombe où reposaient les siens.

C'est vers cette époque que M. Dewaulle saisi, comme tant de bons français, par la perspective d'une guerre imminente, écrivit à Mgr Delamaire pour lui offrir d'entrer en temps de guerre dans un hôpital ou dans une ambulance. Il reçut la réponse suivante :

Steenvoorde, 24 Mai 1912.

L'Archevêque-coadjuteur de Cambrai profondément touché de la démarche du cher et vénéré chanoine Dewaulle tient à le remercier sans retard de sa généreuse proposition et se fera un devoir de l'utiliser, si, ce qu'à Dieu ne plaise, la guerre qui nous menace venait à éclater. Il fait en même temps les vœux les plus affectueux pour l'affermissement continu de sa précieuse santé.

Ce retour de santé amena même plusieurs personnages d'Auberchicourt à redemander M. Dewaulle comme curé, lorsque vint à mourir le prêtre qui lui avait succédé, M. l'abbé Dubrulle. Ils agirent à Cambrai auprès de Mgr Delamaire qui se laissa persuader, à Gruson auprès de Mgr Baunard qui appuya leurs instances auprès de M. Dewaulle. Mais celui-ci recula devant ces propositions imprévues. Elles l'honoraient, et il en était touché. On faisait appel à son dévouement et il l'eut donné volontiers, surtout dans cette paroisse qu'il aimait toujours. Mais la situation n'était plus la même en 1912 qu'en 1903. Appelé par quelques-uns, eût-il été aussi aisément qu'alors l'homme de tous ? Du moins eût-il apparu comme tel ? Par surcroît, ce ministère accablant ne l'eût-il pas trop vite anéanti et réduit devant ses ouailles à une impuissance humiliante ? Il crut sage de décliner cette offre. A ce moment d'ailleurs la pensée de la mort l'avait ressaisi ; ses notes de retraite (septembre 1912) en portent la trace visible, et c'est alors qu'il rédigea pour la première fois son testament spirituel avec l'indication de ses dernières volontés. En 1913, on le voit même songer à quitter Bonsecours pour se retirer soit à Willaupuis, soit à Courtrai, soit ailleurs ; mais Mgr Baunard le dissuadait de prendre un parti de ce genre, et bientôt réconforté, M. Dewaulle se reprenait à l'espoir : quant à l'action apostolique, il n'avait jamais cessé de l'exercer.

L'hiver lui parut d'abord favorable. En décembre (le 13), on bénit la première pierre de la chapelle dédiée au Sacré-Cœur que les Bernardines faisaient construire à Bonsecours ; il y prononça une délicate allocution, pleine de sens liturgique et de haute spiritualité.

Mais en janvier 1914, il eut une crise d'urémie, et de nouveau la pensée de la mort l'envahit. Le Vendredi-Saint (10 avril), méditant sur la Passion de Notre-Seigneur, il écrivit les lignes suivantes où il condense le testament spirituel de l'année antérieure :

10 Avril 1914, Vendredi-Saint, trois heures après-midi.

Seigneur Jésus, qui êtes mort sur la Croix, dépouillé, abandonné, impuissant, humilié, sanglant, pour la Rédemption du monde, pour moi.

Quand mon âme recevra de vous l'ordre de partir de ce monde, agréez par les mains très dignes de Marie, mon trépas que je vous offre pour l'Église, pour la France, pour les âmes dont j'aurai à vous répondre, pour les Missions.

Je vous remercie de m'avoir fait aimer la Sainte Trinité, la Sainte Eucharistie, la Sainte Vierge, mes Patrons et Patronnes, l'Évangile, l'Église ; je vous remercie pour toute ma vie.

Et je me recommande humblement et instamment aux prières de ceux qui m'ont connu sur terre.

Th. L. DEWAULLE.

Il ajoutait parmi les recommandations particulières :

Ni discours, ni article à mon sujet, ni fleurs, ni couronnes, des prières.

Cependant la pensée de la mort ne l'empêchait pas de mettre au service des nobles causes qui lui étaient chères le beau talent de parole dont il était doué et qu'on appréciait en Belgique comme en France. Peu de jours après ce testament spirituel, il adressa la parole aux membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul du Hainaut réunis à Saint-Ghislain, devant Mgr Walravens, évêque de Tournai (26 avril 1914) ; on y retrouve dans une forme parfaite les vues que souvent il avait exposées aux conférenciers de Dunkerque dans leurs réunions trimestrielles, sur la dignité du pauvre, sur la nécessité, la noblesse, les bienfaits de la charité. Le discours se terminait par l'éloge de la Belgique que M. Dewaulle proclamait la première des nations

pour son dévouement aux œuvres de charité : « Comme chez les individus, les dons de Dieu chez les nations se mesurent de la tête au cœur. » Louvain en était la tête rayonnante. Quant au cœur de la Belgique, « tressaillant et répondant à tout cri de détresse des existences désemparées, déchues, meurtries, aigries, » il était là dans ces réunions d'amis des pauvres. Qui eût soupçonné alors que sur cette terre de charité allait s'abattre bientôt le fléau de la guerre, que le sang y coulerait à flots, que la misère y deviendrait presque générale, que l'évêque de Tournai devant qui M. Dewaulle parlait serait arraché de son palais et traîné jusqu'à Bruxelles pour périr, peu de temps après, victime de ses émotions ?

***

En juillet 1914, il eut à subir un nouvel assaut d'une autorité diocésaine trop bienveillante. Mgr Charost, nommé vicaire épiscopal de Lille en février 1913, puis évêque de Lille au mois de novembre de la même année, avait conçu le vif désir d'établir sans plus tarder le Grand Séminaire de son nouveau diocèse, et songeait à y préposer un homme de doctrine, de piété, expert dans le maniement des âmes. On avait beaucoup loué devant lui M. le chanoine Dewaulle et il l'avait déjà nommé examinateur synodal. Il voulut faire plus. Après l'avoir vu de près à Bonsecours et avoir joui des charmes de sa conversation, il se décida à faire choix de lui pour la grande œuvre de la formation de son clergé. A Auberchicourt, on avait promis à M. Dewaulle un vicaire supplémentaire qui lui eût allégé la tâche. A Lille on lui offrit un auxiliaire qui l'aurait aidé à porter un fardeau peut-être encore plus redoutable. Ici encore il hésita et manifestement son humilité s'effraya à la pensée d'une responsabilité aussi lourde. Mais cette fois les instances faites auprès de lui pour l'amener à accepter furent tout ensemble si fortes et si discrètes, si autorisées et si affectueuses qu'il dut céder. Ne citons de cette correspondance que la lettre singulière-

ment pressante de Mgr Hautcœur, chancelier des Facultés Catholiques et prévôt du nouveau chapitre de Lille :

Lille, le 16 Juillet 1914.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous êtes appelé à une mission très importante et c'est l'ordre même d'en-haut qui vous y appelle. Vous avez tort d'hésiter : vous commettriez une faute impardonnable en refusant. C'est votre ancien recteur qui vous le dit : vous êtes l'homme appelé à diriger dans la bonne voie le Séminaire du nouveau diocèse de Lille. Ne craignez pas la fatigue : Dieu vous soutiendra, car c'est son œuvre que vous accomplirez. Au reste, je suis persuadé que les fonctions de Supérieur du Grand Séminaire ne sont pas plus fatigantes que celles que vous remplissez actuellement chez les Dames d'Esquermes.

Acceptez donc, cher Monsieur Dewaulle. Regardez la voix du Pontife qui vous appelle comme la voix de Dieu et marchez avec confiance dans la voie qui s'ouvre providentiellement devant vous.

Dites-moi que vous acceptez. Écrivez en même temps à Mgr l'Évêque. Nous serons l'un et l'autre déchargés d'un grand poids.

Dieu le veut ! en avant ! Courage et confiance !

Agréez, cher confrère, etc.

E. HAUTCŒUR,
chancelier de l'U. C.

M. Dewaulle fut vaincu par de telles instances. Il fit parvenir à Mgr Charost son acceptation. Et aussitôt il se mit à préparer les lectures spirituelles qu'il se proposait d'adresser aux séminaristes, par lesquelles, avec l'aide de Dieu, il s'efforcerait de leur former l'esprit et le cœur. Les canevas qu'il a laissés ne sont pas très ordonnés entre eux et la série n'en est pas complète ; ils donnent cependant une excellente idée de la spiritualité très élevée et très forte qu'il eût prêchée. Au point de vue intellectuel, il eut insisté sur l'esprit surnaturel et le souci d'orthodoxie avec lesquels il convient de se livrer à l'étude. Au point de vue moral, sur la rectitude d'intention, l'humilité, l'acceptation chrétienne de la souffrance, la charité fraternelle, l'union intime avec Dieu, l'amour généreux de Notre-Seigneur. Mais en août 1914, la guerre éclata, et vint interrompre ces projets ainsi que le

ministère de M. Dewaulle auprès des élèves. En lui retirant certaines obligations, elle ne fit d'ailleurs que lui en ajouter d'autres, mais très chères à son cœur puisqu'elles donnaient une satisfaction partielle au désir qu'il avait exprimé à Mgr Delamaire et récemment encore à son successeur Mgr Chollet de servir comme aumônier dans un hôpital ou une ambulance. Les Bernardines avaient précisément aménagé une ambulance dans leur pensionnat ; c'est là surtout que, durant près de deux ans, il déploya son zèle avec une ardeur qui s'alimentait à un double foyer, celui de la religion et celui du patriotisme. Pour secourir plus vite les malades en cas d'alerte, il voulut désormais loger au pensionnat, dans son cabinet de travail.

C'est le 24 août, lors des combats de Macou et de Vieux-Condé qu'arrivèrent à l'ambulance des Bernardines les premiers blessés ; ils étaient vingt-six, dont quatorze français, tous amenés par les autos d'une ambulance allemande. Plusieurs étaient condamnés par les majors, et M. Dewaulle leur administra l'Extrême-Onction sur leurs civières. Les Français étaient des territoriaux, braves gens, mais très peu dévots pour la plupart. En quelques jours, la bonté souriante, les délicates attentions de M. Dewaulle lui gagnèrent tous les cœurs et par là même les rapprochèrent aussitôt de la religion. Il avait lui-même, de concert avec Madame la Supérieure, arrêté le règlement de l'ambulance. Chaque jour, paré de son brassard d'infirmier, il y passait plusieurs heures, causant particulièrement avec chaque blessé, apportant à tous douceurs, fruits, cigares. Il n'oubliait pas les Allemands dans ces distributions, et ceux-ci témoignaient par leurs gestes et leur expression de physionomie, de l'admiration et de l'affection qu'il leur inspirait. Tous les soirs, à l'Angelus de 9 heures, accompagné de M. l'aumônier Wyckaert, il passait silencieusement dans les salles et tous deux bénissaient les lits où les hommes reposaient déjà.

L'atmosphère religieuse qui régnait à l'ambulance pénétra vite ces âmes qui avaient souffert. Chaque matin, M. De-

waulle portait la communion à un adjudant très gravement atteint qui dut sa guérison, semble-t-il, à l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. Après trois jours, les blessés les plus indifférents se découvraient et se signaient au moment où le Saint-Sacrement pénétrait dans la salle. Bientôt tous répondirent à la courte prière faite matin et soir par une des infirmières. Ils semblaient tous fiers de montrer les médailles reçues, au départ, de leurs femmes ou de leurs curés ; ils acceptaient avec reconnaissance les chapelets qui leur étaient offerts et s'essayaient à le dire. Enfin, le 23 septembre, tous se confessèrent aux aumôniers, et le lendemain, fête de Notre-Dame de la Merci, un mois après leur arrivée, les dix plus valides assistaient à la messe dite pour eux dans la chapelle de la maison de retraite ; les autres communièrent dans leurs lits. L'autel était paré de drapeaux et de fleurs. Les Supérieures, les religieuses infirmières avaient seules été admises à cette cérémonie intime. M. Dewaulle émut toute l'assistance par ces quelques mots jaillis de son cœur de prêtre et de français :

MES CHERS AMIS,

Il y a un mois, vous nous tombiez tout sanglants sur le cœur, et en vous, c'était la France tout entière que nous serrions dans nos bras. Vous l'avez défendue au péril de votre vie, et Notre-Dame vous a protégés, conduits dans sa maison où tous les soins vous ont été prodigués. Vous avez retrouvé ici mieux que les forces du corps ; vous avez compris que le seul véritable bonheur est dans la paix de l'âme et vous allez maintenant recevoir dans votre cœur le Prince de la paix, celui qui s'est appelé la Résurrection et la Vie.

Durant sa vie terrestre, Notre-Seigneur avait une prédilection pour les soldats. C'est la parole d'un soldat que la Sainte Église met sur les lèvres de ses ministres au moment où elle va nourrir ses enfants de la Sainte Eucharistie. Vous allez avoir ce bonheur et vous serez accompagnés à la Table sainte par la prière de tous ceux qui vous aiment : vos aumôniers, vos religieuses, vos femmes, vos enfants, vos vieux parents. Ceux-ci pensent à vous de l'autre côté du front. Notre-Seigneur va vous unir tous dans son Cœur.

Cette première communion de guerre fit une profonde

impression sur l'âme de ces soldats. Ils assistèrent dès lors à la messe dans la chapelle, s'unissant aux cantiques et au plain-chant des offices. M. Dewaulle ne laissait à personne le soin de les installer ; il veillait lui-même à ce qu'ils eussent des fauteuils ou des coussins pour les membres blessés ; c'est lui qui leur distribuait les livres de prières. Vers la fin d'octobre, il leur prêcha un triduum pour les disposer à la fête de la Toussaint. Ce jour-là et le jour des Morts, il y eut communion générale de l'armée française dans l'église des Bernardines. Le 1er novembre, une petite fille de huit ans y avait fait sa première communion privée, et les blessés avaient chanté d'une seule voix, pleine d'émotion, le beau cantique : *Le Ciel a visité la terre.*

Un soldat, Léon Pinson, mourut des suites d'une blessure au crâne, le 12 novembre. Les funérailles eurent lieu dans la chapelle. Avant le départ pour le cimetière, M. Dewaulle prononça un discours tout vibrant de foi et de patriotisme. Il salua la dépouille mortelle du vaillant soldat, au nom de la France, de sa famille, de ses compagnons d'armes et de tous ceux qui s'étaient dévoués pour lui. Il exalta la grandeur du sacrifice que comporte, en temps de guerre surtout, la vie militaire, et termina par un solennel au-revoir dans cette vie future dont on ne comprend jamais mieux la raison d'être que sur la tombe des braves.

Quelques jours plus tard, le 29, les Français, pour la plupart guéris, furent emmenés en Allemagne par leurs cruels vainqueurs. Ils partirent vaillamment, malgré la tristesse de la séparation et en dépit des sombres perspectives qui s'ouvraient devant eux. Ils avaient passé de si bons jours à l'ambulance. On croyait encore à cette époque, à Bonsecours comme ailleurs, que la guerre finirait bientôt. M. Dewaulle leur donna rendez-vous à la gare de l'Est, au retour des internés. Il irait les prendre à Paris ; on monterait d'abord à Montmartre, puis l'on irait à Notre-Dame des Victoires ; et de là, tous partiraient à Lourdes en pèlerinage d'action de grâces.

Les soldats commencèrent dès lors avec celui qu'ils appelaient leur bon Père, une correspondance aussi suivie que les circonstances et la malveillance tracassière de l'ennemi le leur permirent. Quand la nouvelle de sa mort arriva aux divers camps, les Bernardines reçurent de tous des lettres navrées, témoignant de la vénération et de la forte affection qu'ils avaient vouées à M. le chanoine Dewaulle.

Cependant des aumôniers, des prisonniers alliés aux familles des religieuses leur écrivaient d'Allemagne pour solliciter l'envoi de pains d'autel et d'ornements pour la Sainte Messe. M. Dewaulle s'en alla un jour trouver Madame la Supérieure : « Ma Mère, dit-il, il vous faut instituer une œuvre de secours pour ces malheureux ; établissons l'œuvre de *l'Hostie du prisonnier*. Je quêterai ; la Communauté travaillera ; nous y intéresserons nos amis : vous verrez que cela marchera. » Cela marcha, en effet, avec une rapidité surprenante. Le soir même, M. Dewaulle déposait tout joyeux, entre les mains de Mme la Supérieure, le modeste résultat de sa première collecte. C'était l'obole de la veuve. Il s'était adressé d'abord aux domestiques de la maison, aux ouvriers, aux pauvres de sa connaissance, voulant que l'offrande des petits attirât la bénédiction sur les débuts de l'œuvre. Bientôt des communautés françaises et belges envoyèrent des milliers d'hosties. Des laïques donnèrent généreusement : tant de familles avaient des membres prisonniers en Allemagne ! Le nombre des camps nécessiteux croissait de mois en mois. On expédiait les pieux colis postaux, hosties grandes ou petites selon le désir de chaque aumônier. Des ornements d'église, puis des livres et brochures vinrent même augmenter le service. La communauté de Bonsecours correspondait ainsi avec soixante camps épars à travers l'Allemagne. L'œuvre dura jusqu'aux derniers mois de la guerre, lorsque toute correspondance fut interdite par la malveillance croissante des envahisseurs. C'est ainsi que grâce à l'initiative de M. Dewaulle, le pain vivant et vivifiant de l'Eucharistie put être largement distribué durant la captivité aux âmes françaises affamées

de leur Dieu. De juin 1915 à 1918, l'œuvre envoya 4.736 grandes hosties pour la Messe et 287.660 petites hosties pour la communion des fidèles.

L'éloignement prolongé des pensionnaires laissait des loisirs aux maîtresses de classe, malgré le soin de l'ambulance. A la demande de Madame la Supérieure, M. Dewaulle donna aux religieuses deux heures de philosophie chaque semaine. Ces leçons furent très goûtées de toutes. Aux développements philosophiques s'ajoutaient des conseils de pédagogie religieuse et des considérations de haute spiritualité. Dans ces larges parenthèses, non moins que dans le développement régulier de son plan, M. Dewaulle projetait des faisceaux de lumière qui éclairaient l'esprit en échauffant et en édifiant les âmes. Toutes les facultés y trouvaient jouissance et profit. C'est alors que M. Dewaulle commenta aux religieuses l'Encyclique *Pascendi* de Pie X sur le modernisme.

Mais déjà ses forces déclinaient lentement. Son amaigrissement progressif inquiétait l'infirmière, d'ailleurs en vain, car il ne répondait guère aux questions posées sur sa santé. Il avait eu cependant plusieurs crises analogues à celles de 1914. Il avait même perdu l'usage d'un œil.

Les privations imposées par l'occupation allemande rendaient très difficiles le régime que son état de santé réclamait impérieusement. Par ailleurs les émotions croissantes d'une guerre qui s'éternisait, et d'une occupation sans cesse plus rigoureuse ne pouvaient manquer d'agir sur sa nature délicate et d'accroître son mal, en dépit de l'optimisme que lui inspiraient sa foi et son patriotisme. Pour empêcher la réquisition de son bureau qu'un jeune officier allemand voulait occuper, après avoir franchi la clôture du monastère, n'avait-il pas été obligé de montrer ses cheveux blancs et de faire entendre qu'il pourrait se plaindre à la Kommandantur ?

Il semble avoir eu le pressentiment de sa fin prochaine. Il fit sa retraite de 1915 avec une ferveur toute particulière

dans la pensée de la mort, selon ce texte de saint Marc : *Videte, vigilate* et *orate*, et en union intime avec le Christ présent au saint tabernacle. Il allait faire ses méditations à la chapelle près le Saint-Sacrement. Il se servait beaucoup de la *Retraite pastorale* du cardinal Mercier. La veille de la clôture, avec une solennité extérieure qui traduisait bien la gravité de ses pensées, il prit le Missel, l'ouvrit sur l'autel et, la main posée dessus, il renouvela ses promesses sacerdotales. Puis il écrivit ses résolutions avec une précision toute spéciale.

Il était plus que jamais prêt à mourir. Il semble bien qu'il en ait eu le désir, et qu'il ait ambitionné la mort sublime de victime de la charité. A la fin de décembre 1915, lorsqu'il fut question d'établir des contagieux dans l'ambulance des Bernardines, M. Dewaulle insista auprès de la Mère Supérieure pour que le soin spirituel de ces malades lui fût exclusivement réservé. Voici la lettre admirable où il formula cette pieuse exigence : elle achève de le révéler.

Bonsecours, le 2 Décembre 1915.

Ma Révérende Mère,

Nous parlions hier du cas possible où les multiples arrivées de ce moment amèneraient dans votre ambulance des maladies contagieuses. Dieu vous garde d'une pareille épreuve à la hauteur de laquelle seraient évidemment vos ambulancières par leur charitable dévouement. Pour ce qui concerne votre aumônerie, dans la mesure restreinte où elle doit participer au soin spirituel des malades, voici l'indication que je n'ai pas voulu vous communiquer avant d'y avoir réfléchi. Dès qu'une salle serait contaminée ou réservée aux maladies contagieuses, je demanderais à M. l'Aumônier de n'y point entrer, sans nécessité, et je porterais moi-même le bon Dieu aux malades. Ce n'est pas un *droit d'aînesse*, c'est un *devoir d'aînesse* que je revendique, ma Révérende Mère. Mgr l'Évêque qui m'a rendu responsable de l'aumônerie l'a fait certainement avec cette vue qu'une vie presque à son terme comme la mienne ne se sacrifie pas les longues et saintes années sacerdotales que vivra Monsieur l'Aumônier.

Veuillez agréer en Notre-Seigneur, ma Révérende Mère, l'assurance de ma vénération.

Th. L. Dewaulle, pr.

Monsieur l'Aumônier connaît ce mot.

L'urémie dont il avait été atteint en 1914 le minait de plus en plus. Le 2 février 1916, en la fête de la Purification de la Sainte Vierge, il alla faire visite au Carmel de Tournai et y parla. Il en revint épuisé. Le dimanche 6, il adressa à la communauté sa dernière instruction. Nous en avons le texte conservé par la main pieuse et reconnaissante des Bernardines[1]. C'est une sorte de résumé de toute la vie spirituelle et l'on peut y voir son testament aux religieuses dont la sanctification lui avait tenu tant à cœur. Il traitait de l'unité qu'il faut mettre dans sa vie ; il précisa, en parlant tour à tour des intentions qui doivent être éclairées, pratiques, irréprochables, — de la volonté qui doit être très énergique, soutenue, égale, généreuse, — des relations envers Dieu et le prochain qui doivent être pénétrées par l'esprit de charité.

Ses forces déclinaient à vue d'œil. Deux fois durant la semaine il dut s'abstenir de célébrer, et le jour même de Notre-Dame de Lourdes il dut se contenter de recevoir la communion. Le dimanche 13 fut sa dernière messe. Le lundi 14 dans la matinée il alla donner une bénédiction à une religieuse souffrante et il profita de la visite d'un docteur de Tournai pour demander conseil sur sa santé. Ce docteur vint en consultation quelques jours plus tard, appelé par le Dr Voët qui soigna M. Dewaulle avec un grand dévouement. Dès le mercredi 16, M. Voët était inquiet et en informa Madame la Supérieure. Cependant M. Dewaulle ne s'en doutait pas encore et comme il lui arrivait en cas de maladie, il s'abstenait de recevoir. Le jeudi, M. Wyckaert insista et, devant la gravité du mal, n'hésita pas à donner au vénéré malade le conseil de prudence surnaturelle que la situation comportait. Il fut décidé qu'il recevrait les sacrements dans l'après-midi du lendemain. Mais dans la nuit même, une crise força à appeler M. le chanoine Guillaume, curé de Bonsecours, confesseur de M. Dewaulle ; aidé de son

1. Voir ce résumé détaillé, annexe VI.

vicaire, il lui administra les sacrements que celui-ci reçut avec la plus grande piété.

Toutefois ce n'était pas encore la fin. Une religieuse de Bonsecours de Chartres, résidant à Péruwelz, fut appelée auprès du malade par le Dr Voët pour aider la vieille servante Célina qu'une situation aussi grave trouvait toute désemparée. Ce redoublement de soins amena une légère amélioration. Tous les jours qui suivirent, les 18, 19, 20 et 21, M. Dewaulle reçut la sainte communion. C'était toujours dans les plus saintes dispositions. Il faisait son action de grâces à haute voix d'une façon des plus édifiantes, invoquant Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, leur recommandant les intentions qui lui étaient chères, le pupille qu'il avait adopté et dont la guerre l'avait séparé, le clergé à la formation duquel il avait consenti à vouer ses forces défaillantes, les soldats de France à qui il souhaitait la victoire de toute l'ardeur de son âme, l'Église et la France à qui, dès son jeune âge, il s'était donné tout entier. Il priait à haute voix, même la nuit, et un domestique de la maison l'entendit ainsi faire le sacrifice de sa vie et dire avec force, son crucifix en main, et étendant chaque fois le bras : « Pour l'Église, pour la France, pour les alliés, pour mes péchés, pour Esquermes ; on a toujours été si bon pour moi à Esquermes. » La Mère Supérieure des Bernardines étant cloîtrée ne pouvait aller saluer le vénéré malade ; elle lui écrivit en son nom et au nom de la communauté ; et M. Wyckaert lui transmit aussi les vœux de toutes les religieuses ; M. Dewaulle leur envoya sa suprême bénédiction : « Je les bénis toutes. »

Deux visites le touchèrent beaucoup : celle du P. Hopsomer, de la Compagnie de Jésus, un de ses anciens élèves de Bailleul, qui avait toujours professé pour lui un culte de vive reconnaissance ; celle de Mgr Jaspar, ancien doyen de Saint-Jacques à Douai, et ancien directeur de la maison des retraites de Mouvaux, qui avait confié à M. Dewaulle le soin de son âme, espérant être assisté par lui au moment

de la mort. Cette dernière visite fut des plus émouvantes ; le vénérable prélat pleurait en partant.

Le mardi 21 fut la dernière journée de M. Dewaulle. Il sentait la mort l'envahir et il faisait à tous ses adieux : « Bon courage, disait-il, merci ! » Il ne cessait guère de prier, les yeux fixés sur une image de Notre-Dame de Lourdes attachée au mur près de son lit. Vers le soir, le P. Hopsomer récita les prières des agonisants, et aux environs de 7 heures, en présence de M. Wyckaert, le saint prêtre rendit doucement sa belle âme à Dieu.

Lorsqu'on avait appris à Bonsecours que l'état de santé de M. Dewaulle s'aggravait, tout le monde avait été consterné. Sa mort devint un deuil public. Tous sentaient vivement la perte qu'ils venaient de faire, ses filles Bernardines, le clergé, les pauvres et les plus misérables. On eut alors de touchantes révélations sur ses aumônes secrètes. Il donnait et se donnait à tous avec autant de générosité que de délicatesse. En signe de deuil général, M. le chanoine Guillaume voulut que jusqu'aux funérailles, les cloches de la basilique fussent muettes.

Selon sa volonté, on l'exposa revêtu par dessous son surplis, de la robe de bure de saint François. Il avait demandé qu'on lui fit seulement un cercueil en bois blanc, mais les Bernardines lui en firent faire un second en zinc.

Au pensionnat, une messe de *requiem* fut chantée à l'intention de M. Dewaulle dans la chapelle tendue de noir, et durant un mois son prie-Dieu demeura en deuil.

Les funérailles eurent lieu à la paroisse le vendredi 25. M. Wyckaert officiait. Il y eut une nombreuse assistance, environ soixante prêtres dont Mgr Jaspar et un vicaire général de Tournai [1]. Toutes les œuvres de la maison étaient représentées, et leurs membres groupés autour de leurs bannières : les Mères Chrétiennes, l'œuvre des églises pau-

1. Mgr Fichaux, aumônier des Bernardines d'Ollignies, avait été empêché par l'autorité allemande aussi bien d'assister aux funérailles de son ami que de le saluer à ses derniers moments.

vres, l'ouvroir des enfants de Bonsecours. Puis venaient les anciennes élèves du Pensionnat, les religieuses de Saint-Maur de Callenelle, la sœur tourière du Carmel de Tournai. M. le maire de Bonsecours était là, et même la Kommandantur allemande avait cru bien faire de se joindre au deuil général et de s'incliner, elle aussi, devant la tombe de cet homme de bien. La douleur et l'admiration étaient d'ailleurs si intenses qu'elles avaient besoin de s'exprimer en dépit des volontés contraires du défunt ; bien qu'il eût demandé formellement qu'on ne lui consacrât ni discours, ni articles, personne ne put se résigner à voir les funérailles s'achever sans qu'on eût rappelé publiquement ses mérites pour l'édification générale; au cimetière six discours furent prononcés.

Au loin aussi, la désolation fut grande, à Lille où sa mémoire était toujours en bénédiction, en France non envahie où vers le mois d'août parvint la nouvelle de sa mort et où le *Bulletin des Facultes Catholiques*, réfugié à Limoges, lui rendit sans retard un hommage public[1]. Personne ne fut plus ému que Mgr Baunard demeuré à Gruson et privé, depuis la déclaration de guerre, du plaisir de le revoir. Le 2 mars 1915, il lui avait envoyé, par une main sûre, la belle poésie que lui inspiraient ses 87 ans[2], avec ces mots tracés au crayon :

« A mon cher et incomparable ami et frère d'armes et d'âme *M. Dewaulle*, que je voudrais tant revoir encore et embrasser ! »

Puis le 20 mars il avait pu lui faire parvenir une véritable lettre :

Gruson, le 20 Mars 1915.

Avoir enfin le bonheur de vous écrire, à défaut de la joie de vous revoir et recevoir ! C'était un rêve. Me voici. Vous me lirez.

Ne m'avez-vous pas lu déjà dans mon *Dernier Cantique*, comme on me l'a fait espérer ? C'est tout un côté de mon âme : celui qui regarde le ciel. M'y voici encore dans un second exemplaire. Je ne connais *personne* au monde, par qui ces choses soient mieux comprises que par vous.

1. Par la plume de l'auteur de ces lignes.
2. *Mon dernier cantique* (Cf. Bulletin de guerre des Facultés Catholiques)

Le côté de la terre est bien plus étroit et tout noir. Je porte lourdement le regret de n'en avoir pas été enlevé, il y a deux ans, après mon livre d'*Ozanam*, et dans une France encore inviolée et entière, celle qu'il avait tant honorée, aimée et servie, *in veritate et charitate*.

Je suis bien vieilli ; les yeux se voilent. Je n'écris presque plus rien, que quelques poésies qui sont des épanchements ; et cela durant des insomnies qui font bien longues mes nuits, et parfois bien tristes, n'était-ce la pensée de la volonté de Dieu et l'espérance de l'embrassement et de la réunion éternelle. Ce sera le bon jour.

Quand un an plus tard il apprit la mort de ce prêtre d'élite qui se faisait une gloire de se dire son fils, il en éprouva la plus profonde tristesse, en même temps qu'il conçut un désir plus vif encore d'échapper aux amertumes de l'heure en allant revoir dans le sein de Dieu cette âme dont il avait toujours admiré les élans passionnés pour le bien. Cette carrière trop tôt interrompue lui apparut dans son idéale beauté, et il traduisit ses sentiments d'admiration et de regrets dans la belle poésie par laquelle nous voulons achever ces pages :

L'Ami

Il ne m'appelait que « son Père » ;
Ma tête blanche en était fière !
Plus haut encor : c'était en Dieu
Que j'aimais cette âme de feu.

C'était une rare et belle âme
Vibrante. Sa lèvre de flamme
Ne buvait-elle pas l'amour
Dans son calice, chaque jour ?

Le philosophe avait des ailes,
Mais de ces sphères irréelles
Il descendait, candide enfant
Simplement bon, doublement grand.

Et ce regard qui, sous le voile
De l'infini, cherchait l'étoile,
S'arrêtait, attendri, rêveur,
Devant une vague une fleur.

Son cœur était une urne pleine
Des plus rares parfums. Nulle haine,
Mais douceur, largesses, bonté...
Coulez, fleuve de charité.

Il donne sans compter ; il donne
En roi. Pauvre roi sans couronne
Qui, pour lui, ne veut que la croix
De son béni Père François.

Il chante Jeanne d'Arc, la France.
C'est le souvenir, l'espérance,
L'Idéal immanent au sein
De ce fier enfant de Denain.

Pleurez, Denain, Dunkerque, Lille,
Bailleul ... Mais vous, plus que la ville,
Pleurez, mineurs d'Auberchicourt :
Pour quel autre eut-il plus d'amour ?

Quand il descendait dans vos fosses,
C'était fête ; et, mieux que les roses,
Leurs rubis à ce large front
Allumaient un joyeux rayon.

Et nous, à l'église, à l'école,
Nous recevions, dans sa parole,
Tout ce qui fait qu'un maître est grand
Et qu'un apôtre est conquérant.

Science et foi, large doctrine
A la fois humaine et divine :
C'étaient Terre et Ciel qui, d'accord,
Parlaient par notre Bouche-d'Or.

Et telle est l'harmonique image
Sous laquelle, en son grand voyage,
Tous les ans, était présenté
Le nom de l'Université.

Mais il n'est plus ; et c'est moi-même
Que j'ai perdu ! Cher Fils, que j'aime
Plus que jamais, appelle-moi.
Je ne peux plus vivre sans toi.

APPENDICE

LA BONNE MÈRE SŒUR SAINT-FÉLICIEN
Supérieure des Sœurs de la Sagesse à Haubourdin (1823-1893)

Naissance à Rennes. — Vertus précoces. — Noviciat. — Maîtresse de première classe à Haubourdin. — La supérieure. — Méthode d'instruction. — Procédés éducatifs. — La religion dans l'éducation. — Vie intérieure de la Bonne Mère. — Les épreuves. — Faits merveilleux ; les âmes du Purgatoire. — Les critiques. — La maladie. — La sainte mort. — Lettre de Mgr Monnier, évêque de Lydda.

La sœur Saint-Félicien, dans le monde, Yvonne-Julienne Orain, était née à Rennes le 5 mars 1823. C'était au moment où la poudrière de cette ville faisait explosion. L'enfant était si frêle qu'on dut se hâter de lui donner le baptême, tant elle menaçait de mourir à l'instant. Sa mère ne pouvant l'élever elle-même, on dut la confier à une nourrice étrangère. Mais cette villageoise était une excellente chrétienne qui avait compris qu'appelée à nourrir l'enfant de son lait, elle lui devait aussi le lait de la sagesse ; elle ne lui donnait les soins qu'après lui avoir fait baiser le crucifix, et le premier nom qu'elle lui apprit à balbutier fut le nom de Jésus.

Ses parents étaient riches et pouvaient lui assurer le plus bel avenir. Jamais elle ne s'en soucia. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, elle se retirait dans un coin de l'appartement où travaillaient ses tantes, et s'y occupait à prier. Lorsqu'on lui demandait ce qu'elle faisait, elle répondait : « Je fais oraison, je cause avec le bon Dieu ». Le matin, ne pouvant s'habiller seule, et n'ayant à attendre de secours de per-

sonne (car ses vieilles tantes ne comprenaient pas les besoins de l'enfance), elle disait naïvement à la Sainte Vierge : « Ma bonne Mère, habillez-moi et je vous donnerai de belles fleurs. » Et soudain elle se sentait elle-même de merveilleuses facilités. Aussi la statue de la Sainte Vierge était-elle toujours entourée de fleurs. Lorsqu'elle allait en classe à la Sagesse, elle trouvait quelque prétexte pour ne pas déjeûner chez elle ; sur la route l'attendaient chaque matin quelques pauvres ses habitués, à qui elle donnait son déjeûner ; elle se contentait pour elle-même de quelques fruits sauvages.

Elle aimait d'une affection très vive une de ses petites amies ; or un jour, une de ses maîtresses de classe embrassant son Christ le fit avec une telle effusion de cœur que notre petite Yvonne ne put s'empêcher de se dire à elle-même : « Oh ! elle l'aime comme j'aime Julie ! » A partir de ce moment, comme elle le racontait elle-même plus tard à ses religieuses d'Haubourdin, elle tourna son cœur vers Jésus et l'aima davantage : « Je ne pensais pas alors, disait-elle, qu'on pût aimer le Seigneur qu'on ne voyait pas, comme j'aimais Julie que je voyais, et cet élan d'amour de la chère Sœur Sainte-Sabine fut pour moi un trait de lumière. »

C'est vers cette époque, donc à l'âge de six ans, qu'après une instruction faite par sa maîtresse, à l'occasion de la Présentation de la Sainte Vierge, elle se rendit près de l'autel de la vieille chapelle de la Sagesse, et là, joignant ses petites mains, elle dit avec candeur et naïveté : « Mon bon Jésus, je fais le vœu de virginité pour toujours. »

Elle fréquentait l'église de plus en plus ; on l'y voyait prier longuement dans un recueillement absolu, s'intéresser aux cérémonies, chercher à comprendre les choses saintes, au besoin prêter son concours à la décoration des autels, accompagner le prêtre auprès des malades, heureuse et fière de pouvoir lui rendre quelque service.

L'âge venu, c'est avec élan qu'elle se rendit à Saint-Laurent-

sur-Sèvre ; elle y passa les années du noviciat dans la plus grande ferveur, et l'observation parfaite de la règle. Aussi la vit-on admise sans hésitation à prononcer les vœux. C'était le 1er mai 1843 ; elle avait 20 ans.

Quelque jours plus tard, elle arrivait à Haubourdin. Elle était bien jeune et paraissait bien timide ; mais sous cette timidité apparente et dans cette jeunesse si modeste il y avait une intelligence d'élite, une volonté énergique, un cœur généreux. A Haubourdin, une grande œuvre était à tenter, et c'est sur elle qu'on avait jeté les yeux pour la réaliser. Quand on la vit arriver, on entonna le *Magnificat* ; on avait été là parfaitement inspiré.

Le pensionnat comptait alors (1843) onze pensionnaires et une trentaine d'externes. Fondé par une ancienne religieuse Bernardine que la Révolution avait chassée de son cloître, il avait longtemps végété et n'était confié aux Sœurs de la Sagesse que depuis quelques années.

La sœur Saint-Félicien y débuta comme simple religieuse et y fut aussitôt chargée de la première classe. Elle était animée d'un grand esprit de foi : aussi la vit-on toujours obéissante comme une enfant, ponctuelle en tout, pieuse comme un ange, faisant à la fois l'édification de ses sœurs et la consolation de sa supérieure pendant qu'elle se dévouait sans compter à ses élèves et au bien de la maison. Ces qualités éminentes, jointes à ses connaissances étendues et à son excellente méthode d'enseignement, contribuèrent beaucoup à étendre le renom de la maison qui prit dès lors des développements rapides, et quand vingt ans plus tard, en 1863, la vieille et respectable Supérieure vint à mourir, les supérieurs généraux n'hésitèrent pas à mettre à la tête du pensionnat la sœur Saint-Félicien.

A partir de ce moment les progrès de la maison s'accrurent davantage encore ; les méthodes de la nouvelle supérieure, ses vues pédagogiques, ses procédés formateurs s'étendaient désormais au pensionnat tout entier, car elle avait soin de diriger selon son esprit les maîtresses qui

travaillaient avec elle, et des succès toujours plus nombreux aux examens, comme aussi des caractères toujours de mieux en mieux formés, venaient attester aux familles l'excellence de ses principes. De toutes parts, les nouvelles élèves arrivaient en grand nombre.

A sa mort, un inspecteur, M. Aubert, lui rendit ce témoignage : « qu'il n'avait jamais rencontré de maîtresses soit laïques, soit religieuses, qui eussent le jugement plus sûr, l'esprit plus large, la volonté plus tendue vers le progrès. Toujours à la recherche des améliorations, toujours soucieuse d'élever plus haut le niveau des études dans son établissement, incapable de s'arrêter au bien quand elle voyait un mieux à atteindre, elle provoquait les avis et les conseils, et ce qui est assez rare elle les appliquait. — Lorsque l'usage des procédés intuitifs se répandit dans les écoles, elle fut une des premières à les appliquer sur une large échelle. Je vois encore cette série de tableaux et de peintures murales qui devaient servir à l'enseignement de l'histoire générale de la géographie et de l'histoire naturelle. — Une autre marque de la solidité de son jugement, c'est que, tout en cherchant les procédés d'enseignement les plus sûrs et les plus efficaces, elle ne se dissimulait pas qu'il vaut mieux améliorer le personnel que les méthodes. Elle terminait un de ses rapports par les réflexions suivantes : « Quelles que soient la valeur d'un procédé et les qualités d'un programme, une bonne maîtresse est au-dessus de l'un et de l'autre. Et toujours on verra l'attention des élèves et par suite leurs progrès correspondre à la valeur intellectuelle et morale des maîtresses. » Aussi mettait-elle tous ses soins à les bien choisir, ajoutons : et à les bien former. »

Plus encore que l'instruction, l'éducation des enfants la préoccupait. Ses consœurs, à l'en croire, la trouvaient parfois un peu exigeante, mais, disait-elle, « comment y tenir lorsque je sors d'avec mon Jésus et que je vois faire languissamment son œuvre ? Je ne puis m'empêcher d'exci-

ter à toujours mieux faire celles qui doivent s'appliquer à une si noble tâche : l'éducation des enfants. »

Elle parlait de la grandeur de cette mission avec des accents inoubliables qui allumaient dans les cœurs une vraie passion pour le salut des âmes : « Élever, disait-elle, vous rendez-vous compte de ce mot ? Élever, c'est prendre ce qui est bas pour le mettre haut. Voilà l'emploi d'une religieuse institutrice : prendre de petites âmes, les enfants du roi du Ciel, les prendre dans leur éducation première parfois insuffisante, dans leurs caprices et leurs défauts, pour les élever au-dessus d'elles-mêmes et jusqu'à Dieu. On en vient là par la patience, par un dévouement à toute épreuve ; mais la vertu et le tact, qui font la maîtresse selon le cœur de Dieu, ne s'acquièrent que par la méditation approfondie de la valeur des âmes, et de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voyons dans chacune des plaies de notre bon Sauveur les âmes de ces enfants si difficiles qui ont déjà si souvent lassé notre patience peut-être. »

Elle ajoutait : « Il faut une fermeté et une gravité douces pour former Jésus dans les âmes. Il faut toujours prévenir le mal pour n'avoir pas à le punir. — Jamais il ne faut abaisser une enfant dans sa propre estime, et après avoir repris, même fortement quand cela est nécessaire, faire ressortir les petits dons de la personne humiliée et lui faire entrevoir ce qu'elle peut devenir avec la grâce de Dieu. »

Elle-même avait un talent merveilleux pour gagner les âmes. Une religieuse le lui disait au moment de son jubilé, en rappelant l'impression qu'elle avait faite sur les élèves dès son arrivée à Haubourdin : « Comme il était bon et doux votre premier regard arrêté sur nous ! il semblait nous dire : Jésus m'envoie vers vous et vrai, je suis toute vôtre. Nous l'avons senti, chère Maîtresse, et quand on nous donna une table à part et que vous vîntes vous asseoir au bout de cette table, là tout près de nous, quelle joie dans nos cœurs d'enfants ! Ce frémissement me revient avec la promesse que je fis alors en mon cœur : Ma Mère Saint-Félicien ne me

connaîtra ni dissipée ni méchante. — Vous avez sans doute oublié, vous, bonne Mère, ce premier samedi où pendant l'appel des notes, on vous demanda ce que vous pensiez de cette petite Joséphine. Mais moi j'entends toujours, douce comme une mélodie, votre chère voix répondre : « C'est une bonne élève ; je suis bien contente d'elle. » Oh ! mes yeux vous l'ont dit alors, vous aviez ravi mon cœur! vous l'avez gardé, *converti* (selon notre mot consacré) ; ensuite vous l'avez donné tout à Jésus. Ce doux Maître, au début même de votre longue et si fructueuse carrière, vous avait révélé le véritable secret de l'éducation. »

Avec son esprit observateur, elle avait remarqué les dispositions particulières des enfants du Nord et elle recommandait d'en tenir compte : « Les enfants du Nord, disait-elle à ses religieuses, aiment profondément leur famille : gagnez-les en leur en parlant ; montrez-leur que vous vous intéressez à tout ce qui les touche ; vous obtiendrez leur affection et pourrez ainsi porter leur cœur au bon Dieu. » Car c'était toujours là que tout venait aboutir. Elle ne voyait dans la supériorité d'instruction que possédait le pensionnat, qu'un appât, qu'un piège, comme elle disait, pour attirer les poissons dans le filet du bon Dieu ; et c'est ce qu'elle répondait aux esprits critiques pour qui le souci des programmes et les succès aux examens étaient moins un mérite qu'un défaut. Toutes les fonctions de la maison devaient dans ses vues concourir à assurer la formation chrétienne des enfants : « Toutes, disait-elle, toutes vous pouvez contribuer à l'œuvre du salut des âmes, depuis la dernière sœur converse jusqu'à la première sœur de classe. Si la cuisinière, la réfectorière et les autres font bien leur emploi, les enfants du Nord se plairont ici, amèneront d'autres élèves, et confiées à des sœurs dévouées qui aimeront leurs âmes, ces enfants recevront la semence d'une éducation chrétienne et seront plus tard de bonnes mères de famille. » En fait, elle atteignait à merveille ce résultat et de plus en plus la région se peuplait d'anciennes élèves

qui portaient dans le monde la simplicité et le sérieux avec lesquels elles avaient été formées : ces qualités révélaient l'âme de la sœur Saint-Félicien. Souvent d'ailleurs elle les portait plus haut, et lors de son jubilé de cinquante ans de profession, elle comptait trois cents religieuses de diverses congrégations sorties de ses mains.

Elle aimait à parler de Dieu aux enfants et profitait pour cela des grandes fêtes de l'année : « Un jour, raconte la sœur Marie-Anthime, comme elle parlait aux enfants de la nécessité de ne pas vivre selon le monde, ce monde maudit et rejeté de Dieu, elle rougit tout d'un coup en fixant les regards sur trois anciennes un peu mondaines ; les larmes lui montèrent aux yeux et elle s'arrêta de parler. Ne pouvant dominer son émotion, elle sortit ; nous la suivîmes ; elle nous avoua alors dans son premier moment d'émotion qu'elle avait vu que ces trois jeunes filles ne seraient pas sauvées. »

Elle attachait le plus grand prix à l'instruction religieuse. Une heure tous les jours dans les classes lui semblait à peine suffisante, et fût-ce même au moment des examens de brevet simple ou supérieur, elle ne permettait pas qu'on distrayât les enfants de cette étude qu'elle considérait avec raison comme la plus importante.

Elle communiquait son amour pour les âmes à toutes les religieuses qu'elle dirigeait et quelques mots d'elle suffisaient pour leur donner un nouvel élan : « Je sortais de chez elle, écrit la sœur Marie de Saint-Félix, je sortais de chez elle tout autre que je n'étais entrée, et il me semblait que j'avais alors une force surnaturelle capable de gagner les âmes, beaucoup d'âmes, et que je pouvais pour cela renverser des montagnes de difficultés ! » « Quand on sortait d'avec elle, après des entretiens spirituels sur le ciel, l'amour de Jésus pour les âmes ou autres sujets semblables, on était transporté, on serait allé au bout du monde. »

Son zèle dépassait les limites du pensionnat pour atteindre non seulement les élèves et les religieuses, mais encore

leurs familles, les autorités civiles ou religieuses avec qui elle traitait, et de façon plus générale les pécheurs pour les convertir, les justes pour leur obtenir les grâces de persévérance et de progrès. Il se disait dans sa communauté que chaque année au jour du Vendredi Saint elle obtenait une conversion. « Une année, raconte la sœur Marie-Anthime, elle dit devant moi à la chère sœur Louise-Adélaïde : Votre frère fera ses Pâques cette année. Et il y avait plusieurs années qu'on demandait à Dieu cette faveur. Et moi, toute émue, je lui dis : Et mes frères à moi, ma chère sœur, ne les feront-ils pas ? Elle me répondit d'un ton inspiré : Non, pas encore ; ils sont jeunes, ils n'ont pas encore souffert ; mais soyez tranquille, ils reviendront aussi au bon Dieu. Et en effet les souffrances et les prières de notre Bonne Mère ont ramené mon frère C*** à la foi de son enfance : il est revenu à Dieu avant de mourir. »

Il est tel inspecteur avec qui elle eut mainte discussion pour essayer de le ramener à la foi. Il tirait argument de l'inintelligence des idiots pour lui démontrer que l'homme n'a pas d'âme, et elle lui répondait fort sagement : « Que peut un artiste, malgré tout son talent, sur un instrument dont les cordes sont brisées ? » Elle le rappelait à la pensée de Dieu : « Vous êtes jeune, Monsieur l'Inspecteur ; vous n'avez pas encore souffert, mais cela viendra. Lorsque ce moment sera venu, je vous en prie, dites donc en levant les yeux vers le Ciel : O vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi ! » Elle lui reprochait son impiété, si bien qu'il lui dit un jour : « Madame la Supérieure, mais je ne suis pas un impie ; je crois en Dieu et j'ai fait ma première Communion. » Il ne pouvait comprendre comment une femme d'une telle intelligence était allée s'enfouir dans un couvent. Ayant voulu savoir pour quel motif elle avait quitté le monde et ce qu'elle espérait de tous ses sacrifices, il en reçut cette réponse : « Oui, Monsieur l'Inspecteur, comme d'autres j'aurais pu prétendre à ce que le monde appelle ses jouissances ; j'étais fille unique et mes parents avaient de la

fortune. Mais qu'est-ce que tout cela auprès du bonheur auquel je prétends : sauver les âmes, les arracher au démon et à ses suppôts pour les conduire à Dieu, puis voir Dieu un jour et le recevoir en récompense?» L'inspecteur ne put s'empêcher de lui dire : « Madame la Supérieure, vous avez une très belle âme ; vous êtes heureuse d'avoir la foi et de vivre dans des régions si élevées. »

Sa vie intérieure ne s'était pas démentie depuis le noviciat. Lors de ses vœux, elle avait noté les résolutions suivantes qui montrent assez l'énergie de son âme et l'élévation de ses saints désirs : « 1° Je veux, avec la grâce du bon Dieu, mourir plutôt que de faire volontairement la moindre chose qui puisse lui déplaire. — 2° Je crierai sans cesse vers Notre-Seigneur avec toute l'ardeur de mon âme pour obtenir de lui la grâce de le connaître, de l'aimer, de comprendre tout ce que je lui dois et combien peu j'ai répondu à ses bienfaits. Je lui demanderai l'humilité. Oh ! l'humilité, voilà tout ce que je désire, me regarder comme la dernière, me mépriser au point de ne plus jamais penser à moi. — 3° Je veux toujours me reprocher vivement la plus petite parole inutile».

On la vit de bonne heure très appliquée à vivre de la vie d'oraison. Elle avait mille industries pour ne pas perdre de vue la présence de Dieu, dont la plus simple était d'avoir constamment sous les yeux quelque image de piété. Elle élevait son âme à la contemplation des attributs de Dieu et de la vie divine ; selon une remarque du P. Faber dans *Bethléem*, elle se plaisait à considérer comme éternels, donc comme actuellement présents, les mystères de la génération du Verbe et de la procession de l'Esprit-Saint. Jointe à la pratique des plus hautes vertus, son oraison devint bientôt très élevée ; « elle conversait familièrement avec Notre-Seigneur qu'elle aimait avec une confiance enfantine », et son âme paraissait à tous être au Ciel plus que sur la terre. « A certaines époques de sa vie, écrit sœur Marie-Anthime, elle était conduite à Dieu par le saint abandon, ne cherchant que sa sainte volonté à faire en elle et dans les âmes.

D'autres fois, le souvenir de la Passion endurée par Jésus-Christ pour les âmes ne la quittait pas. Elle me dit un jour que pendant plus d'un an, elle n'avait pu avoir d'autres pensées, ni faire d'autres méditations que l'agonie. Et, me disait-elle, ces attraits différents me duraient des années. » D'ailleurs ni ses vertus, ni les faveurs qu'elle recevait de Dieu ne lui donnaient sur son salut une sécurité trompeuse, et parfois le sentiment qui dominait en elle semblait être la crainte de ne pas être sauvée. La même religieuse écrit : « Je l'ai vue trembler et pleurer en me disant : Sœur Marie-Anthime, irai-je au ciel ? Quand moi, effrayée d'un tel langage dans la bouche d'une si sainte âme, je lui disais : O ma bonne Mère, que dirai-je alors, moi ? Il n'y aura pas d'enfer assez terrible pour punir mes ingratitudes, si vous, qui n'avez jamais vécu que pour Dieu, vous n'allez pas au ciel. — Ne dites pas cela, reprenait-elle ; le bon Dieu tout seul sait les grâces qu'il m'a faites et comment j'y ai correspondu. Il m'a donné beaucoup ; c'est pourquoi il me demandera tant. »

Dieu, qui la maintenait ainsi dans l'humilité, l'éprouvait aussi par des peines intérieures et par la maladie. Vers 1875 elle rencontra une épreuve dont nous ne pouvons discerner la nature, dont la blessure profonde ne se cicatrisa jamais. Ses consœurs d'Haubourdin ne la soupçonnèrent guère à cause de son égalité d'humeur, mais elle en fit quelque confidence à une religieuse de Saint-Laurent qu'elle voulait exhorter à être patiente et compatissante ; elle en profitait d'ailleurs pour s'humilier en exagérant sa propre tristesse et en la donnant comme sans fondement : « O ma bonne sœur, écrit-elle le 16 décembre 1887, que c'est triste d'avoir un caractère comme le mien ! je n'ai jamais su rire !... J'ai toujours su pleurer... Oui, dans la partie supérieure de l'âme, on dit de tout cœur et en tout temps et en toutes circonstances : Merci, merci, merci, mon bon Jésus ! Remercier, c'est un peu dire : Je me réjouis, j'accepte avec joie et actions de grâces, mais cette joie est si peu sensible

et la tristesse se sent si vivement ! N'allez pas croire que j'ai de vraies peines. Non, c'est ma nature... J'ai eu jadis une peine terrible; j'en ris, car il y a de quoi rire, et pourtant depuis ce temps (une douzaine d'années) l'épine enfoncée alors n'a jamais pu sortir de mon cœur. Ni raisonnements, ni méditations, ni prières, rien n'y fait... Oh ! que le Seigneur vous épargne la tristesse indéracinable ! Qu'il laisse au moins près de vous un cœur ami, ou un pieux et bon directeur ! »

N'allons pas croire que la bonne Mère Saint-Félicien manquât d'énergie pour supporter la souffrance ; voici comment elle s'expliquait avec la même religieuse dans une conversation qu'elle avait à ce sujet : « On s'imagine à tort qu'il n'est pas permis de sentir la souffrance physique ou morale ; cette pensée est contraire à la foi, autrement la prière de Notre-Seigneur : Mon Père, éloignez de moi ce calice, mettrait en lui quelque chose d'imparfait. On peut sentir la souffrance et la sentir vivement, pourvu que l'âme soit conforme au bon plaisir de Dieu et ajoute avec Notre-Seigneur : Que votre volonté soit faite et non la mienne ! Le plus difficile n'est pas de souffrir, mais d'agir dans la souffrance, c'est-à-dire de faire avec zèle et dévouement ce que l'on a à faire malgré l'ennui, la tristesse, la souffrance de corps, de cœur ou d'esprit que l'on peut éprouver ; en un mot le difficile est d'agir comme si on ne sentait point, comme si on ne souffrait point, et cependant il faut essayer d'en arriver là, il faut faire effort pour y arriver. » Elle s'y appliquait d'autant plus que le travail devenait de plus en plus lourd, et que dans l'organisation des classes elle devait avec un petit nombre de sœurs faire face à un plus grand nombre de besoins. Ses notes de retraite la montrent s'excitant généreusement à tout endurer par amour pour Jésus-Christ et pour les âmes.

En 1870, elle écrit : « O mon unique amour, ô mon Ami de tout temps, soyez béni de ce qu'enfin j'ai un peu compris que je dois voir en tout, désirer en tout, estimer en tout, aimer en tout *Vous seul.* »

En 1873 : « Le Verbe de Dieu, Jésus (mon amour, ma vie, mon âme, mon tout, celui que tout en moi cherche nuit et jour) a passé toute sa vie terrestre à sauver les âmes ; et maintenant ce divin Jésus, dans sa vie céleste, est encore constamment occupé à sauver les âmes. Pourrions-nous donc chercher meilleure occupation que de sauver des âmes ? — Résolution : Sauvons des âmes et sauvons-nous nous-mêmes en évitant tout ce qui pourrait lui déplaire (à tout instant, en tout) »

En 1875 : « Que la passion de toute ma vie soit d'aimer mon Amour, mon Jésus, et puis de le faire aimer. Qu'il règne et que je disparaisse ! Que je meure à mes yeux et aux regards de tous. »

En 1880 : « O mon Jésus ! ayez pitié d'une pauvre vieille servante qui depuis cinquante ans vous cherche et ne cherche que vous pour son unique trésor. Ayez pitié ! — Oh ! si je pouvais bientôt vous voir ! ! Mais, vous m'avez dit hier : Travaille, travaille encore : il y a tant à faire en ces temps d'épreuve ! Travaille comme une fidèle servante, de toutes tes forces, pour sauver des âmes. Travaille courageusement et puis (oh ! en ce moment j'ai vu !) et puis tu viendras près de moi. Oh ! que c'est beau le ciel ! — Je prends la résolution de me dépenser, de m'user, de me consumer pour la gloire de mon Jésus. »

L'année suivante, en 1881, après s'être excitée à bien faire observer les règles dans la maison, elle précise ses vues de zèle ; elle travaillera donc de plus en plus, et qui plus est en souffrant, mais désormais la souffrance tend à devenir une joie : « Oui, j'étudierai, je travaillerai tout en souffrant, me réjouissant fort, fort, de souffrir en travaillant. Et après le ciel ! »

En 1882, elle résume ses résolutions en trois mots : « Résignation, douceur et patience. » La joie de souffrir paraît ici absente, et même en 1883 elle s'accuse d'avoir mal accompli ses résolutions antérieures : « Je n'ai pas bien exécuté mes résolutions... Cette maladie de brisement de cœur m'a sub-

juguée... Pardon, pardon, mon Jésus ! Je n'en dis que plus fort : *fiat voluntas tua !* Mais en 1884, elle ne s'adresse plus de ces reproches et se borne à fixer à nouveau son idéal : « Mon Dieu ! les âmes ! le ciel ! » Cette sorte d'accalmie n'était que le prélude d'épreuves nouvelles qui devaient la torturer durant neuf ans et qu'elle allait endurer avec une générosité toujours plus grande ; c'est durant cette période que M. Dewaulle devait l'approcher et la réconforter de sa direction si élevée et si surnaturelle.

D'ailleurs elle ne pouvait douter que la souffrance ne fût une grâce de Dieu. Sa foi le lui disait, et elle lisait l'affirmation de ce dogme dans les plaies de Jésus crucifié. Par ailleurs les prévenances dont elle avait été entourée de Dieu dès sa jeunesse et les choses merveilleuses qu'il continuait d'opérer en elle, lui témoignaient que les desseins de Dieu sur elle étaient toujours des desseins de miséricorde. Ces pensées ne pouvaient que l'encourager à supporter patiemment ses épreuves.

C'est le lieu de dire quelques mots de ces phénomènes curieux, attestés par toutes les religieuses qui vécurent avec la Bonne Mère Saint-Félicien, et qu'il ne nous semble pas en bonne critique pouvoir révoquer en doute.

Toutes racontaient la guérison de ses yeux à Sainte-Anne et le travail qu'elle avait fait ensuite au petit point pour leur faire constater le miracle ; l'apparition de Notre-Seigneur à différentes reprises, à Saint-Roch, pendant qu'elle faisait faire à Sœur Sainte-Amélie l'ornement de la Sainte Face. Sa bourse s'emplissait toute seule. Sœur Marie-Anthime rapporte qu'elle l'a vue ainsi elle-même, au bureau de la porterie, avec une bourse pleine de louis d'or qu'elle ne voulut pas compter, parce qu'elle ne le faisait jamais. De son côté la Sœur Louise-Adélaïde, une des religieuses qui lui étaient les plus chères, raconte le trait suivant : « Un jour, la Bonne Mère était assise près de la porte du réfectoire, attendant la lecture qu'on devait faire ce jour-là ; j'étais près d'elle sur sa chaise prie-Dieu. Elle sortit de sa poche jusqu'à 150

francs, en louis de 10 francs. Elle en était toute impressionnée. Il me semble que je la vois encore. En les tirant l'un après l'autre, sa figure la trahissait ; et sa bourse qu'elle sortit ensuite était bien fermée et il ne s'y trouvait que des petites pièces d'un côté, et des sous de l'autre. » En d'autres occasions, elle lisait dans les cœurs et révélait aux religieuses leurs pensées secrètes. Il lui arriva un jour d'entendre deux religieuses murmurer à l'ouvroir qui était très éloigné de sa chambre.

Mais voici des faits qui furent plus fréquents et qui semblent dénoter davantage sa sainteté. La Bonne Mère St-Félicien avait cette dévotion de méditer souvent sur le Purgatoire et de prier beaucoup pour les âmes qui y souffrent. Elle avait même sur leur état des façons de s'exprimer aussi pittoresques que théologiques « : Oh ! les âmes, disait-elle, le bon Dieu les a faites belles et grandes comme le monde, plus grandes que le monde puisqu'elles peuvent le dépasser pour aller à Dieu ! mais aussi, quand l'une d'elles a rempli ce domaine de la divinité par des créatures, et meurt en cet état, la capacité de cette âme non occupée par Dieu lui est enlevée dans le purgatoire. Elle entre alors comme dans un étang de feu qui la comprime et la rapetisse et la réduit à la capacité qu'elle s'est elle-même donnée. Quelle souffrance pour en venir à certaines réductions ! Des âmes qui devaient occuper une place parmi les séraphins seront sauvées, mais comme elles souffriront pour avoir donné trop grande part dans leur cœur aux personnes et aux choses d'ici-bas ! »

C'est sans doute à cause de la compassion de la Sœur St-Félicien pour les âmes du purgatoire qu'elle fut favorisée d'apparitions où ces âmes saintes venaient lui demander le secours de ses prières, et souvent dès le moment de la mort. Ainsi la mère St-Félicien apprit souvent de la manière la plus prompte la mort de diverses personnes très éloignées, et cela avant qu'il lui fût possible d'en être informée d'une autre manière.

Le premier trait que les témoignages nous aient rapporté,

remonte à l'année 1866 : « La Bonne Mère était dans sa chambre avec Sœur Marie-Eulalie ; elles causaient ensemble quand Sœur Marie-Eulalie s'aperçoit que la bonne Mère pâlit : « Qu'avez-vous, ma chère Sœur ? Êtes-vous malade ? — Non. — Mais alors qu'y a-t-il ? — Vous ne voyez pas, là, au pied de mon lit ? — Non, je ne vois rien. — E. S**, en novice ; elle souffre et demande que nous priions pour sa délivrance ». Ce trait fut rapporté à la récréation suivante par Sœur Marie-Eulalie, malgré l'opposition de la chère Sœur St-Félicien.

Une autre fois, elle vit au pied de son lit la chère Sœur Marie de St-Michel, et elle entendait ses larmes tomber goutte à goutte.

Durant une nuit de Noël, l'Enfant Jésus lui fit voir différentes demeures du Purgatoire et elle y aperçut plusieurs sœurs.

La Sœur Marie de St-Félix rapporte le fait suivant qui se passa le 15 septembre 1884 dans l'allée du jardin dite de Sainte-Anne : « Il était cinq heures ; le temps était très beau. Notre chère bonne Mère, très fatiguée ce jour-là, me pria de dire la prière du soir en attendant le salut. C'était pendant la retraite des sœurs. Nous étions au bout de l'allée qui conduit de Ste-Rose à la statue de Ste-Anne. Je commençai la prière, la chère sœur Théofroy répondait. Arrivée à ces paroles : Prions pour les âmes du purgatoire, particulièrement pour celles pour lesquelles nous devons prier, notre bonne Mère me frappe vivement sur l'épaule en me disant d'une voix qui me saisit encore : Taisez-vous ! et tout bas : Qui vient là ? Et la chère Sœur Théofroy de dire : Qu'est-ce que vous avez, Mère Supérieure ? il n'y a personne. Notre Supérieure était très rouge et comme vivement impressionnée. Pour moi, il me semblait qu'une montagne me tombait sur les épaules ; je sentais bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; j'avais peur. Puis la Bonne Mère prenant un ton tout ordinaire me dit : Continuez, et je dis le *De profundis*. — Je ne manquai pas de raconter l'évène-

ment aux amies, et le soir en conduisant notre Supérieure à sa chambre, nous nous hasardâmes à demander ce qui s'était passé ; elle nous dit bien simplement : « C'est Monseigneur Duquesnay qui est venu demander des prières. Il est sans doute mort. On saura cela demain. » Le lendemain, à 9 heures, M. le Doyen d'Haubourdin envoyait à notre Supérieure le télégramme qui lui annonçait la mort de Monseigneur, télégramme qu'il venait de recevoir. Monseigneur était mort la veille au soir. »

La Sœur Marie-Anthime, entre autres faits du même genre, rapporte l'apparition du Supérieur général des Frères des Écoles Chrétiennes, que la bonne Mère St-Félicien ne connaissait pas et dont elle ignorait même le nom : « Au milieu de la nuit, à St-Roch où elle couchait avec Sœur St-François pendant sa première grande maladie, elle dit tout d'un coup à cette dernière : « Le Frère X... (elle dit le nom) est mort et souffre dans le purgatoire. » Sœur St-François lui dit : « Qui est ce Frère ? — Mais, dit-elle, comme si elle l'avait toujours connu, vous savez bien, c'est le Supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes. Il vient de mourir à Paris. Il me demande des prières. » Le reste de la nuit se passa en prières. Quelques jours après, les journaux nous annonçaient en effet cette mort arrivée au moment même où la bonne Mère avait été éveillée par les supplications de cette âme. »

Beaurepaire dont la maladie et la mort l'avaient préoccupée lui demanda des prières, un matin dans la cour, près de Notre-Dame de Toutes Grâces, comme elle allait à la messe.

« Un jour qu'elle faisait oraison à genoux dans un coin de sa chambre, elle entendit distinctement à son oreille ces paroles : Prie pour Sœur Eugénie. Elle détourna la tête et ne vit personne. Elle pria néanmoins pour la personne qu'on lui recommandait, et elle apprit le lendemain que cette Sœur Eugénie qu'elle ne connaissait pas était la Supérieure des Sœurs de Saint-Vincent de Paul de Rennes et qu'elle était morte juste à l'heure où une voix avait dit à la Mère

St-Félicien : Prie pour Sœur Eugénie... » Ainsi témoigne Sœur Louise-Adelaïde.

N'allons pas croire que ces phénomènes merveilleux lui donnassent la moindre vanité. Dans une lettre où elle annonce à une religieuse qu'elle a beaucoup prié pour son père défunt, nous lisons ces lignes : « Vous vous souvenez sans doute qu'en cas pareil je prie jour et nuit. C'est un attrait des plus forts pour ma pauvre âme. Je vais surtout faire prier ; car mes misérables prières seraient bien faibles sans l'appui de celles des âmes ferventes. »

— La vie de la bonne Mère avait été longtemps très active. Vers l'âge de soixante ans, il plut à Dieu de lui donner surtout le mérite de la souffrance. Durant une période intermédiaire, elle dut en même temps agir et souffrir ; puis de plus en plus la souffrance devint son lot principal jusqu'à l'heure de son départ pour le ciel.

On a dit plus haut de quelle tristesse profonde elle était envahie depuis longtemps. Ce sentiment ne fut pas atténué par les critiques dont elle fut l'objet de la part de certains censeurs qui contre toute vraisemblance et contre toute vérité lui reprochaient d'attacher trop d'importance dans la direction des classes à la préparation des examens officiels. Ces calomnies lui furent très sensibles, malgré la résignation qu'elle mettait à les endurer : « Je deviens solitaire, écrit-elle le 24 juin 1889. Je me renferme avec mon bon Jésus dans un continuel *Fiat*. Comment faire autrement ? Il me faudrait employer un gros cahier pour vous raconter mes peines, toutes causées par des calomnies, puis un second cahier pour vous expliquer les causes de ces calomnies, et puis un troisième cahier pour vous donner avec droite vérité les preuves de la fausseté de ces calomnies. Et après ? J'ai essayé, je n'ai point réussi ; donc je laisse au Seigneur le soin de ma pauvre âme et surtout de ma pauvre maison. » Elle ajoutait : « J'ai tant versé de larmes que c'est miracle si j'ai encore la vue. J'ai eu tant de fois le cœur bouleversé et brisé que mon sang est comme tourné en eau, ce qui me

donne en ce moment une maladie de peau fort désagréable. »

Dès 1884, sa santé avait été très compromise. En juin 1885, elle a même le regret d'être trop faible pour suivre à la chapelle les exercices de la retraite ; et elle écrit : « C'est dans ma chambre que j'ai passé la retraite. Pas un sermon. Force visites ; continuation enfin de cette vie de fatigue et d'affaires. Mais heureusement aussi force souffrances. Oh ! c'est la seule consolation de ce triste monde. Il y a huit mois que j'ai reçu l'extrême-onction pour la troisième fois. Oh ! quand donc viendra le Ciel ? Quand vous voudrez, mon Jésus, vous mon tout. En attendant donnez-moi l'unique grâce que je désire : vous aimer de plus en plus et vous faire aimer. »

Prise en 1886 d'hémorragies pulmonaires, c'est de la même manière qu'elle continue d'envisager la souffrance ; elle y voyait la source d'un trésor précieux de mérites dont elle faisait profiter les âmes qui lui étaient chères ou celles qu'on avait la confiance de lui recommander. Elle écrivait à M. Dewaulle le 13 novembre de cette année : « En ma misère et impuissance, j'ai l'immense consolation de beaucoup souffrir. C'est mon trésor. Ces temps derniers, j'en ai joui à tel point que le médecin ne comprend rien à mon existence. Il dit que j'ai des maux et maladies de quoi faire mourir quatre personnes. Et je ne suis point mourante du tout. »

Dieu permettait que les prêtres les meilleurs, ceux qu'elle estimait le plus et à qui elle ouvrait son âme à cette époque, soit régulièrement, comme M. le Doyen d'Haubourdin, soit par circonstance comme le T. R. P. Maurille, supérieur des Pères de Ste-Marie, et M. l'abbé Dewaulle, n'eussent jamais sur les lèvres toutes les paroles qu'elle eut souhaité d'entendre, qui auraient révélé une intelligence parfaite de son état d'âme et qui auraient excité en ce qu'elle appelait « son vieux cœur glacé » l'élan passionné avec lequel elle eût voulu courir dans la voie des souffrances. Elle était donc obligée dans une large mesure de se passer de ce secours spirituel

extérieur que tantôt elle désirait et que tantôt elle se reprochait de désirer comme s'il y avait encore dans cet attrait quelque recherche du moi et quelque goût de la jouissance.

En 1887 elle écrit à la Sœur Marie de St-Félix pour lui dire tout le bien qu'elle pense du Père Maurille, choisi comme Supérieur général ; elle recommandait à son amie l'esprit de détachement et voilà qu'elle craint d'y manquer elle-même : « Dieu seul ! ne comptez sur nul autre pour vous donner paix et joie ici-bas. Tout en vous disant cela, je me surprends à me réjouir fort de la nomination de notre très cher Père Maurille. Oui, moi qui vous prêche le détachement de toute créature, me voilà encore prise à compter sur un peu de consolation en ce monde. Vous savez les nombreuses occasions que j'avais d'écrire à ce Révérend Père, d'abord à Pontchâteau, puis à Schimmert. J'ai pu un peu juger son esprit et son cœur. C'est dans la force du terme un vrai religieux... Cependant je me sermonne fort moi-même me disant : Allons, ma pauvre vieille Sœur Félicien, vas-tu encore désirer et attendre joie sur cette terre ? Ton vieux cœur qui a été si brisé, si moulu, peut-il encore songer à jouir ? Non, comptons sur le bon Dieu tout seul. *Sursum corda* ! La joie est pour le ciel ; élevons-y nos cœurs. — Mais je ne sais vraiment pas de quelle matière nos cœurs sont faits. Toujours est-ce une matière d'une incroyable élasticité. On les écrase, on les tient des années entre le marteau et l'enclume, et pour un rien ils se regonflent, et les voilà voyageant dans les airs comme des ballons ! Allons, ma bonne Marie de St-Félix, soyez plus sage que moi. »

C'est sous la direction du P. Maurille qu'elle fit sa retraite en juin 1887, mais elle fut alors assaillie de terreurs qui l'empêchèrent en apparence d'en tirer tout le profit qu'elle eût désiré : « Seigneur, ayez pitié de moi ! écrit-elle dans ses Notes spirituelles. Je ne sais point dire ni écrire autre chose. Impossible de mettre sur ce papier rien de ma pauvre âme bouleversée. Les flots m'envahissent, me soulèvent, me rejettent au fond d'une mer en furie. Seigneur, sauvez-moi !

Je ne puis prendre autre résolution que celle de répéter jour et nuit : « Seigneur, sauvez-moi ! »

En 1888 au contraire, elle retrouve la paix de l'âme : « Et il se fit un grand calme, note-t-elle. Oui la croix et la couronne d'épines subsistent toujours. Mais j'ai revu pour la seconde fois notre très cher Père. Et cette année mon âme est plus calme. Dieu soit mille fois béni de nous avoir donné un tel guide ! » Elle parlait alors d'une maladie d'estomac à laquelle elle tendait à attribuer pour une part la tristesse dont elle se sentait envahie.

En 1889 elle doit reconnaître qu'il y a autre chose ; c'est alors que le sang se révèle altéré et que se produit l'éruption cutanée qui la reprendra et ira dans la suite en s'aggravant. En même temps son âme est de nouveau agitée par l'inquiétude ; au dehors elle sait qu'on parle contre elle ; les anciennes religieuses avec qui elle était plus étroitement liée ont quitté Haubourdin ; elle a de nouveau des moments pénibles où elle ne goûte aucune joie. C'est alors qu'elle jette de nouveau vers le ciel son cri éperdu : « Seigneur, sauvez-moi ! » et qu'elle multiplie les actes de résignation et d'acceptation joyeuse de la douleur : « Le Seigneur veut que je meure sur la Croix, qu'il en soit béni ! Je commence seulement à aimer vraiment la croix. Je commence à me réjouir de cette vie si longue et si pleine de toutes sortes de souffrances. » C'est la croix qui lui rend l'espérance d'aller au ciel et elle chasse ses tentations de désespoir en songeant à la miséricorde de Dieu : « J'espère le ciel en pensant au pauvre Lazare et au bon larron. Ce sont mes amis et mes consolateurs ! » — Cette même année, le jour de la Présentation, la mort faillit l'emporter à l'improviste. Elle en écrit au début de 1890 à M. Dewaulle : « Je reviens presque de l'autre monde, et c'est la quatrième fois que je frappe en vain à la porte du ciel ! — Oh ! que ne suis-je entrée dans notre céleste Patrie ! — Cependant je bénis le Seigneur de la bonne leçon qu'il a daigné me donner le 21 novembre. Jusqu'alors j'avais attendu la mort, je croyais m'y préparer ; mais je n'attendais pas la

mort subite .. Maintenant je me dis avec plus de fondements : Peut-être sera-ce aujourd'hui. »

En 1890, après une amélioration sensible qui lui permit d'écrire quelques lettres, la décomposition du sang reprit de plus belle, amenant une éruption de boutons qui des mains passa aux bras et à tout le corps. Les membres étaient enflés de manière à faire craindre que la peau ne vînt à se fendre. De forts accès de fièvre et d'atroces démangeaisons ne lui laissaient aucun repos. Bientôt même la peau lui tomba par plaques sur les mains et les bras. Vers le milieu de l'année, après une amélioration momentanée, la malade parut à toute extrémité ; durant trois jours, ses forces avaient tellement décliné que les médecins ne gardaient plus aucun espoir, et une crise du même genre se renouvela peu après. Les défaillances étaient telles que les religieuses furent plusieurs fois sur le point de réciter les prières des agonisants ; à chaque instant on craignait une nouvelle congestion. Puis de nouveau, et à la surprise générale des médecins, un mieux sensible se produisit qui dura quelques mois.

En 1891, mêmes alternatives de dépressions et d'améliorations. Au début de l'année elle reçoit le saint viatique ; de nouveau en février, son état est très inquiétant ; elle a des prostrations alarmantes. L'été est meilleur. Mais en septembre les crises recommencent.

Il en fut de même en 1892 et durant presque toute l'année 1893. Cette année était pour elle la dernière de cette longue épreuve. Le 5 mai, ses consœurs, les élèves et les anciennes élèves du pensionnat solennisèrent ses noces d'or, le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. M. le chanoine Cateau, doyen d'Haubourdin, voulut s'y associer. Dans l'allocution qu'il prononça à la chapelle, il loua d'autant plus volontiers les mérites de la Bonne Mère que celle-ci était absente de la cérémonie, forcée depuis longtemps par la maladie de garder la chambre. Le moindre des mérites qu'il releva chez elle ne fut pas sa patience admirable et son amour généreux de la souffrance : « Depuis que la maladie l'a clouée

sur son lit de douleur, ainsi s'exprima-t-il, jamais on ne l'a entendue exhaler une plainte, jamais exprimer un désir ; je me trompe, bien des fois je l'ai surprise regrettant de ne pas souffrir davantage. A quoi servirais-je encore, disait-elle, si je ne souffrais ? Et un autre jour : Oui, oui, des souffrances, s'écriait-elle, encore des souffrances ! je ne dirai jamais : c'est assez ! »

C'est dans la nuit du 25 au 26 octobre 1893 qu'elle acheva de souffrir. Donnons le récit de sa mort tel qu'il fut rédigé peu de temps après l'événement par les religieuses qui assistaient la mourante :

« La mort de notre chère Supérieure, bien que prévue et appréhendée depuis longtemps déjà, a été cependant pour nous toutes une véritable surprise. Depuis le commencement d'octobre, elle semblait avoir un peu plus de vie et nous ne nous attendions nullement à une fin aussi proche. Le mardi 24, veille de sa mort, elle avait été relativement très bien. Elle avait reçu Monsieur le Doyen venu au pensionnat pour confesser les Sœurs, lui avait parlé de la retraite de nos enfants qui venait de se terminer, et ne se trouvait pas plus malade.

Le mercredi 25, jour de sa mort, elle parla encore de toutes sortes de choses avec la chère sœur Théofroy qui était restée auprès d'elle pendant la messe (car le médecin avait bien recommandé de ne pas quitter un seul instant notre chère malade) et à 7 h 1/2 au moment où nous sortions de la chapelle, la chère sœur Théofroy put répondre en toute vérité aux sœurs qui lui demandaient des nouvelles de notre Supérieure : elle est très bien.

A peine une demi-heure plus tard, elle ne reconnaissait plus celles d'entre nous qui se présentaient. On ne s'alarma pas tout d'abord, car souvent, et même plusieurs fois dans une même journée, notre pauvre chère malade avait des espèces de faiblesse dont elle revenait lorsqu'elle avait pris un peu de nourriture, et on crut à un accident de ce genre. Mais au bout d'un moment, voyant que notre chère Supé-

rieure ne venait pas à elle, bien qu'elle eût absorbé sans difficulté un peu de liquide, on s'inquiéta et on employa tous les moyens possibles pour la ranimer. Tout fut inutile, le regard devenait tout à fait fixe et on fit appeler M. l'Aumônier. Celui-ci effrayé proposa d'envoyer chercher M. le Doyen et le médecin.

Le docteur, arrivé le premier, trouva la bien-aimée malade en proie à de terribles convulsions qui durèrent environ trois quarts d'heure. Il était environ onze heures. Lorsque ces crises se furent calmées, le médecin dit que la fin était imminente et qu'il la croyait due au développement de tubercules dans le cerveau. Vers midi cependant le visage prit une apparence toute différente : de violacé qu'il était, il devint très pâle et le médecin nous quitta en nous disant que nous pouvions compter encore sur quelques heures.

Ce serait donc fini ! nous ne pouvions le croire ! notre chère malade avait éprouvé tant d'assauts que nous espérions envers et contre tout qu'elle résisterait à ce dernier. Mais il ne fallait plus se faire illusion ; le râle avait commencé, une pâleur cadavérique se répandait sur les traits de notre chère et bien-aimée Supérieure. M. le Doyen, M. l'Aumônier, ne la quittaient pas ; le P. Gabriel arriva à son tour, et tous trois se concertèrent pour savoir si on pouvait lui administrer encore le sacrement de l'Extrême-Onction. Bien qu'il y eût longtemps qu'elle ne l'avait reçu, on ne put le lui donner de nouveau parce qu'elle ne s'était pas relevée depuis la dernière fois. Mais on lui procura par ailleurs tous les secours possibles : les dernières absolutions, toutes les prières de l'Église au moment suprême, toutes les exhortations qui auraient pu la consoler et la soutenir pendant ces heures d'agonie. Hélas ! selon toute probabilité, la chère malade n'entendait rien.

Les Sœurs remplissaient sa petite chambre et les sanglots se mêlaient aux prières. Avec quel bonheur nous eussions entendu sortir de sa bouche expirante quelques paroles d'adieu ! Avec quelle piété filiale nous eussions recueilli

les derniers élans de sa belle âme prête à s'envoler dans le sein de Dieu ! Mais notre chère malade ne fit plus aucun mouvement. Trois fois seulement elle ouvrit un peu les yeux ; une première fois lorsque le P. Gabriel lui eut donné les indulgences du Rosaire et du scapulaire bleu ; une seconde fois lorsqu'on eut récité les litanies de sainte Anne pour laquelle elle avait une dévotion toute particulière, et enfin au moment de rendre le dernier soupir. Il était minuit ; le râle s'affaiblit subitement ; la chère mourante ouvrit les yeux. Toutes nous fûmes un moment nous demandant ce qui allait se produire, mais ils se fermèrent bientôt ; la respiration cessa. Son âme était au pied du Seigneur ! »

Le samedi, la bonne Mère Saint-Félicien eut à l'église paroissiale d'Haubourdin des funérailles qu'on peut bien qualifier de solennelles, si grand était le concours de population qui s'y était porté. M. le Doyen eut volontiers pris la parole, mais la bonne Mère le lui avait maintes fois expressément défendu. Au surplus, si la foule ignorait les vertus les plus profondes de la sainte religieuse qui venait de mourir, elle n'avait pas de peine à se rappeler ces mérites plus apparents qui, durant sa longue carrière, tout entière passée à Haubourdin, avaient forcé l'admiration des âmes les plus défiantes. Que ne pouvait-on dire de sa piété et de son zèle, de son indulgence et de sa charité ? Au jour de son jubilé, M. le doyen d'Haubourdin avait rappelé ce qu'elle avait été pour la paroisse et pour la région tout entière : « Qui dira, s'était-il écrié, toutes les œuvres qui doivent leur éclosion à la bonne Mère ou du moins qu'elle a fortement aidées, les maisons qu'elle a établies, les bourses qu'elle a fondées, les familles qu'elle a secourues, les aumônes qu'elle a distribuées, les jeunes filles qui lui doivent leur éducation, celles qu'elle a retirées de la misère ou qu'elle a placées dans de bonnes conditions ? » Et tous ces services, la bonne Mère les avait rendus avec une amabilité et une bonne grâce qui en avaient doublé le prix et forcé la reconnaissance.

Mgr Monnier, évêque de Lydda, s'associa au deuil des

Filles de la Sagesse avec une particulière bonté. Il leur écrivit, dès le 27, les lignes suivantes : « J'ai pu, dès ce matin, dire la Sainte Messe à l'intention de la vénérée défunte. Sa mort est une grande perte pour votre maison. Sans doute la regrettée supérieure était infirme depuis assez longtemps ; mais de son lit de souffrances, elle dirigeait encore sa maison avec la sagesse que donne une longue expérience, animée par l'esprit de Dieu. L'établissement d'Haubourdin lui doit aussi sa grande renommée et sa remarquable prospérité. Des milliers de jeunes personnes y ont trouvé, sous sa direction, non seulement une instruction complète, mais aussi, ce qui vaut mieux, une éducation solidement chrétienne. Il est écrit dans l'Évangile : Celui qui aura pratiqué et enseigné la vérité, sera grand dans le royaume des cieux. Il est encore écrit : Ceux qui auront enseigné la justice à plusieurs, brilleront comme les étoiles au firmament durant les perpétuelles éternités. Ces paroles consolantes peuvent bien s'appliquer à notre regrettée défunte et nous donnent la ferme assurance que Dieu a reçu son âme au sein de la gloire. » Un pareil témoignage venge hautement la bonne Mère des critiques dirigées contre elle par des esprits étroits, et qui la firent tant souffrir. Il prouve, s'il en était besoin, que l'autorité archiépiscopale couvrait sa manière d'agir, et n'avait pour elle que la plus grande vénération.

Les anciennes élèves d'Haubourdin n'ont point perdu, malgré les années, le souvenir de celle qui les a formées à toutes les vertus chrétiennes ; elles aiment encore à évoquer cette belle et douce figure où elles continuent à lire toutes les grandes leçons qu'elle leur donna autrefois.

ANNEXE I

ÉLOGES PUBLICS DÉCERNÉS A M. DEWAULLE par Mgr Baunard et M. le chanoine Didio

Nous réunissons dans cette annexe plusieurs fragments de discours ou d'articles concernant M. Dewaulle, et qui ne pouvaient trouver place dans notre récit sans l'alourdir. Ils sont pour la plupart de Mgr Baunard. Ils achèveront de mettre en relief la belle figure que nous avons voulu présenter au lecteur, et de faire connaître les liens intimes qui unissaient ce saint prêtre à l'éminent Recteur des Facultés Catholiques de Lille.

I. — Extrait du discours prononcé le 1er août 1888 par Mgr Baunard à la distribution des Prix de l'Institution N.-D. des Dunes de Dunkerque.

C'est bien bon à vous, Messieurs, de m'avoir appelé à cette fête ; mais permettez-moi de vous dire que vous avez fait-là un grand acte de foi en ma bénignité. Car enfin n'avais-je pas quelque raison de vous tenir rigueur, — avant de vous connaître, — pour m'avoir enlevé cette année celui qui là-bas, à Lille, était auprès de moi et qui était tant pour moi ? Il faut bien néanmoins que je vous le pardonne, puisque vous l'avez si bien accueilli, vous, Monsieur le Supérieur, en lui rendant un autre père, et vous, Messieurs ses confrères et ses élèves, en lui rendant ici une seconde famille.

Ne craignez donc rien : ce n'est pas moi qui entreprendrai de brouiller ensemble Saint-Joseph et Notre-Dame, Saint-Joseph de Lille et Notre-Dame de Dunkerque. Quant à votre cher Préfet, il a trouvé le meilleur moyen de me fléchir. Il a fait comme Jacob, qui, pour apaiser la jalousie de son frère Esaü, s'était avisé de faire défiler ses troupeaux devant lui et de les placer sous sa houlette. Il m'a dit : « Venez nous présider ! Venez nous couronner ! » Je suis venu, j'ai vu, je suis vaincu ; et il ne me reste plus qu'à dire comme le frère désarmé de Jacob : *Gradiamur simul*, marchons ensemble, et *ero socius itineris tui*, et faisons route à deux en nous donnant la main.

2. — Extrait du discours prononcé le 31 juillet 1889 par M. le chanoine Henri Didio, vice-recteur des Facultés Catholiques à la Distribution des Prix de l'Institution N.-D. des Dunes à Dunkerque.

Vous m'en voudriez, Messieurs, et je m'en voudrais à moi-même, si je ne saluais pas tout particulièrement M. le Préfet des Études, qui, avant de prodiguer à vos enfants les efforts du zèle le plus généreux, peuplait notre Faculté de Droit de ses nombreux bacheliers, qui conservent un souvenir impérissable de ses savantes leçons, et de sa pieuse et sage direction.

3. — Extrait du discours prononcé par Mgr Baunard, recteur des Facultés Catholiques de Lille, à la séance solennelle de rentrée du 19 novembre 1903.

Après avoir loué M. le chanoine Chabé, supérieur de l'Institution N.-D. des Victoires de Roubaix, devenu dans l'année supérieur du Séminaire Académique, Mgr Baunard ajoutait :

« Le croiriez-vous, Messieurs ? je me sens moins libre pour vous présenter notre Vice-Recteur, M. le chanoine Dewaulle. C'est que, de ce côté, je suis lié d'une vieille et imbrisable amitié. J'ai vécu beaucoup près de lui, très près. J'ai gardé de son action pastorale sur la jeunesse de notre collège Saint-Joseph de Lille un si vif souvenir d'estime et d'affection ; et plus tard j'ai tant écrit, prié et supplié Mgr l'Archevêque, Mgr de Lydda, pour le disputer à Dunkerque, quand Dunkerque hélas ! nous le ravit ; j'ai tant fait, plus récemment, pour qu'on le rendît à Lille, que peut-être mon jugement sera-t-il suspect de n'être plus entièrement libre à un endroit si sensible. Mais fort heureusement ce jugement, le mien, est aussi identiquement le jugement de tout le monde, de tous ceux dont il fut le maître dans nos collèges, le pasteur dans sa paroisse, l'apôtre par sa parole, le père par sa tutelle ; de sorte que, cher curé des mineurs d'Auberchicourt, cher « Préfet maritime », comme vous vous laissiez appeler à Dunkerque, cher Professeur de philosophie à Saint-Joseph de Lille, c'est l'unanimité des suffrages, toute une marée montante d'affections et de désirs qui vous ramène à ce rivage ami où vous jetterez l'ancre, *ad littera nota* ».

4. — Extrait de l'article intitulé *Mon remerciement* donné par Mgr Baunard au *Bulletin des Facultés Catholiques* (octobre 1908) à l'occasion de sa démission de la charge de Recteur.

J'ai hâte de remercier M. le vice-recteur Dewaulle. Mais le désintéressement et l'élévation de ses vues me le permettront-ils ? Dans le partage de nos services respectifs, au sein de l'œuvre commune, la pre-

mière part est la sienne : car il a celle des âmes. En quel religieux honneur il les tient, dans quel respect il les garde, et quel grand bien il leur fait, c'est à elles de le dire, et elles le disent. C'est chez lui l'effet d'une vocation spéciale qui le prédestinait à être le pasteur et le père très aimé de la jeunesse des Écoles, particulièrement celle de la vingtième année. Mais il n'est pas donné à tous d'y déployer ces rares dons de doctrine, d'autorité, de bonté et d'éloquente ardeur qui lui conquièrent ces jeunes cœurs, prompts à se laisser conduire dès qu'ils se sentent compris, et prompts à se donner dès qu'ils se sentent aimés. On le sait ailleurs qu'à Lille, dans ces collèges ecclésiastiques de toute la France, où il va porter chaque année, avec le nom de notre Université, une si belle image et une si haute idée de ce qu'elle est, ou veut être. De là, depuis quelque temps, le repeuplement surabondant de nos maisons de famille, remplies de ceux qu'à bon droit il peut nommer ses fils.

L'Université, qui l'en remercie, s'en réjouirait sans réserve, si cette dépense de toute son âme n'avait trop coûté à la santé d'un corps avec les forces duquel il ne sut jamais compter. Mais de ce qu'il a aimé notre œuvre et nos fils jusqu'à ce noble excès, ne s'ensuit-il pas pour nous une nouvelle raison de l'aimer lui-même encore plus ?

Et toutefois, moi qui fus par deux fois son collègue en trente ans, n'ai-je pas aujourd'hui quelque chose à me faire pardonner de lui ? Ne lui avais-je pas dit, dans ma joie de le revoir et recevoir à l'Université en 1903, que j'y resterais avec lui *ad convivendum et commoriendum* ? C'était le *Consenescamus ambo pariter* de la Bible. Mais ma vieillesse à moi avait une terrible avance sur la sienne... qui n'est pas encore venue. Et un jour fut bientôt où j'entendis ce coup de cloche du soir qui avertit le laboureur que la journée est finie, et qu'il est temps de quitter la charrue et le sillon. C'est fait. Mais ne l'entends-je pas, lui, me dire plaintivement, comme les disciples de Martin : « *Cur deseris nos, Pater ?...* »

Non, je ne délaisse personne : j'aurais trop à y perdre. Je laisse seulement à mon successeur un appui précieux dans le prêtre distingué qui était déjà son ami comme le mien. S'ils veulent bien m'agréer, comme tiers, dans leur fraternité, j'en serai doublement heureux ; et c'est là une place de laquelle je ne me démettrai jamais.

ANNEXE II

LA MORT DE LA PETITE SŒUR DES PAUVRES

Ce n'est pas une triste histoire,
Enfants, que je vais vous conter :
C'est une joie, une victoire,
Que je voudrais vous bien chanter.

Pour vos vieux, bonne Sœur, embrasser tant de peine,
Travailler et souffrir et sourire et mendier,
Manger et dormir peu, c'est un divin métier !
Mais vite, à ce labeur, la lame use la gaîne.

La gaîne, c'est le corps : vaillante, immaculée,
Par prémice, à la mort l'âme le dévoua ;
Pauvreté la meurtrit, chasteté l'immola :
L'offrande maintenant doit être consommée.

Un court instant clôra cette offrande dernière,
Car la Petite Sœur jusqu'au terme est debout !
Le départ est joyeux, on voit le ciel au bout,
Et personne ne reste au lointain en arrière.

Personne ! regardez : la petite famille,
Pour les yeux, pour la foi, ne compte que des vieux :
Vieillesse de la terre et vieillesse des cieux,
Longs jours, pleines vertus sur lesquels le ciel brille.

Tous attendent bien près du séjour qui rassemble,
Et vers le même but prendront bientôt l'essor.
Ah ! le voyage à tous serait plus doux encor
Si les vieux et les Sœurs pouvaient partir ensemble.

Mais non ! Dieu seul commande à la mort, à la vie.
La petite famille hier ouït sa voix :
Une petite Sœur avait fixé son choix,
Blanche et modeste fleur que sa main a ravie.

Le corps, tige brisée, expirait sur sa couche :
Son âme tressaillait à la brise du soir
Et murmurait l'adieu, la prière et l'espoir,
Chants d'immortalité, sous la divine touche.

« Je ne puis plus vous voir », disait l'agonisante.
Mais quand la terre un jour se dérobe à nos yeux
Il reste aux regards purs la vision des cieux ;
Elle ajoutait : « Jésus à mes yeux se présente. »

Non, ne détournez plus vos regards vers la terre,
Bonne Petite Sœur ! il vous faudrait souffrir
Voyant les pleurs des vieux sans pouvoir les tarir !
Vous endormiez si bien leurs maux, leur peine amère !

Pour la première fois leur Sœur les abandonne :
Ils pleurent, vieux enfants, les pleurs de l'orphelin,
Perles que Dieu recueille et met à son écrin
Pour orner, bonne Sœur, demain votre couronne.

« Aimez, aimez toujours la petite famille ;
« Dieu nous a réservé la plus heureuse part ! »
Dit à ses sœurs encor la mourante au départ.
Comme elle avait raison cette pieuse fille !

Sur ses lèvres la mort parlait comme Dieu pense.
C'est un culte au néant que cet ardent désir
De vivre, de gagner, de boire le plaisir :
Donner et se donner ont Dieu pour récompense !

« Je vais prier pour vous ! » Cette sainte promesse
Fut l'immortel serment de la fidélité :
Pour nous ce testament de votre pauvreté
Restera, bonne Sœur, la meilleure richesse.

Oui, priez Dieu pour nous ! le bon Dieu vous appelle
Tout droit en Paradis : conduisez-y vos vieux.
Nous vous suivrons là-haut et nous chanterons mieux
Votre foi, votre amour et leur œuvre immortelle.

ANNEXE III

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. DEWAULLE le 21 mai 1888 en la fête de M. le chanoine Bernardin Durant, supérieur de l'Institution N.-D. des Dunes, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de saint Bernardin dans l'une des cours de récréation du collège.

MES ENFANTS,

Vous connaissez tous ce livre où Fénelon, l'illustre Archevêque de Cambrai, représente la fille du maître des dieux, déesse elle-même, conduisant à travers les dangers et les séductions de toutes sortes, un jeune prince à la recherche de son père. Lorsqu'il écrivit un tel récit, l'éducateur du Dauphin avait pour but d'initier son royal élève à la Mythologie, à l'Histoire et à la Géographie, au Style, surtout au gouvernement de lui-même et des hommes. Mais ne vous semble-t-il pas que bien des fois, au cours de ces leçons de science et de morale, appelées à former un roi, le pieux Fénelon dut s'interrompre, écarter le voile d'une fiction agréable quoique trop empreinte du paganisme de la Renaissance, et tenir ce langage à son élève :

« L'Olympe, Jupiter et Minerve n'ont pas existé : il est vrai pourtant » que nous sommes tous les enfants du royaume des Cieux, créés de » Dieu, et par les voies de ce monde, retournant à Lui.

» Le Fils de Dieu sagesse éternelle s'est incarné et Il a prolongé son » Incarnation dans la vie toute divine de son Église qui nous prend » par la main, soutient et dirige notre retour vers la cité céleste et » paternelle. »

Aviez-vous songé déjà, mes chers enfants, à la réalité élevée et touchante, à la vérité chrétienne renfermée dans l'allégorie de votre Télémaque ?

S'il est vrai que l'Église parle, pour nous tous et toujours, la parole infaillible de Dieu, dispense sa force et ses grâces à tout homme venant en ce monde, elle a pourtant un regard de particulière dilection pour votre jeunesse : elle vous a vus avec vos indigences, vos espérances et vos dangers et elle vous a aimés, ainsi qu'il est dit du Divin Maître :

« *Intuitus eum dilexit eum* [1] ». Ayant regardé le jeune homme il l'aima. Après avoir semé le bienfait, l'Église, à l'exemple encore du Sauveur, a souvent moissonné la méconnaissance : et cette plante amère, chose douleureuse à dire ! a maintes fois germé sur le sol de notre pays. La Religion cependant n'a point secoué contre nous la poussière de ses pieds : elle était la première à savoir tout ce que Dieu a départi de vitalité catholique, de bon sens et de générosité à la Fille aînée de son Église : tout cela est trop pour que l'ingratitude et l'injustice puissent prescrire chez nous. L'Église donc le savait : et c'est pourquoi, relevée en un jour d'emportement aveugle, de la garde séculaire maternelle et sainte qu'elle avait montée près de l'âme de la jeunesse française, elle ne cessa pas, jusqu'à ce qu'elle fût admise à remplir de nouveau son plus cher devoir, d'en revendiquer l'honneur et la charge. Vous lirez un jour, mes chers enfants, comment la mère de vos âmes a élevé haut les revendications de son amour ; vous recueillerez le récit des combats soutenus pour vos âmes et la liberté, les échos du temple et du prétoire, du parlement et des grandes assemblées où tant de voix éloquentes plaidaient vos plus graves intérêts. Vous connaîtrez les noms des Montalembert et des Lacordaire, des Parisis et des Dupanloup : grande sans doute sera votre admiration, lorsque viendra jusqu'à vous, non affaiblie par le temps, la parole d'or de ces hommes dont la Religion a touché les lèvres ; vous aimerez surtout la Sainte Église en mesurant sa sollicitude aux accents émus sortis de l'abondance de son cœur et mis à votre service par les plus illustres de ses fils et de ses soldats.

La victoire fut au droit et à l'amour, et la sagesse des victorieux, qui est de bien profiter de la victoire, ne fit pas défaut à vos pères : ils furent les premiers à user du droit vainqueur, à refaire avec l'Église, en votre faveur, mes enfants, cette alliance que votre ville porte, comme le meilleur titre de noblesse, dans son origine, son histoire et son nom. Votre collège catholique de 1620 se rouvrit modestement mais vaillamment ici en 1850.

Monsieur le Supérieur,

Modestie et vaillance, voilà les derniers mots qui sont tombés de ma bouche — ce sont en même temps les traits aimés sous lesquels s'accusent la physionomie et l'œuvre des ouvriers de la première heure dont nous avons recueilli l'héritage de labeur et d'honneur en ce Collège Notre-Dame des Dunes. — Si les sympathies confiantes ne leur manquèrent pas, l'explication en est dans le mot d'un grand orateur qui fut aussi un ardent ami de la jeunesse : « Un grand cœur dans une petite maison est bien ce qu'il y a de plus touchant ». La maison et les ressources matérielles étaient petites ; en revanche, dès le premier jour, d'incomparables richesses de dévouement et d'intelligence furent

1. Marc. X, 21.

dépensées par les fondateurs de notre collège, au foyer qu'avaient allumé en ce lieu même, à leur point de rencontre, l'amour de Dieu, l'amour paternel et maternel. — Ah ! que Dieu daigne bénir ceux qui ont été avant nous les pionniers de l'éducation chrétienne restaurée sous le patronage de l'Étoile des mers, Notre-Dame, près de nous et dans cette ville de Dunkerque, aux postes de notre grand diocèse, puisqu'on appelle poste, pour le prêtre ainsi que pour le soldat, le lieu de sa garde et de son sacrifice. Aux églises de la capitale, ils ont pu trouver plus vaste champ à leurs labeurs [1] ; ont-ils mérité du bien et de la Religion plus qu'aux jours où ils travaillaient à rétablir sur la pierre angulaire, qui est le Christ, l'œuvre de la régénération et de la rédemption de la jeunesse ? A chacun son don : mais j'entends l'Ange de l'école comparer au martyre le ministère de l'enseignement et décerner à ce dernier la palme de la charité. Ne croyez pas, mes chers enfants, que le Saint Docteur accuse votre âge d'être sans pitié : un autre a dit cela, et peut-être eut-il été moins sévère s'il avait connu nos bons enfants de Notre-Dame des Dunes. Saint Thomas, lui, ne nous offre pas une couronne d'épines que vous auriez tressée de vos légèretés ou de vos oublis : il salue simplement dans la mission de l'homme d'enseignement et d'éducation un témoignage perpétuel, *martyrium*, rendu à la vérité sous toutes ses formes, à la vérité religieuse surtout, et plus parfait comme office charitable, à raison du bien considérable qu'il procure au monde. En retour de ce bien, bénissez, Seigneur, nos devanciers qui ont dispensé ici à vos enfants le pain de la vérité !

Grâces à Dieu, leur âme vit parmi nous ! nous pouvons le redire avec fierté et reconnaissance, notre chef a reçu le baptême de l'esprit et du feu aux premières journées et au premier rang, dans les vaillantes luttes de l'enseignement libre.

La bienvenue vous souriait partout, nous a-t-on rapporté, vénéré Monsieur le Supérieur, lorsque, à l'appel de l'Apôtre des Flandres, Monsieur le Chanoine Dehaene, « cœur ardent et parlant », vous vintes prendre, dès votre arrivée, une place d'élite dans le personnel en formation et ajouter à sa valeur une valeur qui n'attendait pas « le nombre des années ». Plus de trente ans ont passé sur les origines de votre œuvre, elle a atteint l'âge parfait. Et voyez le même sourire filial s'épanouir au front de vos enfants, les fils de vos fils, renouvelant à vos yeux attendris, l'enfance et l'adolescence de vos aînés dont vous revoyez les traits et perpétuant ainsi votre jeunesse à travers des années doubles de celles qu'on a appelées un grand espace dans la vie. Votre bienfaisance d'ailleurs aussi se perpétue ; ces enfants, après leurs pères, connaissent votre tendresse, votre direction pleine de sagesse Ils vous ont dit déjà leur reconnaissance, par de bruyantes expansions, dans un lieu moins sacré : ici, devant Dieu et au saint sacrifice de la Messe,

1. M. le chanoine Ledein, curé de St-Pierre de Chaillot, mort en 1906.

leurs voix, dans le silence, monteront plus haut encore, portées par la prière, et demanderont à Celui de qui descend tout bien que votre famille s'accroisse en même temps que vos années ; qu'avec elle grandisse aussi votre joie et qu'elle marche toujours dans la vérité, selon le vœu de l'Apôtre qui est aussi celui de votre âme : *Majorem horum non habeo gratiam quam ut audiam filios meos in veritate ambulare !* [1]

Si Dieu a investi l'Église du droit de vous élever, dans le sens le plus complet de ce beau mot français, il n'a pu manquer, mes chers enfants, de la proportionner à sa mission. A l'esprit de système toujours envahissant, elle oppose son idéal écrit dans l'Évangile, fixe et parfait. Mais elle ajoute l'exemple au précepte et place sous nos regards des chefs-d'œuvre immortels, démonstration vivante de l'autorité, de la force et de la pureté avec lesquelles elle écrit dans les cœurs, pour les garder au monde, la vérité « *quaecumque vera* », la piété « *quaecumque sancta* », l'aimable fleur de charité « *quaecumque amabilia* », l'honneur « *quaecumque bonae famae* » [2]. Les Saints à qui Dieu même donne son admiration, voilà les créations de l'Église, sa recommandation, sa lettre écrite pour la postérité, selon le mot de saint Paul : *Epistola nostra vos estis... quae scitur et legitur ab omnibus hominibus... scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi* [3]. C'est vous qui êtes notre lettre, connue et lue par tous les hommes, écrite non avec de l'encre mais par l'esprit du Dieu Vivant.

Les Saints ! voilà nos modèles. Tout à l'heure, à l'issue du saint sacrifice, nous nous rendrons processionnellement à la cour de récréation de vos plus jeunes frères : là nous bénirons la statue du Saint que le ciel et la terre célèbrent aujourd'hui ; puis elle sera fixée pour demeurer sous vos regards dans cette même cour où elle gardera la pensée du père de cette maison, confondue dans notre vénération avec celle de son patron. Là aussi vous trouverez chaque jour une de ces leçons vivantes dont je vous parlais il y a un instant. Qui a conçu cette inspiration délicate et voulu cette manifestation filiale et religieuse ? Le bon Dieu, mes enfants, dans sa sainte Providence ; et, pour l'aider, un ancien, le Directeur dévoué [4] qui ne fait que passer parmi nous, mais, vous en serez convaincus une fois de plus, qui passe toujours en faisant le bien ; l'homme bon dont la bonté vraie se déverse « *bonum diffusivum sui* » comme les rayons du soleil, en lumière et en charité, sur le champ des âmes plus fécond encore, dans notre Flandre, que le sol travaillé par vos pères. Précédemment, au plus haut de votre Collège et regardant toute la maison, l'image de Marie avait été placée, couronnée de votre devise et de votre confiance : « *Posuerunt me custodem* » [6]. La piété

1. III Joan. 4.
2. *Philip. IV*, 8.
3. II *Cor.* III, 3.
4. M. l'abbé Flahault.
5. *Cant.* I, 5.

de vos maîtres ne sépara point ce que Dieu avait uni dans un incomparable honneur : bientôt, à la Division moyenne, de l'autre côté de votre chapelle dont la Sainte Vierge tient l'entrée, fut inaugurée la statue de saint Joseph, et Notre-Seigneur Jésus-Christ se retrouva ainsi entre sa Mère Immaculée et son père nourricier. Trinité de la terre, sainteté, silence et travail, obéissance ! que d'objets offerts à votre prière et à l'effort de votre bonne volonté !

Aimez, chers enfants, à purifier votre regard en l'élevant vers ces saintes images de vos cours, de vos études, de votre chapelle :

« O visages des Saints, s'écrie le P. Lacordaire, douces et fortes lèvres » accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son Fils ; regards » bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures ; » cheveux blanchis par la méditation de l'éternité ; couleurs sacrées » de l'âme qui resplendissez dans la vieillesse et dans la mort : heureux » qui vous a vus ! plus heureux qui vous a compris et qui a reçu de votre » glèbe transfigurée des leçons de sagesse et d'immortalité ! »

Ce bienfait vous est une fois de plus ménagé en cette fête : ne laissez pas d'en profiter et voyez en votre statue de saint Bernardin le symbole de l'éducation chrétienne et de la transfiguration qu'elle procure.

I

L'art, lorsqu'il fixa, pour nous la transmettre, la figure historique et emblématique de saint Bernardin auquel nous offrons aujourd'hui un hommage deux fois filial, lui mit dans les mains un tableau qui porte le monogramme du Saint Nom de Jésus, I. H. S. Nous ne faisons rien que rétablir ce qui fut, lorsque nous décorons nos murailles de ce Nom trois fois saint : car à l'ouverture du premier Collège catholique Dunkerquois, en 1620, on le vit paraître au frontispice de la nouvelle école des PP. Jésuites, venus à l'appel de vos ancêtres ; vos aïeux attestaient leur souci et leur intelligence de l'éducation de la jeunesse en portant ainsi leur choix sur les premiers maîtres du monde. Gardez, mes enfants, l'héritage de la foi paternelle et le Nom rédempteur de Jésus-Christ auquel le Divin Maître, avant de s'élever, a rendu ce témoignage et attaché ces vertus miraculeuses : « En mon nom mes fidèles chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils manieront des serpents, ils boiront le poison sans en ressentir d'atteinte nuisible ; ils imposeront les mains sur les malades et ceux-ci seront bien [1]. » Les temps évangéliques et les premiers siècles de l'Église, la vie des Saints à toutes les époques ont donné raison à la promesse du Seigneur. Que de possédés délivrés par l'invocation du nom de Jésus-Christ dont s'arme le ministre de Dieu pour faire reculer les puissances infernales ! Le don des langues a particulièrement surpris le monde au matin de la Pentecôte que nous solennisons aujourd'hui encore. Saint Paul,

1. Marc. XVI, 18.

abordant, en compagnie de saint Barnabé, l'île de Mélité, actuellement l'île de Malte, est mordu par une vipère qui s'attache à sa main ; il la secoue et n'en éprouve aucune suite mortelle, à la grande admiration des païens auxquels il venait prêcher le nom de Jésus. Saint Jean prie et le vase plein d'un breuvage empoisonné se brise. « Au nom de Jésus, dit saint Pierre au boiteux, lève-toi et marche » [1], et le boiteux est guéri.

II

Mais ces faveurs qu'apporte le Saint Nom de Jésus, ces guérisons matérielles, il est vrai de dire qu'elles sont le signe de plus saintes faveurs et de guérisons surnaturelles plus précieuses. « *Cuncti qui a Domino curantur languores spiritualium sunt signa languorum* (VÉNÈBE) ». Il ne faut pas invoquer d'autre histoire merveilleuse que celle de notre saint Bernardin, pour rencontrer de ces prodiges de dons surnaturels et de conversion tels qu'il devint suspect et fut dénoncé par devant le pape comme usant de moyens extraordinaires, mystérieux, sur les foules qu'il attirait innombrables à Gênes, à Milan, en Savoie, à Bergame, en Piémont, à Vérone, à Venise, à Ferrare, à Florence, à Sienne. La vérité est que l'homme de Dieu vénérait et prêchait le nom de Notre-Seigneur et le faisait vénérer à l'aide de son célèbre tableau : les Siennois gravèrent le monogramme du Christ sur la façade de leur hôtel-de-ville, les habitants de Vérone au-dessus de la porte de leurs maisons. Dieu, fidèle à sa parole, opérait les merveilles promises par Lui.

Mes enfants, la dévotion de saint Bernardin est toute simple et porte la garantie de Dieu et de l'Évangile. Assurez-vous-en les effets bienfaisants.

1. — Vous aussi, forts d'une puissance invincible surnaturelle, « vous chasserez les démons ». Peut-être connaissez-vous la toile immortelle que Raphaël a consacrée à la scène de la Transfiguration de Notre-Seigneur. S'il vous est donné de la rencontrer un jour, étudiez-la en vous figurant que vous avez sous les yeux une âme. A la partie supérieure de ce tableau, Jésus-Christ se transfigure aux yeux de ses trois disciples privilégiés, c'est la région de la lumière et de la joie. Au bas de la montagne est représenté un pauvre enfant de votre âge que le démon rend sourd et muet, qu'il précipite à terre, jette tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau, selon le récit du père du possédé au divin guérisseur. Dites-moi, évoquer cette double scène, n'est-ce pas refaire un peu votre histoire ? vous remémorer les extrémités de votre vie spirituelle ; redire ces instants où regardant d'un œil pur et aimant Dieu, vous vous sentiez bien sur les sommets des vertus ; réveiller aussi en vous la conscience de ces heures qui vous ont trouvés parfois sourds aux bonnes inspirations, muets sur vos détresses, même au confession-

1. *Act.* III, 6.

nal, passant d'ardeurs insensées à des indifférences glaciales ? Ah ! Dieu a un terrible adversaire dans votre vie, vos difficultés étranges peuvent s'expliquer seulement ainsi : et ne sommes-nous pas tous d'ailleurs en ce cas ? « Tant au monde qu'en religion l'ennemi ne cessa de harceler Bernardin», dit son historien. Vous savez le secret de la force du Saint : pourquoi n'y pas recourir dans vos luttes ? « *In nomine meo daemonia ejicient* ».

2. — Et maintenant, quel sens moral et spirituel donner à cette seconde promesse : « En mon nom ils toucheront les serpents. *Serpentes tollent* »? Saint Augustin se charge de nous l'apprendre dans une parole qui nous signale, hélas ! nous-mêmes à nos propres défiances. Écoutez plutôt : « Le serpent c'est l'animal qui se traîne et vit dans la fange, fouler le serpent c'est vaincre la volupté. » Que telle soit la victoire de votre âme, cela dût-il être en même temps son martyre ! Voulez-vous rester capables de sacrifice et conserver tous vos élans généreux ? Prenez garde, vivre du plaisir c'est fatalement être égoïste et tout se sacrifier dans de tristes holocaustes. Avez-vous la sainte habitude de prier Dieu ? Si vous prétendez garder à votre âme ses élévations vers le ciel, il faut ne la point ensevelir dans la vie charnelle et ne la point étouffer dans la matière : notre âme pour monter a deux ailes, dit l'Imitation, la simplicité et la pureté ! Vous avez le bonheur de croire : Sauvez votre foi et ses objets invisibles contre la prédominance des sens et de leurs objets grossiers. « L'homme sensuel n'est plus apte à contempler la lumière. — *Carnalis homo lumen prospicere nequit* »[1]. Peut-il, en effet, vivre de la vie de l'esprit celui qui, oubliant sa dignité d'homme et de chrétien, s'est fait une habitude déshonorante de ne croire qu'à son corps, de n'espérer qu'en la jouissance sensible et de confondre les élans et les affections de l'âme avec les ardeurs du sang ? Élevez plus haut vos cœurs, mes enfants ! luttez à l'exemple de saint Bernardin, embrassez ses héroïques et vertueux combats. Ne décuplez point la puissance de l'ennemi par votre oisiveté : l'étude appliquée sera un sûr dérivatif à l'activité souvent maladive de votre imagination, cette folle du logis. Fuyez autant que vous le pourrez : dans la guerre des sens les poltrons sont vainqueurs et représentent souvent le vrai courage : leur retraite est le triomphe des grandes vertus morales de force contre soi et contre des occasions trop délicates ; de tempérance, dans le gouvernement des facultés inférieures par la volonté et la raison, soumises à Dieu ; de prudence évangélique, au souvenir de ce mot de la Sagesse divine : « Quiconque aime le péril y périra »[2]. Et puis si l'institution sociale a placé un code pénal à côté du code civil parce qu'elle doit compter avec les passions humaines, pourquoi aux menaces de nos passions et à leurs entreprises

1. Saint Jean Damascène.
2. *Eccli.* III, 27.

quotidiennes n'opposerions-nous pas notre contrainte, notre pénalité, les mortifications imposées par l'Église et celles que nous inspirera, dans une sage mesure, le souci de dégager en nous l'esprit de la matière ? Invoquons enfin les noms de Marie et de Jésus en nos détresses : dans cette pratique l'autorité théologique de saint Alphonse de Liguori et l'exemple de saint Bernardin nous montrent, avec la promesse de Notre-Seigneur, une arme victorieuse toujours : « *In nomine meo serpentes tollent* ».

3. — Nous ne sommes point au terme des trésors de sainteté que l'éducation, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, assurée de votre correspondance docile, réserve à vos âmes. Voici le « don des langues, » « *linguis loquentur novis* ». Seriez-vous heureux, mes enfants, de tenir aujourd'hui de saint Bernardin et de l'Évangile, d'ailleurs, le moyen de savoir instantanément toutes les langues mortes et vivantes auxquelles votre étude et les labeurs de vos maîtres doivent vous initier ! Certainement Dieu pourrait vous en assurer la science infuse, il l'a fait pour ses Apôtres. Il est peu probable pourtant qu'il supprime totalement les aridités et les lenteurs de votre travail. Il vous aidera puissamment si vous voulez bien vous souvenir, que la piété est utile à tout et a même les promesses de la vie présente [1]. D'écoliers plus que faibles la prière a su faire des maîtres illustres qui s'appellent Albert le Grand, Suarez, Nicolas Beauregard.

Mais c'est une langue plus élevée que nous sommes appelés à parler et que le nom de Jésus amènera après lui sur nos lèvres. Vous serez, vous êtes déjà, mes enfants, des semeurs de parole [2] : plaise à Dieu que l'on ne moissonne pas le scandale dans le sillon de votre vie, que vous n'abusiez pas de la parole pour trahir la vérité et la vertu, pour scandaliser les âmes faibles, sans défense contre votre influence et qui auront honte de n'être pas éhontées avec vous : « *Quum dicitur : eamus, faciamus, pudet non esse impudentem* [3] », pour commencer la ruine des bonnes mœurs : « *corrumpunt bonos mores colloquia mala.* » O jeunesse ! c'est vous que l'on invoquerait afin de pallier cette déchéance et l'attentat à la sainteté et à la simplicité des âmes ! Age de toutes les virginités et de toutes les espérances, le monde fait bien facilement son deuil de votre honneur perdu ! Il ose s'ériger en juge, par-dessus Dieu, et jeter des absolutions intéressées sur ce que Jésus-Christ réprouve : *vae mundo a scandalis* [4]. Tenez pour Dieu, mes enfants, dérobez le trésor de votre honnêteté, sauvez-le et que votre vie n'ait jamais besoin de la fausse menue monnaie d'une indulgence humiliante autant qu'impuissante à rien effacer. Respectez vos lèvres ; elles sont le seuil

1. I. *Tim*, IV. 8.
2. *Act.* XVII, 18.
3. Saint Augustin,
4. Matth. XVIII, 7.

du temple de Dieu, au jour de vos communions ; faites-vous respecter par une fermeté semblable à celle de Bernardin dont l'attitude pudique et décidée déconcertait les licencieux de son âge : « Voici Bernardin ! » s'écriait-on lorsqu'apparaissait cet enfant de onze ans. Et le silence respectueux succédait aux propos légers ; le poison cessait d'être versé aux âmes : « *et si mortiferum quid biberint non eis nocebit* ».

4. — Il faut faire plus, chers enfants, vos moyens le comportent, la reconnaissance et la charité vous y obligent.

Le monde, je vous l'ai fait pressentir, est un grand malade qui souffre et qui délire souvent dans sa fièvre : « *Febris ambitio est — febris luxuria est — febris avaritia est,* » s'écrie un Père de l'Église [1] ! Pour Dieu ne vous contentez pas de vous garder de la contagion, combattez le mal et sauvez le malade ! Jésus-Christ en a promis la puissance à ses fidèles : « *Super aegros manus imponent et bene habebunt* ». Élevez vos mains, c'est-à-dire vos œuvres, aux regards de ce malade qui l'est parce qu'il le veut bien : je vous convie, mes enfants, à l'apostolat sous toutes ses formes Il y avait sur terre, au temps de saint Bernardin, un conflit terrible des passions et des intérêts. Le Saint, comme son Divin Maître, a pitié de la foule et marche vers elle. On le menace : il répond au duc de Milan le mot des Apôtres : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ; nous ne pouvons pas ne point parler. » [2] A Gênes, à Milan, il éteint le feu des discordes civiles ; deux siècles de luttes douloureuses n'avaient pas clos la querelle des Guelfes et des Gibelins ; la guerre cesse à la voix du pauvre religieux. Le luxe excessif, le relâchement et la mollesse, plus difficiles peut-être à vaincre, ne lui résistent pas. Le glaive de l'esprit, la parole divine [3], l'emporte partout : mais cette lame trempée dans l'éternité de Dieu et le sang de Jésus-Christ ne jette de si brillants éclairs que par un prodige du ciel pour son serviteur dont la gorge faible et enrouée ne supporte pas, sans miracle, des fatigues inouïes. Bien plus : que la peste éclate, et l'on verra le missionnaire se faire infirmier, s'épuiser au chevet des malades et des mourants, et attester que l'apostolat catholique unit à tout le courage de la vérité toutes les tendresses de la charité.

Et vous, mes enfants, ne voulez-vous pas être Apôtres aussi et ouvrir à travers le monde un chemin à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; réaliser dans votre vie quelque chose de la vie du précurseur Jean-Baptiste, un patron de notre ville, et de tous les précurseurs qui ont annoncé Dieu et lui ont frayé la voie ? « *Ille erat lucerna ardens et lucens.* [4] » Il était une lumière ardente et luisante, est-il dit du fils de Zacharie. Lumière ardente, feu ardent, vérité et bienfaisance ! ce sont aussi les traits vénérés de saint Bernardin que vous imiterez.

1. Saint Ambroise.
2. *Act.* IV, 20.
3. *Eph.* VI, 17.
4. Joan. V, 35.

Dieu réserve-t-il à quelques-uns d'entre vous le saint honneur de l'appel sacerdotal ? A ces élus du sanctuaire s'adresse la parole du Seigneur à Pierre, avant de lui confier la charge du bercail divin : « Dans ce Collège m'aimez-vous plus que les autres ? *Diligis me plus his ?*[1] Prouvez-le moi par plus de piété, de vertu, de travail. » Et vous qui rentrerez dans le monde, soyez-y les hommes des bonnes œuvres. Les œuvres du culte paroissial vous appelleront : appréciez l'honneur qui vous est réservé d'être les gardes du corps de Dieu. Aimez les conférences de saint Vincent de Paul sorties du cœur d'un jeune chrétien comme vous, Frédéric Ozanam. Allez aux pauvres avec bonté et respect ; en échange de votre aumône vous trouverez près de l'indigent bénédiction et pardon de vos péchés; vous recueillerez de sérieux enseignements sur la vie et ses épreuves, des leçons de virilité, une maturité vraie que l'on ne puise pas dans les milieux du plaisir: « *non invenitur sapientia in terra suaviter viventium* » ![2] Allez à ces œuvres sociales pacifiques, fraternelles et préservatrices, des Cercles catholiques d'ouvriers et des Patronages. Enrôlez-vous dans les rangs de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, afin de puiser, à vos heures de loisir, et en très bonne compagnie, aux sources limpides et vivifiantes du Vrai, du Beau et du Bien et de vous armer de foi et de science pour le combat de la vie.

Vos anciens, mes enfants, ont inscrit sur leur blason : *Semper et ubique fideles.* A leur suite soyez fidèles partout et toujours à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le maréchal de Saxe se faisait porter en litière à la tête des rangs de bataille : le Fils de Dieu, sur son lit ensanglanté, sera votre signe de ralliement. Soyez saints et répandez le bien : de cette sorte, vous vivrez pour ainsi dire votre prière de chaque jour dans laquelle vous répétez sincèrement cette demande : « Notre Père ! que votre règne arrive ! » et ce sera assurer votre éternité : Dieu l'a promis : « *Qui elucidant me, vitam aeternam habebunt.*[3] »

Mes chers enfants, ces vertus dont je vous ai entretenus, j'en puis cueillir déjà les fleurs dans vos âmes pour les offrir en ce beau jour à notre vénéré Supérieur comme un hommage bien mérité ; ces fleurs immortelles promettent des fruits abondants de bien et de mérites dont je le prierai également, en votre nom, d'agréer l'heureux présage.

Enfin je vous redirai en terminant : un seul Bernardin inspirait autrefois tant de respect aux méchants ! Vous en avez deux pour vous aimer et vous défendre: un au ciel, un autre sur terre, *ad multos annos*, nous l'espérons.

Vous ne pouvez manquer d'être fidèles et sages. Ainsi soit-il.

1. Joan. XXI, 15.
2. *Job.* XXVIII, 13.
3. *Eccli.* XXIV, 31.

ANNEXE IV

A JEANNE D'ARC (février 1891)

O France ! onze cents ans ton nom resta sans tache,
Tes fastes sans défaite et tes enfants sans peur !
A tes destins ainsi puisque l'honneur s'attache,
Qui ne te prédirait un sort toujours vainqueur ?

Les Allemands, les hordes Sarrasines,
L'Anglais et le Teuton se levaient menaçants.
A Tolbiac, à Poitiers, à Bouvines,
Ton glaive aux fiers éclairs les brisa frémissants.

Clovis un jour rêvait cette gloire complète
Que son peuple aux bourreaux ravît le Dieu souffrant,
Et quand Dieu veut au Droit assurer un athlète,
Se donner un soldat, il prend le peuple franc.

L'appel divin marqua pour la victoire
Les fils de notre France et les sacra guerriers ;
Saluons-les au chemin de l'histoire,
L'oriflamme à la main, sur leur front des lauriers.

Ni la pierre et l'airain, ni les flots ni la masse
N'arrêteront jamais la course de ces preux !
Nul ne ferme la route à la foudre qui passe
Et la foudre obéit à son Maître, comme eux.

Et si le fer peut broyer une armure,
Jusqu'à l'âme immortelle il ne pénètre pas :
France, à jamais ta gloire reste sûre,
Car c'est l'âme en tes fils qui soutient tes combats !

Pourtant un siècle a fait mentir la destinée
Et la France n'est plus reine de l'univers !
Elle qui pour mourir ne paraissait pas née
Se débat sans espoir et meurt de cent revers.

Son noble corps saigne par trois entailles
Dont une seule eût fait trépasser les Anglais !
Crécy, Poitiers, Azincourt, trois batailles
Qui frappant un pays, l'abattent pour jamais.

Pour jamais ! ce verdict devait sceller la tombe
D'un peuple qui perdait son âme avec son sang !
Car l'âme même, hélas ! était de l'hécatombe ;
Pour elle le trépas venait avilissant.

Encore un jour, l'infâme félonie,
La débauche des grands, le peuple et ses excès,
Du vieil honneur auront clos l'agonie.
Il en est temps ! ô Dieu, montre-toi bon Français.

Près du trône divin pleurant sur nos défaites,
Saint Louis, Charlemagne imploraient le pardon :
Et Dieu déjà sur terre envoyait des prophètes
Dire qu'aux jours prochains finirait l'abandon.

On racontait qu'à l'aurore sereine,
Des Saintes, Saint Michel, archange triomphant,
Étaient venus aux champs de la Lorraine
Allumer aux combats le cœur d'une humble enfant.

Comme autrefois l'on vit dans les champs de Judée
Samuel arrêter David ! et sur son front
Ayant, au nom de Dieu, versé l'huile sacrée
Il l'envoyait des siens vaincus venger l'affront.

Salut, salut ! O Jeanne la bergère !
La terre la plus belle après le Paradis
Gémit en proie à la horde étrangère :
« Boute loin » les Anglais qui souillent le pays.

Lorsque le Tout-Puissant veut combattre, il efface :
Un enfant, une femme est son meilleur guerrier !
Et nulle force alors ne soutient la menace
D'un glaive dont le Ciel même trempa l'acier.

Jeanne ! en ta main tu le portes, ce glaive.
Ton drapeau virginal va rallier l'honneur !
Puisque pour nous maintenant Dieu se lève,
Les jours de deuil ont fui. Place, place au bonheur!

Oui, c'est bien le salut, mais une loi sévère
Pèse sur le rachat de tout peuple ici-bas.
Le triomphe ne va jamais sans le Calvaire.
O Dieu, c'est à ce prix que tu nous sauveras.

Faible pucelle à combattre appelée
Jeanne aura bien montré les coups du Tout-Puissant :
Blanche à l'égal du lys de la vallée,
Elle sera pour nous l'holocauste innocent.

O Jeanne, comme toi la jeunesse chrétienne,
Humble devant son Dieu, sera fière au danger.
Nous prendrons notre épée où tu trouvas la tienne
Près de l'autel, au jour qui devra nous venger.

C'est pour brûler là, dans notre poitrine,
Que ton cœur du bûcher a pu vaincre le feu.
Il vit en nous, chaste et grande héroïne ;
Il y bat immortel pour la France et pour Dieu.

Pour l'Académie St-Michel, Inst. N.-D. des Dunes, séance du 24 février 1891.

ANNEXE V

M. DEWAULLE ET LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

Paroles adressées au Général de Charette à Furnes, à l'issue du banquet, lors de la Fête des Zouaves Pontificaux, (juillet 1897).

Mon Général,

Vous venez de faire une place dans votre discours à ces enfants de France, nos élèves, que vous appelez vos jeunes compatriotes : c'est un grand honneur pour eux et pour leurs maîtres; si je me permets d'élever la voix dans cette réunion d'élite, l'excès de mon audace est justifié par l'excès de votre haute bienveillance.

Nous vous avons salué ce matin, mon Général, avec une émotion profonde ; nous vous quitterons dans un instant, emportant dans nos âmes une reconnaissance inaltérable.

Oui, nos cœurs battaient fort lorsque nous nous trouvions auprès de vous, et ils nous disaient à leur façon l'intensité de vie, l'expansion et l'attraction dont votre noble cœur est le foyer et le centre. Comme l'épée vaut ce que vaut le cœur, nous avons senti à votre approche, comment vous avez été, à des heures solennelles, le premier soldat du monde !

L'humble maître d'école ici présent vous offre surtout, mon Général, l'expression de sa gratitude pour la grande leçon de choses que nos élèves emporteront de Furnes, où ils sont venus offrir leur hommage au chef et au drapeau des zouaves pontificaux.

Il y a quelques années, vous écriviez à l'un de vos soldats passés dans nos rangs — il n'avait pas changé de famille, car si *le prêtre et le soldat sont parents*, par similitude de tempérament moral et de vocation militante, le prêtre du Christ et le soldat de l'Église sont frères — vous écriviez : « Savez-vous ce que le régiment a représenté et représente » encore ? C'est un mot fort oublié : l'honneur : Oui, l'honneur des » engagements pris ; rester fidèles dans le malheur comme dans la

» prospérité, voilà l'honneur du bon vieux temps ! » Puisse la jeunesse le retenir, mon Général ! Cela sera facile à celle qui a eu le bonheur de rencontrer ici, aujourd'hui, les représentants du régiment des Zouaves, dont toute l'histoire tient dans un mot, le plus beau de la langue humaine : *Fidélité !*

Fidélité au Vicaire de Jésus-Christ. — Un jour l'Église eut besoin de soldats : créatrice avec Dieu, elle fit passer son souffle sur les cimes des âmes, et l'on vit apparaître cette merveille du XIX^e^ siècle qu'on nomme le Soldat de la Papauté, type achevé des vertus militaires, portées à leur plus haute expression dans La Moricière au cœur humble et fillal ; Pimodan, le Martyr ; Charette à l'incomparable vaillance ; je cite les plus illustres entre tous les illustres. On vit apparaître le zouave du Pape, c'est-à-dire de la foi, de la civilisation et de la liberté ; le nouveau croisé, dont les défaites ne peuvent être que des *victoires sans bonheur*, puisque sa cause ne meurt pas, puisque même elle retrempe son immortelle jeunesse dans le sang et l'immolation de ceux qui *agonisent pour la justice.* Il n'y a point, a-t-on dit, de faits accomplis sur terre, et dans l'incessante évolution des causes et des effets, des principes et des conséquences, des éléments, des groupements et des résultats, il y a le perpétuel en-cas du droit dès qu'il garde, mon Général, des tenants toujours prêts comme vous et vos braves, à lutter et à mourir pour lui !

Fidélité à la Fille aînée de l'Église, la France qui aime sa vieille mère. — Patay ! un rayon d'épopée passant sur nos deuils patriotiques ; la charge des géants qui fit pâlir l'ennemi et tressaillir d'admiration le vainqueur superbe ; l'artillerie du 17^e^ corps défendue et gardée ; l'honneur sauvé ; deux cents zouaves sur trois cents et Charette à terre ; le drapeau douze fois relevé et porté plus loin par des mains héroïques ! Voilà, mes chers jeunes gens, une page hors de pair, ajoutée par les zouaves à nos annales, parce que les zouaves ont été et sont des soldats qui n'ont jamais su regarder qu'en haut et en avant !

Aussi, mon Général, lorsque tout à l'heure s'avançait le groupe des zouaves pontificaux, où tous les yeux vous cherchaient avidement, chacun pensait tout bas : « C'est la grande réserve de l'honneur qui passe ! » Et vos *jeunes compatriotes* conserveront avec gratitude le souvenir de cette fête où ils ont jeté aux échos de la généreuse Belgique la sonnerie de l'idéal et la marche toujours triomphale de votre régiment.

Mon Général, les enfants de France que vous avez daigné appeler à vous en ce moment, vous remercient et boivent à votre santé... ou plutôt à votre immortalité.

Immortel vous l'êtes : le nom que vous avez illustré vous y prédestinait, le nom historique de votre famille ; le nom de votre baptême aussi, puisque Athanase veut dire en grec : Immortalité. Vous pardonnerez à un humaniste cette incursion au *Jardin des racines grecques* ; je sais que vous avez moissonné dans des champs plus héroïques, les

immortelles qui ornent votre front : c'est aux champs de combat où l'Église poursuit ses destinées évangéliques qu'elles ont poussé en gerbes pour vous, et vous êtes ainsi inscrit dans les fastes qui ne meurent pas.

Et puis, mon Général, tous les rangs du régiment, chef en tête, se reformeront là-haut pour y être l'avant-garde du Dieu des armées !

L'immortalité du nom, celle de l'histoire et celle du ciel, cela fait trois couronnes. Le Pape porte trois couronnes ; il est juste que la majesté de son front projette un reflet sur le front du plus fidèle et du plus vaillant de tous ses serviteurs. »

Le Général, touché de cette éloquente improvisation, se leva une seconde fois, et adressa aux élèves de N.-D. des Dunes quelques mots énergiques et vibrants d'espérance en leur bravoure future. Il voulut donner l'accolade à M. Dewaulle et quelques semaines plus tard lui envoya la lettre suivante :

Monsieur l'Abbé

Les fêtes de Furnes resteront comme un des meilleurs souvenirs de ma vie ; mais ce que je n'oublierai surtout pas c'est votre arrivée avec votre belle fanfare nous apportant comme un écho de France, et cette vaillante jeunesse qui, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, gardera grâce à vous le souvenir de la belle France d'autrefois, de la France fille aînée de l'Église, de la France de Jeanne d'Arc.

Ne m'abandonnez pas, je me recommande à vos bonnes prières.

Votre reconnaissant et respectueux serviteur.

CHARETTE.

ANNEXE VI

ALLOCUTION
ADRESSÉE AUX DAMES BERNARDINES
Bonsecours, le 6 février 1916
(Résumé pris par une religieuse)

Sint unum ! Ces paroles de Notre-Seigneur reviennent plusieurs fois dans la prière sacerdotale qu'Il adressa à son Père avant sa Passion. Je vous engage à relire en ce jour de recueillement, ce beau passage du Saint Évangile.

Toute perfection est *unité.* — Dieu a fait l'unité dans la nature. Voyez, dans le monde matériel, toutes les eaux des fleuves, des rivières vont à la mer ; tout ce qui est matière, débris, même débris artistiques, monuments, etc., tout finit par devenir poussière et retourner à la terre ; les quatres règnes de la nature : minéral, végétal, animal, raisonnable, se rencontrent dans l'homme qui est comme un petit monde. Le beau nous offre le spectacle de l'unité dans la variété ; le vrai apparaît dans la splendide unité de la science ; le bien se résume en la charité. Dans la vie spirituelle aussi, tout doit tendre, tout doit aboutir à *l'unité,* à Dieu... Dieu seul ! c'est la devise des saints, ce doit être la nôtre : « *Deus meus et omnia* » *!*

Voyons comment nous pouvons et devons réaliser cette unité dans notre vie de chaque jour. Trois choses doivent y concourir avec la grâce : nos intentions, nos actions, nos relations.

1° Nos INTENTIONS doivent être *éclairées.* Se gouverner, c'est prévoir... On prévoit évidemment, mais que de médiocrité souvent dans les points de vue où l'on se place ! Dieu nous appelle à la perfection. Il nous le dit formellement « *Estote perfecti !* » Dieu nous doit donc les moyens d'y parvenir. — Mais la perfection est-elle de ce monde ? Oui, il y a ici-bas quelqu'un de parfait qui réside au tabernacle... Allons nous éclairer près de Lui... Il nous dira : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. » C'est là le résumé de toute sa vie. Étudions ce divin modèle, surtout dans la méditation qui est le tête à-tête quotidien de

l'âme avec Dieu. Nous y apprendrons que la perfection c'est l'accomplissement détaillé de la Volonté de Dieu.

Nos intentions doivent être *pratiques*.

L'homme spirituel juge de tout selon Dieu. Dans la direction de nos intentions disons-nous avec prévoyance : « Qui suis-je ? » Ne prétendons pas aller *au-dessus* de ce que nous sommes... Vous êtes religieuses enseignantes, restez bien dans votre vocation si éminemment apostolique, ne rêvez pas autre chose. Pour vous, la vie contemplative n'est pas de saison, ce n'est pas le moment. Le Thabor n'est pas pour chaque jour: « Descende et labora »...

— Ne soyez pas en *dessous* non plus : Pas de négligence dans l'office : « *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* ». Celui qui fait négligemment l'œuvre de Dieu attire sur lui la malédiction.

— Ne soyez pas *en dehors* de ce que vous avez à faire... Ne vous mêlez pas de ce dont vous n'êtes pas chargées. Faites chaque chose en son temps.

Nos intentions doivent être, en outre, *irréprochables*, c'est-à-dire ne pas être viciées par l'amour propre. Qu'avez-vous, que vous n'ayez reçu ?... ni par l'égoïsme : Portez les fardeaux les unes des autres.

2° Nos actions ou notre *volonté* mise en actes. Tendons à développer cette puissance de l'âme... rappelons-nous le mot de saint Thomas d'Aquin à sa sœur qui lui demandait « comment arriver à la perfection » ? — « *Volendo* » en le voulant.

C'est aussi le conseil du divin Maître au jeune homme aspirant à la perfection : « *Si vis* », si tu veux. Un Père de l'église désigne ainsi les mauvais anges : « *Nolentes* », ceux qui n'ont pas voulu. « *Piger vult et non vult* ». Le paresseux veut et ne veut pas.

La volonté doit être *soutenue*. Promettons prudemment, mais tenons. L'épreuve viendra, si elle n'est déjà venue, la tentation viendra... Oui, mais il faut avancer quand même... Dans l'ascension vers Dieu, si nous ne pouvons voler, il faut courir ; si nous ne pouvons courir, il faut marcher ; si nous ne pouvons marcher, il faut grimper ; si nous ne pouvons grimper, il faut nous traîner, fût-ce sur les genoux ou sur les coudes, mais il faut avancer toujours quand même.

La volonté doit être *égale* pour les petites choses comme pour les grandes, quand elle envisage le devoir. Il n y a pas de *petits* devoirs ; il peut y avoir de petites matérialités qui composent le devoir, mais le devoir est toujours grand, puisqu il est l'expression de la volonté de Dieu. La vie ordinaire se compose de petites choses qui aboutissent à un grand résultat. Les saints dans la vie ordinaire, ce sont ceux qui font tout bien. Nous rappeler saint Jean Berchmans que la Sainte Église a canonisé, et dont elle a, par conséquent, reconnu l'héroïcité des vertus.

— Il y a dans notre vie, une montagne de vertus à atteindre dans

chaque action, et c'est pourquoi notre vie religieuse attire la bénédiction divine. Ainsi pour la récréation que de choses à surveiller pour y être ce que nous devons être : paroles, silence, amour-propre, vérité, charité...

La volonté doit être *généreuse*. En l'homme qui marche au chemin de la vie, il y a toujours quelque chose qui chante ou qui pleure. L'âme généreuse chante surtout, même dans l'épreuve, dans la tentation, après un humble recours à la prière. Mais pour savoir chanter, il faut bannir l'amour-propre, et dire à Dieu avec toute la force de la volonté : « Je ne vous quitterai pour rien au monde ».

3° Nos relations.

Envers Dieu Créateur : respect filial.
— Dieu Rédempteur : amour.
— Dieu Juge : esprit de crainte.

Envers soi-même : pureté absolue pour le cœur, dignité pour le corps.

Envers le prochain : relations charitables, respectueuses, bienfaisantes, bienveillantes, surnaturelles. Donner à chacun ce qui lui est dû.

Caritas ! super omnia caritas !

Ne cédons jamais à l'entraînement naturel, aux jugements pessimistes, donnons volontiers notre aide, notre concours...

En ce jour de recueillement, étudions, pour les imiter, les exemples que Jésus nous donne au Très Saint Sacrement de l'autel où il est exposé à nos hommages. Aimons en tout temps à le visiter au tabernacle où toujours il nous attend.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS v

CHAPITRE I

ENFANCE ET PRÉPARATION AU SACERDOCE.

Denain et Cambrai (1854-1874).

Naissance à Denain, 19 juin 1854. — Les patrons : saint Louis, roi, et saint Louis de Gonzague. — Formation maternelle. — Le cardinal Régnier. — Le Petit Séminaire de Cambrai, et Mgr Monnier. — Le concile du Vatican. — La guerre franco-allemande. — Le Grand Séminaire : piété intense ; la tonsure (1874) 1

CHAPITRE II

LES PREMIERS MINISTÈRES ; LE SACERDOCE.

Valenciennes et Bailleul (1874-1881).

I. — *Le collège Notre-Dame,* à Valenciennes (1874-1877). — Professeur de sixième : maux de gorge. — Surveillant de division. — Attachement des élèves. — Études philosophiques. — Apostolat social de M. l'abbé Joleaud, supérieur. 16

II. — Retour au *Grand Séminaire* (1877-1879) : études théologiques. — Les erreurs du temps présent. — Pie IX et Léon XIII. — Sous-diaconat 21

III. — Le *collège communal de Bailleul* (1879-1881). — M. le chanoine Pruvost. — La classe de Philosophie. — Les décrets contre les religieux : le P. Félix. — Action pénétrante de M. Dewaulle sur les élèves ; leur confiance en lui. — Le sacerdoce : 29 juin 1880. — Le directeur de conscience. — Les dispositions intimes 26

CHAPITRE III

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.

Le collège St-Joseph de Lille (1881-1887).

I. — Départ du P. Pillon. — M. Dewaulle quitte Bailleul. — Tâtonnements. — M. l'abbé Baunard, supérieur. — Le P. Sengler, préfet. — M. Dewaulle, professeur de philosophie. — Son Académie de classe. — Attachement des élèves. — Formation à la vie et à la confiance. — Le directeur de la congrégation de 2e division. — Le confesseur. — Sollicitations venues de Cambrai 39

II. — *La vie générale du collège.* — Les sermons. — Les poésies : décès d'élèves, premières communions, la Noël, les Petites Sœurs, la fête de Mgr Baunard 60

III. — *Apostolat hors du collège.* — Le patronage St-Léonard. — L'œuvre des Cercles. — Mission à Englos avec M. Mollet. — Les Sœurs de la Sagesse d'Haubourdin : la bonne Mère St-Félicien 71

CHAPITRE IV

PRÉFET DES ÉTUDES ET DIRECTEUR.

L'Institution Notre-Dame des Dunes de Dunkerque (1887-1900).

M. le chanoine Durant demande M. Dewaulle comme auxiliaire. — M. Dewaulle, Préfet des Études. — Les qualités d'un éducateur chrétien. — Action de M. Dewaulle sur les professeurs. — Action sur les élèves : le programme. — La formation des élites. — L'éloquence des sermons. — Les Congrégations. — Quelques discours. — Les séances dramatiques. — Les excursions. — Préparation aux carrières : l'armée, le sacerdoce. — La piété, les dévotions. — L'amour des pauvres. — Le pèlerin de Lourdes. — Le chantre de Jeanne d'Arc. — Le rayonnement dans les œuvres de Dunkerque. — L'action sur les familles. — M. Dewaulle nommé Directeur. — Mort de M. le chanoine Durant. — Adieux de M. Dewaulle à Dunkerque. — Regrets unanimes. 83

CHAPITRE V

LA CURE D'AUBERCHICOURT (1900-1903).
LE VICE-RECTORAT DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE. (1903-1910)

I. — Situation délicate de M. Dewaulle ; les pourparlers. — Le curé de mineurs. — M. Dewaulle nommé vice-recteur et chanoine honoraire. — Les adieux à Auberchicourt 120

II. — A l'Université. — Panégyriques et sermons. — Monitions. — Les visites d'étudiants. — Les élites. — Former des âmes. — Études supérieures : doctorat en théologie. — Voyage à Rome : Pie X. 133

III. — Le rayonnement. — Les Carmélites : leur expulsion. — Les institutions scolaires de la ville et du diocèse. — Prédications. — Sacre de Mgr Lobbedey. — Voyages à travers la France. — La crise. 145

CHAPITRE VI

L'AUMÔNERIE DES DAMES BERNARDINES DE BONSECOURS. LA GUERRE ; LA SAINTE MORT. (1910-1916).

I. — *L'aumônier des Bernardines.* — Direction. — Sermons. — Leçons. — Conférences 160

II. — *L'avant-guerre.* — Regain d'activité et expansion de zèle. — Dames de St-Maur ; Carmélites. — Sermons et discours variés. — On le redemande à Auberchicourt. — Nouvelles crises. — M. Dewaulle, supérieur du Grand Séminaire de Lille. . . . 168

III. — *La guerre.* — L'ambulance du couvent : les soldats français. — Œuvre de l'*Hostie du prisonnier.* — Dernière retraite. — Offrande suprême. — La sainte mort. — Les funérailles 170

APPENDICE

LA BONNE MÈRE SŒUR SAINT-FÉLICIEN (1823-1893).

Naissance à Rennes. — Vertus précoces. — Noviciat. — Maîtresse de première classe à Haubourdin. — La supérieure —

Méthode d'instruction. — Procédés éducatifs. — La religion dans l'éducation. — Vie intérieure de la Bonne Mère. — Les épreuves. — Faits merveilleux ; les âmes du Purgatoire. — Les critiques. — La maladie. — La sainte mort. — Lettre de Mgr Monnier, évêque de Lydda. 182

ANNEXES

Annexe I. — Éloges publics décernés à M. Dewaulle par Mgr Baunard et M. le chanoine Didio 207

Annexe II. — La mort de la Petite Sœur des Pauvres 210

Annexe III. — Discours prononcé en la fête de M. le chanoine Durant à l'inauguration d'une statue de saint Bernardin (1888) 212

Annexe IV. — Stances à Jeanne d'Arc (1891). 222

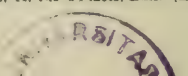
Annexe V. — M. Dewaulle et le général de Charette : toast de Furnes (1897) 225

Annexe VI. — Allocution adressée aux Dames Bernardines de Bonsecours (6 février 1916). 228

CORRIGENDA

Page	*ligne*	*lire :*	*non :*
x	10	*les* lèvres	*ses* lèvres
4	7	*six* épiscopats	*ses* épiscopats
19	11	*la* concevait	*les* concevait
30	9	ne *peuvent*	ne *peut*
33	28	encore *faible ?*	encore ?
41	9	supprimer : *pour sa part*	
46 (note)	2	supprimer : *qui*	
51	15	*exerçait*	exerce
52	8	vous *offrons*	vous *formons*
53	1	comme *de* voir	comme voir
135	28	emparées	emparée
156 (note)	1	*le* Grand	*de* Grand

Imp. Desclée, De Brouwer et Cie, 41, rue de Metz, Lille. (Made in France). — 1170



La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002463866b

BX 4705 .D468M32 1922
MAHIEU, LEON.
M. LE CHANOINE LOUIS D

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 01 13 07 4